

BiblioREGARD

Bibliographie L'objet regard



46^{es} JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE
5 et 6 Novembre 2016

BiblioREGARD

Bibliographie *L'objet regard*

Responsable : Michel Héraud

S. Freud

Responsable : Nicole Oudjane

avec la participation de

Philippe Aurat - Michèle Bardelli - Marie-Claude Billot - Nicole Bonnet-Martinez - Françoise Bridon
Christine Carteron - Eliane Chastang - Gérard Darnaudguilhem - Isabelle Doucet - Marie-Ange Ducloux
Jean-Manuel Exposito - Giuseppe Falchi - Marie-Anne Falcon - Nadine Farge - Christian Fontvieille
Alain Godineau - Zoubida Hammoudi - Françoise Héraud - Michel Héraud - Bénédicte Héron - Martine Jarrige
Annie Laguillaumie - Dominique Legrand - Françoise Malbet - Karine Mioche - Nicole Oudjane
Marie-Jo Page - Michel Petitjean - Sylvie Poinas-Pais - Nadège Talbot - Bernard Walter

J. Lacan

Responsable : Hélène Combe

avec la participation de

Bruno Alivon - Adela Bande-Alcantud - Maud Bellorini - Frédérique Bouvet - Jean-Jacques Carron
Hélène Combe - Melina Cothros - Hélène Deltombe - Éric Dubuc - Lucie Ducorneau - Maud Férauge
Vassiliki Gregoropoulou - Zoubida Hamoudi - Guillaume Libert - Elena Madera - Cédrine Monier
Rosana Montani - Ixaso Muro - Véronique Outrebon - Claire Piette - Isabelle Pontecaille - Isabelle Ramirez
Michèle Rivoire - Victor Rodriguez - Christelle Sandras - Anna-Marie Sudry - Edmond Vaurette

J.-A. Miller

Responsable : Isabelle Galland

avec la participation de

Solène Albert - Valérie Bischoff - Frédérique Bouvet - Géraldine Caudron - Anne Cosyn
Philippe Cousty - Isabelle Durand - Yvonne Durringer - Pierre Ebtinger - Cécile Favreau - Fabrice Ferry
René Fiori - Isabelle Galland - Alain Gentes - Elisabeth Gurniki - Françoise Haccoun - Stella Harrison
Françoise Labridy - Béatrice Landaburu - Jonathan Leroy - Liliane Mayault - Nathalie Menier
Marjorie Métayer - Valérie Morweiser - Thérèse Petitpierre - Nadia Said - David Sellem
Michèle Simon - Carine Thieux - Catherine Vitasse-Vacher - Patricia Wartelle

Revue du Champ freudien

Responsable : Sophie Gayard

avec la participation de

Laure de Bortoli - Hélène de la Bouillerie - Susana Elkin - Marie-Madeleine Farmouza
Anne-Charlotte Gauthier - Sophie Gayard - Beatriz Gonzalez-Renou - Romain-Pierre Renou

Avec la participation de Marie Brémond, Laurent Dupont, Fabian Fanjwaks et Caroline Leduc.
La BiblioRegard a bénéficié de la relecture très attentive de Caroline Leduc.

Promenez votre souris sur les noms
de la table des matières
et cliquez pour vous rendre
dans la section qui vous plaît.

Jetez un coup d'oeil sur la colonne
de gauche lorsque vous êtes plongé
dans votre lecture...

Les lettres et les chiffres vous permettent
de prendre les raccourcis de BiblioREGARD !

Parmi ces chemins de traverse,
cliquez sur **A, B, C...**
découvrez les sous-parties des chapitres
Freud, Lacan, Jacques-Alain Miller,
et quelques **autres auteurs...**

*Explorez,
cliquez, savourez !*

1. *Sigmund Freud* p. 5

2. *Jacques Lacan*..... p. 30

A / Écrits p. 31
B / Autres écrits p. 34
C / Le Séminaire p. 36
D / Autres textes p. 56

3. *Jacques-Alain Miller* p. 57

A / L'orientation lacanienne p. 58
B / Textes p. 78

4. *Auteurs
du Champ freudien* p. 84

1.

Sigmund Freud

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

« Lettres. Esquisses. Notes », (1894-1902),
La naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1956.

Lettre n° 50 : « ON EST PRIÉ DE FERMER LES YEUX »
p. 152.

Manuscrit M. : « *Un fragment de la scène vue se trouve ainsi relié à un fragment de la scène entendue pour former un fantasme, tandis que le fragment non utilisé entre dans une autre combinaison.* »
p. 181.

« Esquisse d'une psychologie scientifique », (1895),
La naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1956.

« Supposons, par exemple, en prenant le cas du bébé, que l'image mnémonique désirée soit celle du sein maternel et de ses mamelons vus de face. Supposons encore que ce petit enfant commence à percevoir le même objet, mais de côté, sans le mamelon. Il a gardé, dans sa mémoire, le souvenir d'une expérience vécue fortuitement au cours de sa tétée, celui d'un mouvement de tête particulier qui a transformé l'aspect de face en aspect de côté. L'image de côté qu'il regarde maintenant l'incite à remuer la tête puisqu'il a appris, par expérience, qu'il doit faire le mouvement inverse pour obtenir une vue de face. »
p. 346-347.

« Supposons que l'objet perçu soit semblable [au sujet qui perçoit], c'est-à-dire à un être humain. [...] Les complexes perceptifs qui en émanent sont, en partie, nouveaux et non comparables à autre chose — par exemple les traits de la personne en question (dans la sphère visuelle) ; mais d'autres perceptions visuelles (par exemple les mouvements de la main) rappelleront au sujet les impressions visuelles qui lui ont causé les mouvements de sa propre main, impressions auxquelles seront associés les souvenirs d'autres mouvements encore. Il en sera de même pour d'autres perceptions de l'objet ».
p. 348.

Études sur l'hystérie, (1895), Paris, PUF, 1956.

« Lorsque, en traitant les hystériques, nous apprenons de leur bouche que, lors de chacun de leurs accès, ils ont la vision hallucinatoire de l'incident qui a provoqué la première attaque, nous apercevons nettement ici encore le rapport de cause à effet. »
p. 1-2.

« Un strabisme convergent apparut au début de décembre. Un oculiste attribua (faussement) ce symptôme à une parésie du nerf abducens. [...] Des troubles graves, en apparence nouveaux, se succédèrent alors rapidement. Douleurs du côté gauche de l'occiput ; strabisme convergent (diplopie) plus prononcé à chaque contrariété ; peur d'un écroulement des murs (affection du muscle oblique), troubles de la vue difficilement analysables ».

p. 16.

« Le champ visuel se trouvait extrêmement rétréci. En contemplant une gerbe de fleurs qui lui avait fait grand plaisir, elle ne voyait qu'une seule fleur à la fois. Elle se plaignait de ne pas reconnaître les gens. [...] J'étais la seule personne qu'elle reconnût toujours. Elle demeurait présente et bien disposée tant que je lui parlais jusqu'au moment où, tout à fait à l'improviste, survenaient ses absences hallucinatoires ».

p. 18.

« En ce qui concerne les troubles de la vue, par exemple, nous supprimâmes tour à tour le strabisme convergent avec diplopie, la déviation des deux yeux vers la droite obligeant la main à se porter trop à droite de l'objet qu'elle devait saisir, le rétrécissement du champ visuel, l'amblyopie centrale, la macropsie, la vision d'une tête de mort à la place du père et l'incapacité de lire. »

p. 26.

« Néanmoins, certains symptômes provoqués par quelque émotion semblent être apparus, non pendant les états d'absence, mais bien à l'état de veille. C'est ainsi que les troubles de la vue purent être attribués à des motivations plus ou moins clairement déterminées. »

p. 29.

« Dans l'analyse de cette douleur qui réapparut trente ans plus tard environ, la malade déclara que sa grand-mère l'avait regardée d'une façon si "perçante" que ce regard avait pénétré profondément son cerveau ; elle avait craint que cette vieille dame ne l'eût considérée avec méfiance. »

p. 144.

« *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense* », (1896),
Névrose, psychose, perversion, Paris, PUF, 1988.

« Sur l'origine des hallucinations visuelles, ou du moins des images vives, j'appris ce qui suit : l'image du bas-ventre féminin survenait presque toujours en même temps que la sensation organique dans le bas-ventre, mais cette dernière était beaucoup plus constante et très souvent sans l'image. »

p. 75.

« Les premières images de bas-ventre féminin étaient survenues dans l'établissement hydrothérapique, peu d'heures après que la malade eut vu réellement un certain nombre de femmes dévêtues dans la salle de bains ; elles se révélaient donc être de simples reproductions d'impression réelle. On pouvait alors supposer que ces impressions n'avaient été répétées que parce qu'elles avaient provoqué un grand intérêt. La patiente déclara qu'elle avait alors eu honte pour ces femmes ; elle-même, aussi loin qu'elle se souvienne, avait honte d'être vue nue. Étant obligé de considérer cette honte comme quelque chose de compulsif, j'en conclus, d'après le mécanisme de la défense, qu'en ce point un événement avait dû être refoulé, lors duquel elle n'avait pas eu honte ; je l'invitai alors à laisser émerger les souvenirs qui appartenaient au thème de la honte. Elle me reproduisit rapidement une série de scènes, de l'âge de dix-sept ans jusqu'à celui de huit ans, au cours desquelles elle avait eu honte de sa nudité au bain, devant sa mère, sa sœur, le médecin ; mais la série débouchait sur une scène à l'âge de six ans, dans la chambre des enfants, où elle se dévêtait pour aller se coucher, sans avoir honte devant son frère. Sur mes questions, il vint au jour qu'il y avait eu de nombreuses scènes de ce genre, et que, pendant des années les frères et sœurs avaient eu l'habitude de se montrer nus les uns aux autres avant d'aller se coucher. Je compris alors ce qu'avait signifié l'idée brusquement

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

survenue qu'on l'observait lorsqu'elle allait se coucher. C'était un fragment intact du vieux souvenir passible de reproche, et elle rattrapait maintenant en honte ce qu'elle avait omis pendant son enfance. »

p. 75.

« *Sur le mécanisme psychique de l'oubli* », (1898),
Résultat, Idées, Problèmes, tome 1, Paris, PUF, 1984.

« Un moment plus tard, notre entretien se tourna vers l'Italie et la peinture, et j'eus l'occasion de recommander instamment à mon compagnon de route d'aller un jour à Orvieto pour y voir les fresques de la *Fin du Monde* et du *Jugement dernier*, dont un grand peintre avait orné une chapelle de la cathédrale. Mais le nom du peintre m'échappait et demeurait introuvable. Je forçai ma mémoire, je fis défiler devant mon souvenir tous les détails de la journée passée à Orvieto, j'acquis la conviction que pas la moindre chose ne s'en était effacée ni obscurcie. Au contraire, je pus me représenter les peintures avec des sensations plus vives que je ne le puis habituellement ; et avec une particulière acuité se tenait devant mes yeux l'autoportrait du peintre — le visage grave, les mains croisées —, que celui-ci a placé dans le coin d'une peinture à côté du portrait de celui qui l'avait précédé dans ce travail, *Fra Angelico da Fiesole* ; mais le nom de l'artiste, qui m'est habituellement si familier, se cachait obstinément. »

p. 100-101.

« *Une prémonition onirique accomplie* », (1899),
Résultat, Idées, Problèmes, tome 1, Paris, PUF, 1984.

« La dame doit plutôt consentir, sans objection, à la représentation suivante de l'affaire, qui est à mes yeux la plus vraisemblable : un matin elle est allée se promener dans la Kärntnerstrasse, et a rencontré, devant le magasin de Hies, son vieux médecin de famille. Lorsqu'elle le vit, elle acquit la conviction que la nuit dernière elle avait précisément rêvé de cette rencontre au même endroit. D'après les règles valables pour l'interprétation des symptômes névrotiques, cette conviction doit être fondée. Son contenu permet qu'on en modifie l'interprétation.

[...] Elle ne l'a pas vu depuis longtemps, il est intimement associé aux émois de cette période heureuse-malheureuse, il fut aussi un soutien, nous sommes en droit de supposer que dans ses pensées, peut-être aussi dans ses rêves, il est une personne-écran, derrière laquelle elle cache la personne mieux aimée de l'autre D^r K. »

p. 109. et p. 111.

L'interprétation des rêves, (1900), Paris, PUF, 1967.

« Pour communiquer mes propres rêves, il fallait me résigner à exposer aux yeux de tous beaucoup plus de ma vie privée qu'il ne me convenait et qu'on ne le demande à un auteur qui n'est point poète, mais homme de science. Cette nécessité pénible était inévitable ; j'ai dû m'y soumettre pour présenter d'une manière convaincante les résultats de mes recherches psychologiques. Naturellement j'ai voilé mainte indiscrétion, en omettant certaines choses et en remplaçant d'autres, mais cela a toujours été au détriment de mes exemples. »

p. 1-2.

« Le rêve que l'on est nu ou mal vêtu en présence d'étrangers ne s'accompagne souvent d'aucun sentiment de honte. Nous ne nous occuperons du rêve de nudité que dans les cas où il s'accompagne de ce sentiment,

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

où l'on veut s'enfuir, se cacher et où l'on éprouve une curieuse inhibition, telle que l'on ne peut bouger et que l'on se sent impuissant à transformer cette pénible situation. Dans ce cas seulement, le rêve est typique, quelles que soient les complications et les additions individuelles qui s'y joignent. Il s'agit essentiellement de l'impression pénible de honte, qui fait qu'on voudrait dissimuler sa nudité, le plus souvent en s'éloignant, et qu'on n'y arrive pas. Je pense que la plupart de mes lecteurs ont déjà connu cette situation dans leurs rêves. »

p. 211.

« Les enfants ont souvent des plaisirs d'exhibition. On ne peut guère se promener dans un village de cette région sans rencontrer des enfants de deux à trois ans qui lèvent leur chemise devant les promeneurs et en leur honneur peut-être. Un de mes malades se rappelle que, quand il avait huit ans, il voulait, avant d'aller se coucher, danser en chemise devant sa petite sœur qui était dans la chambre voisine ; la domestique l'en empêchait. Se montrer nu à des enfants de l'autre sexe joue un grand rôle au début de l'histoire morbide des névropathes ; on peut y rattacher le sentiment qu'ont les paranoïaques d'être observés quand ils s'habillent et se déshabillent ; parmi les pervers, il est une catégorie chez laquelle ces impulsions infantiles ont atteint le degré d'un symptôme : ce sont les exhibitionnistes.

Quand nous regardons en arrière, cette partie de notre enfance qui ignorait la honte nous apparaît comme un paradis, et le paradis lui-même est-il autre chose que la somme des fantasmes de toutes nos enfances ? C'est pourquoi dans le paradis les hommes sont nus et n'ont point de honte, jusqu'au moment où la honte et l'angoisse s'éveillent, où ils sont chassés et où commencent la vie sexuelle et la civilisation. »

p. 213.

« Les rêves de nudité sont donc des *rêves d'exhibition*.

Au cœur de tout rêve d'exhibition gît l'image du rêveur lui-même (non sous son aspect d'enfant mais sous son aspect actuel) en petite tenue (image peu distincte soit à cause de la superposition des souvenirs de tenue négligée soit à cause de la censure). Il s'y ajoute les gens devant lesquels le rêveur se sent honteux. »

p. 214.

« L'Antiquité nous a laissé pour confirmer cette découverte une légende dont le succès complet et universel ne peut être compris que si on admet l'existence universelle de semblables tendances dans l'âme de l'enfant. Je veux parler de la légende d'Œdipe-Roi et du drame de Sophocle. [...] La pièce n'est autre chose qu'une révélation progressive et très adroitement mesurée — comparable à une psychanalyse — du fait qu'Œdipe lui-même est le meurtrier de Laïos, mais aussi le fils de la victime et de Jocaste. Épouvanté par les crimes qu'il a commis sans le vouloir, Œdipe se crève les yeux et quitte sa patrie. L'oracle est accompli. »

p. 227-228.

« Le poète, en dévoilant la faute d'Œdipe, nous oblige à regarder en nous-mêmes et à y reconnaître ces impulsions qui, bien que réprimées, existent toujours. Le contraste sur lequel nous laisse le Chœur :

"... Voyez cet Œdipe, qui devina les énigmes fameuses. Cet homme très puissant, quel est le citoyen qui ne regardait pas sans envie sa prospérité ? Et maintenant dans quel flot terrible de malheur il est précipité !" »

p. 229.

[note 1] « J'ai communiqué un exemple typique de rêve d'Œdipe déguisé dans le n° 1 du *Zentralblatt für Psychoanalyse* (v. ci-dessous) ; O. Rank en a communiqué un autre dans le n° 4, avec une interprétation complète. Cf., pour d'autres rêves de cette sorte où apparaît la symbolique de l'œil, Rank, *Internat. Zeitschrift für Psychoanalyse*, I, 1913. On trouvera là aussi d'autres travaux sur les rêves d'yeux et la symbolique de l'œil, d'Eder, de Ferenczi, de Reitler. Le fait de s'aveugler est, dans la légende d'Œdipe comme ailleurs, un substitut de la castration. »

p. 342.

« VI. Il faut que j'indique encore un autre rêve, qui est également égoïste, et dans lequel cependant mon moi n'intervient pas. J'ai mentionné (cf. p. 234) un court rêve où le professeur M... dit : "*Mon fils, le myope...*", et j'ai dit qu'il n'était que le prélude d'un autre rêve où je joue un rôle. Voici le rêve principal que je n'avais pas donné ».

p. 375.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

« Au nombre des rêves qui m'ont été rapportés, il en est un qui mérite une attention particulière. Je le tiens d'une malade qui l'a entendu raconter dans une conférence sur le rêve ; [...] Les données de ce rêve modèle sont les suivantes. Un père a veillé jour et nuit, pendant longtemps, auprès du lit de son enfant malade. Après la mort de l'enfant, il va se reposer dans une chambre à côté, mais laisse la porte ouverte, afin de pouvoir, de sa chambre, regarder celle où le cadavre de son enfant gît dans le cercueil, entouré de grands cierges. Un vieillard a été chargé de la veillée mortuaire, il est assis auprès du cadavre et marmotte des prières. Au bout de quelques heures de sommeil, le père rêve que *l'enfant est près de son lit, lui prend le bras, et murmure d'un ton plein de reproche : "Ne vois-tu donc pas que je brûle ?"* Il s'éveille, aperçoit une vive lumière provenant de la chambre mortuaire, s'y précipite, trouve le vieillard assoupi, le linceul et un bras du petit cadavre ont été brûlés par un cierge qui est tombé dessus ».

p. 433.

« Pour les hallucinations de l'hystérie, de la paranoïa, pour les visions des normaux, je puis donner une explication : elles correspondent effectivement à des régressions, c'est-à-dire qu'elles sont des pensées transformées en images, et seules subissent cette transformation les pensées qui sont en relations intimes avec des souvenirs réprimés ou demeurés inconscients. Par exemple, un de mes plus jeunes hystériques, un enfant de douze ans, ne peut s'endormir, terrifié par "*des visages verts avec des yeux rouges*". La source de ce phénomène est le souvenir réprimé, mais autrefois conscient, d'un enfant qu'il voyait souvent il y a quatre ans et qui lui offrait l'image repoussante de nombreuses mauvaises habitudes d'enfant, entre autres de l'onanisme, qu'il se reproche à lui-même maintenant de façon rétrospective. »

p. 462-463.

« Je puis y joindre l'histoire de la disparition d'une vision que m'a racontée une hystérique âgée de quarante ans et qui datait de l'époque où elle se portait bien. Un matin, elle ouvre les yeux et voit dans sa chambre son frère, qu'elle savait pourtant être dans un asile d'aliénés. Son petit enfant dort dans le lit à côté d'elle. Pour que l'enfant ne vienne pas à *s'effrayer* et n'ait pas une crise de *convulsions* s'il aperçoit *son oncle*, elle tire sur lui la *couverture*, et alors la vision s'évanouit. La vision n'est que le remaniement d'un souvenir d'enfance de cette dame, qui sans doute était conscient, mais qui avait dans son inconscient de très profondes racines. »

p. 463.

Psychopathologie de la vie quotidienne, (1901), Paris, P.B. Payot, 2001.

[note 1] « C'est ainsi, par exemple, que, dans le cas *Signorelli*, le souvenir visuel du cycle de ses fresques et celui de son portrait figurant dans le coin d'un de ses tableaux étaient chez moi d'une netteté particulière, une netteté que n'atteignent jamais mes souvenirs visuels, et cela tant que j'étais incapable de me rappeler le nom du peintre. »

p. 20-21.

« Une autre fois je me trouve dans l'impossibilité de me souvenir du nom d'un de mes patients qui faisait partie de mes relations de jeunesse. L'analyse me fait faire un long détour, avant de me révéler ce nom. Le malade avait manifesté la crainte de devenir aveugle ; ceci éveilla en moi le souvenir d'un jeune homme qui est devenu aveugle à la suite d'une blessure par arme à feu ; ce souvenir, à son tour, fit surgir l'image d'un autre jeune homme qui s'était suicidé en se tirant une balle de revolver et qui portait le même nom que le premier patient auquel il n'était d'ailleurs pas apparenté. Mais je n'ai retrouvé le nom qu'après m'être rendu compte que j'avais inconsciemment reporté sur une personne de ma propre famille l'attente angoissante du malheur qui avait frappé les deux jeunes gens dont je viens de parler. »

p. 34.

« Les souvenirs des adultes portent, on le sait, sur des matériaux psychiques divers. Les uns se souviennent d'images visuelles : leurs souvenirs ont un caractère visuel. D'autres sont à peine capables de reproduire les contours les plus élémentaires de ce qu'ils ont vu : selon la proposition de Charcot, on appelle ces sujets "auditifs" et "moteurs" et on les oppose aux "visuels". Dans les rêves, toutes ces différences disparaissent,

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

car nous rêvons tous de préférence en images visuelles. Pour les souvenirs d'enfance, on observe, pour ainsi dire, la même régression que pour les rêves : ces souvenirs prennent un caractère plastiquement visuel, même chez les personnes dont les souvenirs ultérieurs sont dépourvus de tout élément visuel. C'est ainsi que les souvenirs visuels se rapprochent du type des souvenirs infantiles. En ce qui me concerne, tous mes souvenirs d'enfance sont uniquement de caractère visuel ; ce sont des scènes élaborées sous une forme plastique et que je ne puis comparer qu'aux tableaux d'une pièce de théâtre. Dans ces scènes, vraies ou fausses, datant de l'enfance, on voit régulièrement figurer sa propre personne infantile, avec ses contours et dans ses vêtements. Cette circonstance est faite pour étonner, car les adultes du type visuel ne voient plus leur propre personne dans leurs souvenirs à propos des événements ultérieurs de leur vie. »

p. 62-63.

« Les paranoïaques présentent dans leur attitude ce trait frappant et généralement connu, qu'ils attachent la plus grande importance aux détails les plus insignifiants, échappant généralement aux hommes normaux, qu'ils observent dans la conduite des autres ; ils interprètent ces détails et en tirent des conclusions d'une vaste portée. Le dernier paranoïaque que j'ai vu, par exemple, a conclu à l'existence d'un complot dans son entourage, car lors de son départ de la gare des gens ont fait un certain mouvement de la main. Un autre a noté la manière dont les gens marchent dans la rue, font des moulinets avec leur canne, etc. [...] Tout ce qu'il observe sur les autres est significatif, donc susceptible d'interprétation. D'où lui vient cette manière de voir ? Ici, comme dans beaucoup d'autres cas analogues, il projette probablement dans la vie psychique d'autrui ce qui existe dans sa propre vie à l'état inconscient. [...] il voit quelque chose qui échappe à l'homme normal, sa vision est plus pénétrante que celle de la pensée normale ; mais ce qui enlève à sa connaissance toute valeur, c'est l'extension à d'autres de l'état de choses qui n'est réel qu'en ce qui le concerne lui-même. [...] *Il y a du vrai dans tout cela*, et ce n'est pas autrement que nos erreurs de jugement, même lorsqu'elles ne sont pas morbides, acquièrent à nos yeux une certitude qui entraîne notre conviction ».

p. 320-321.

« La distance qui sépare le déplacement opéré par le paranoïaque de celui opéré par le superstitieux est moins grande qu'elle n'apparaît au premier abord. Lorsque les hommes ont commencé à penser, ils ont été obligés de résoudre anthropomorphiquement le monde en une multitude de personnalités faites à leur image ; les accidents et les hasards qu'ils interprétaient superstitieusement étaient donc à leurs yeux des actions, des manifestations de personnes ; autrement dit, ils se comportaient exactement comme les paranoïaques, qui tirent des conclusions du moindre signe fourni par d'autres, et comme se comportent tous les hommes normaux qui, avec raison, formulent des jugements sur le caractère de leurs semblables en se basant sur leurs actes accidentels et non intentionnels. »

p. 324-325.

« On rattache encore au domaine du miraculeux et du mystérieux la bizarre sensation qu'on éprouve à certains moments et dans certaines situations et qui fait qu'on croit avoir déjà vu ce qu'on voit, s'être déjà trouvé une fois dans la même situation, sans toutefois pouvoir se rappeler quand et dans quelles conditions. [...] J'ignore si l'on s'est sérieusement servi de ce phénomène du "déjà vu", pour en faire un argument prouvant une existence psychique antérieure de l'individu ; mais les psychologues se sont intéressés à ce phénomène et se sont livrés aux spéculations les plus variées à propos de cette énigme. [...] La plupart des psychologues actuels négligent complètement les processus psychiques qui, à mon avis, sont seuls susceptibles de fournir l'explication du "déjà vu" : je veux parler des rêveries inconscientes.

Je crois qu'on a tort de qualifier d'illusion la sensation du "déjà vu et déjà éprouvé". Il s'agit réellement, dans ces moments-là, de quelque chose qui a déjà été éprouvé ; seulement, ce quelque chose ne peut faire l'objet d'un souvenir conscient, parce que l'individu n'en a jamais eu conscience. Bref, la sensation du "déjà vu" correspond au souvenir d'une rêverie inconsciente. Il y a des rêveries (rêves éveillés) inconscientes, comme il y a des rêveries conscientes, que chacun connaît par sa propre expérience ».

p. 331-332.

« La méthode psychanalytique de Freud », (1904),
La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1977.

« Freud fit un pas de plus en rejetant également l'hypnose. Il traite actuellement ses malades de la façon suivante : sans chercher à les influencer d'autre manière, il les fait s'étendre commodément sur un divan, tandis que lui-même, soustrait à leur regard, s'assied derrière eux. Il ne leur demande pas de fermer les yeux, et évite de les toucher comme d'employer tout autre procédé capable de rappeler l'hypnose. »

p. 2-3.

« Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », (1905),
Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1981.

« À ce moment, elle avait erré en étrangère dans Dresde et n'avait pas négligé de visiter la célèbre galerie de tableaux. Un autre cousin, qui était avec eux et connaissait Dresde, voulait leur faire voir cette galerie. *Mais elle refusa, elle alla toute seule*, et s'arrêta devant les tableaux qui lui plaisaient. Devant la *Madone Sixtine*, elle demeura *deux heures* en admiration, recueillie et rêveuse. Quand je lui demandai ce qui lui avait tant plu dans ce tableau, elle ne sut répondre rien de clair. Enfin elle dit : "la Madone." »

p. 71.

Trois essais sur la théorie de la sexualité, (1905), Paris, Gallimard,
Coll. idées NRF, 1962.

« C'est l'impression visuelle qui éveille le plus souvent la libido et c'est de ce moyen que se sert la sélection naturelle — [s'il est permis de faire usage de notions téléologiques] (ajouté en 1915) — pour développer dans l'objet sexuel des qualités de beauté. La coutume de cacher le corps, qui se développe avec la civilisation, tient la curiosité sexuelle en éveil, et amène l'individu à vouloir compléter l'objet sexuel, en dévoilant ses parties cachées. De même, en un autre sens, la curiosité peut se transformer dans le sens de l'art ("sublimation"), lorsque l'intérêt n'est plus uniquement concentré sur les parties génitales, mais s'étend à l'ensemble du corps.

Dans une certaine mesure, la plupart des normaux s'arrêtent au but intermédiaire que représente le regard à signification sexuelle, et c'est même ce qui leur permet de détourner une certaine part de la libido vers des buts artistiques plus élevés. Par contre, ce plaisir de voir devient une perversion : **a)** quand il se limite exclusivement aux parties génitales ; **b)** quand il ne connaît pas le dégoût (voyeur des fonctions de défécation) ; **c)** quand, au lieu de préparer l'acte normal, il en détourne. C'est ce qui se rencontre (si je puis tirer une conclusion de plusieurs cas observés) chez les exhibitionnistes qui montrent leurs parties génitales pour qu'on leur en montre autant.

Ces perversions où le but est de voir et d'être vu mettent en évidence un fait fort intéressant, sur lequel nous reviendrons avec plus de détails en traitant d'une autre perversion ; à savoir que, dans ces cas, le but sexuel se manifeste sous une double forme : *active* et *passive*. »

p. 42-43.

« Toutefois, dans les cas de voyeurisme, c'est l'organe visuel qui joue le rôle de zone érogène ».

p. 58.

« Nos recherches sur les origines profondes de la sexualité nous ont appris que l'excitation sexuelle naît : [...] **c)** par l'effet de certaines pulsions dont nous connaissons encore mal les origines, telles la pulsion de voir et la pulsion de cruauté ».

p. 99.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

« L'œil, zone érogène la plus éloignée de l'objet sexuel, joue un rôle particulièrement important dans les conditions où s'accomplira la conquête de cet objet, en transmettant la qualité spéciale d'excitation qui nous donne le sentiment de la beauté. »

p. 115.

« 21. [Dans certains cas de fétichisme du pied, on a pu établir que *la pulsion de voir* qui, originairement, recherchait les parties génitales, arrêtée en route par des interdictions et des refoulements, s'est fixée sur le pied ou le soulier, devenu par-là fétiche.] (ajouté en 1915) ».

p. 172-173.

« 22. [Il me paraît indiscutable que l'idée du "beau" a ses racines dans l'excitation sexuelle, et qu'originairement, il ne désigne pas autre chose que ce qui excite sexuellement. Le fait que les organes génitaux eux-mêmes, dont la vue détermine la plus forte excitation sexuelle, ne peuvent jamais être considérés comme beaux, est en relation avec cela] (ajouté en 1915). »

p. 173.

Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient, (1905), Paris, Gallimard, 1988.

« Finalement, il s'avère sûr et certain que le rabbi L. de Lemberg n'est pas mort au moment où celui de Cracovie en a eu la vision télépathique, puisque aussi bien il vit encore. Un étranger saisit l'occasion pour blaguer un disciple du premier rabbi au sujet de cet évènement : "Votre rabbi s'est vraiment déconsidéré lorsqu'il a prétendu avoir vu mourir le rabbi L. à Lemberg. En effet, ce dernier est toujours en vie. — Peu importe," réplique le disciple, "*le coup de mirettes de Cracovie jusqu'à Lemberg, c'était quand même très fort.*" »

p. 133.

« *Kück* vient de *gucken* et signifie donc "*regard*", "*regard qui porte loin*". [Nous avons tenté de rendre la saveur du mot yiddish *Kück* par l'expression "*coup de mirettes.*"] »

p. 133.

« Comme cela se produit si fréquemment, l'acte de regarder a relayé ici aussi celui de toucher. La libido du regard ou du toucher est présente en chaque être humain sous une double forme, active et passive, masculine et féminine, et, selon que prédomine l'un ou l'autre caractère sexuel, elle se développe de façon prédominante dans l'une ou l'autre direction. »

p. 190.

« *Personnages psychopathiques à la scène* », (1906), *Résultat, Idées, Problèmes*, tome 1, Paris, PUF, 1984.

« Le fait pour l'adulte de participer par le regard au jeu du théâtre a la même fonction que le jeu pour l'enfant, dont l'espoir tâtonnant de pouvoir s'égaliser à l'adulte se trouve ainsi satisfait. Le spectateur vit trop peu de choses, [...] bref être un héros, et les acteurs-poètes du théâtre le lui rendent possible en lui permettant *l'identification* avec un héros ».

p. 123-124.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

L'Homme aux rats. Journal d'une analyse, (1907), Paris, PUF, 1974.

« Il y a peu d'années encore, envers sa sœur la plus jeune, lorsqu'elle dormait dans sa chambre à lui, il l'a découverte le matin de sorte qu'on voyait tout. [...] Elle le protégeait contre la séduction bien intentionnée de la part d'une femme de chambre, Anna. Un jour il s'était exhibé devant celle-ci de façon fort ingénieuse pendant son sommeil. [...] Il avoue que ça avait été une mise en scène. Antérieurement il s'exhibait sans ambages, à l'âge de treize ans encore, devant Rosa, revenue chez eux pour peu de temps, avec ce motif juste : elle le connaissait parfaitement depuis ses années d'enfance (elle avait été chez eux depuis sa sixième jusqu'à sa dixième année) ».

p. 144.-145.

« **b**) Corps nu de ma mère. Deux épées, latéralement enfoncées dans sa poitrine (comme une décoration, dit-il plus tard, selon le motif de Lucrèce). Le bas-ventre et surtout le sexe sont entièrement dévorés par moi et les enfants. [...] Il entra une fois dans la chambre pendant qu'elle s'habillait et elle poussa un cri. — Moi : sans doute avait-il été curieux de voir son corps. — [...] celle-ci le conduisit au chevet de sa grand-mère, découvre son corps et son sexe, et lui montre combien elle était encore belle à quatre-vingt-dix ans (accomplissement de désir). Les deux épées sont les épées japonaises de ses rêves : mariage et coït ».

p. 153.

« Une autre fois il voit ma fille qui, **à la place des yeux a deux plaques de saleté, ce qui signifie qu'il est tombé amoureux non pas de ses yeux, mais de son argent** ».

p. 181.

« Mais à cette époque il avait l'habitude, après la lecture, d'éclairer fortement l'entrée et les cabinets, de se mettre tout nu et de se regarder dans la glace. Toujours l'inquiétude à propos de son pénis trop petit ; pendant ces mises en scène, un début d'érection, ce qui le rassurait. Parfois aussi il se mettait un miroir entre les jambes. »

p. 207.

« Pendant les premières semaines de son séjour à Unterach, regardant par les fentes d'une cabine de bain, il vit une toute jeune fille nue et se fit les reproches les plus acerbes en imaginant combien la conscience d'être épiée pourrait l'affecter. »

p. 209-210.

« Il résume sa sexualité, qui s'est satisfaite de regarder M^{lle}... et d'autres femmes. Chaque fois qu'il se représentait nue une femme qui l'excitait, il avait une érection. Il se souvient nettement d'avoir vu, dans une piscine pour femmes, deux fillettes de douze et treize ans dont les cuisses lui avaient tellement plu qu'il avait vivement désiré avoir une sœur avec des cuisses aussi belles. Ensuite, période homosexuelle avec des amis, mais jamais d'attouchement réciproque, seulement contemplation et, tout au plus, du plaisir à cela. Regarder, pour lui, tient lieu de toucher. »

p. 225-227.

Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen, (1907), Paris, PUF, 1986.

« Elle captive maintenant le regard de notre spectateur archéologue. [...] "Il ne s'expliquait pas pourquoi [cette œuvre] avait retenu son attention ; il ne savait que ceci : il avait été attiré par quelque chose et l'effet de ce premier regard était resté inchangé depuis lors." ».

p. 144.

« Mais maintenant la tâche scientifique qu'il s'est imposée l'oblige à regarder assidûment dans la rue, par temps sec, mais surtout lorsqu'il pleut les pieds des femmes et des jeunes filles qu'il peut entrevoir, ce qui

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

lui vaut le regard parfois courroucé, parfois encourageant des personnes ainsi observées : “mais il ne s’en aperçut pas plus dans ce cas-là que dans l’autre”. »

p. 146.

« Chose curieuse, cette vue ne suscite alors en lui rien d’autre que de la satisfaction et craintivement comme s’il avait troublé un exercice de dévotion accompli en secret, il se retire sans se laisser voir. »

p. 162.

« Hanold, qui, comme l’en accuse la jeune fille, avait le don de “l’hallucination négative”, qui possédait l’art de ne pas voir et de ne pas reconnaître les personnes mêmes présentes, doit avoir dès le début la connaissance inconsciente de ce que nous n’apprenons que plus tard. »

p. 212.

« C’est seulement à la vue de Gradiva qu’il se rappelle soudain ce rêve, de même qu’il prend conscience en même temps du motif délirant de son énigmatique voyage. »

p. 214.

« *Les théories sexuelles infantiles* », (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

« Récemment, l’analyse d’un petit garçon de 5 ans, analyse que son père avait entreprise avec lui avant de me la transmettre pour que je la publie, m’a confirmé de façon irréfutable une idée que m’avaient depuis longtemps fait entrevoir les psychanalyses d’adultes. Je sais maintenant que la transformation subie par la mère pendant la grossesse n’échappe pas au regard pénétrant de l’enfant, et que celui-ci est tout à fait en mesure d’établir au bout d’un certain temps la relation correcte entre le fait que le corps de sa mère a grossi et l’apparition d’un enfant. »

p. 18.

« *Analyse d’une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans)* », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1973.

« Une autre fois il regarde, toute son attention tendue, sa mère qui se déshabille avant de se coucher. Celle-ci demande : “Que regardes-tu donc ainsi ?”

Hans : “Je regarde seulement si tu as aussi un fait-pipi ?” »

p. 96.

« “Dans le restaurant où nous déjeunons vient, depuis quelques jours, une jolie petite fille de huit ans, de qui bien entendu Hans s’éprend aussitôt. Il se retourne sans cesse sur sa chaise afin de lui lancer des œillades ; quand il a fini de manger il va se mettre près d’elle afin de flirter avec elle, mais s’il se sent, ce faisant, observé, il devient cramoisi.” »

p. 102.

« La composante active du voyeurisme se met bientôt en rapport avec un motif déterminé. Quand Hans se plaint à plusieurs reprises tant à son père qu’à sa mère de n’avoir jamais encore vu leur “fait-pipi”, il y est sans doute poussé par le besoin de *comparer*. »

p. 169.

« Le plaisir de regarder une personne aimée quand elle satisfait ses besoins naturels répond à une “intrication des pulsions”, intrication dont nous avons déjà pu observer un exemple chez Hans. »

p. 183.

« *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats)* », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979.

« “Nous avons une jeune et très belle gouvernante, M^{lle} Pierre (Fraülein Peter). Un soir, elle était étendue, légèrement vêtue, sur un divan, en train de lire ; j'étais couché près d'elle. Je lui demandai la permission de me glisser sous ses jupes. Elle me le permit, à condition de n'en rien dire à personne. Elle était à peine vêtue et je lui touchai les organes génitaux et le ventre, qui me parurent singuliers. Depuis, j'en gardai une curiosité ardente et torturante de voir le corps féminin. Il me souvient encore de l'impatience extrême que j'éprouvais, au bain, à attendre que la gouvernante, dévêtue, entrât dans l'eau (à cette époque, on me permettait encore d'y aller avec mes sœurs et la gouvernante). Mes souvenirs sont plus nets à partir de ma 6^e année. Nous avons à ce moment-là une autre gouvernante qui était, elle aussi, jeune et jolie, et qui avait des abcès sur les fesses qu'elle avait coutume de presser le soir. Je guettais ce moment pour satisfaire ma curiosité. De même au bain, bien que M^{lle} Lina fût plus réservée que la première.” »

p. 202-203.

« Nous voyons cet enfant sous l'empire d'une composante de l'instinct sexuel, le voyeurisme, dont la manifestation, apparaissant à maintes reprises et avec une grande intensité, est le désir de voir nues des femmes qui lui plaisent. Ce désir correspond à l'obsession ultérieure. »

p. 204.

« On peut donc reconstituer le sens de l'appréhension obsédante de la façon suivante : “Si j'ai le désir de voir une femme nue, mon père devra mourir.” »

p. 204-205.

« Son imagination aussi était occupée par l'image du défunt, de sorte que, souvent, lorsqu'il rentrait dans une pièce, il s'attendait à le trouver ; quoique n'oubliant jamais le fait de la mort de son père, l'attente de cette apparition fantomatique n'avait aucun caractère terrifiant, au contraire, il la souhaitait très fortement. »

p. 212.

Sur la psychanalyse. Cinq conférences, (1909), Paris, Gallimard, 1991.

« C'est ainsi que Breuer raconte que, chez la jeune fille qu'il soignait, les troubles de la vue le ramenèrent à la circonstance “du genre de celle où la patiente, assise les larmes aux yeux au chevet de son père malade, entendit celui-ci lui demander l'heure ; mais elle voyait mal, s'efforçait de distinguer l'heure en approchant la montre de ses yeux, ce qui faisait apparaître très grand le cadran (macropsie et strabisme convergent) ; ou elle faisait des efforts pour réprimer ses larmes afin que le malade ne les vit pas”. Toutes les impressions pathogènes provenaient d'ailleurs du temps où elle prenait sa part des soins donnés à un père malade. »

p. 39-40.

« Ces pulsions se manifestent en couples opposés, en tant que pulsions actives et passives ; je nommerai ici, comme étant les représentants les plus importants de ce groupe : le plaisir de procurer des souffrances (sadisme), ainsi que le plaisir actif de regarder ou passif d'être regardé, dont se détachera plus tard, pour le premier, la soif de savoir, pour le second, l'impulsion à l'exhibition artistique et théâtrale. »

p. 96.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

« Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique », (1910), *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, mai 1988.

« Vous savez que l'on considère la cécité hystérique comme le type du trouble psychogène de la vision. [...] Chez l'hystérique, la représentation "être aveugle" ne procède pas de la suggestion de l'hypnotiseur mais naît spontanément, comme on dit, par autosuggestion, et cette représentation est dans les deux cas si forte qu'elle se transpose dans la réalité, tout à fait comme une hallucination suggérée, une paralysie suggérée et phénomènes du même genre ».

p. 167.

« Des expériences ingénieuses ont montré que ceux qui sont atteints de cécité hystérique continuent en un certain sens de voir, bien que ce ne soit pas au sens plein du terme. En effet les excitations parvenant à l'œil "aveugle" peuvent avoir certaines conséquences psychiques, par exemple susciter des affects, bien qu'elles soient inconscientes. Ceux qui sont atteints de cécité hystérique ne sont donc aveugles que pour la conscience ; dans l'inconscient ils voient. Ce sont justement des expériences de cette sorte qui nous ont contraints à la séparation entre processus psychiques conscients et processus psychiques inconscients. D'où vient qu'ils développent l'"auto-suggestion" inconsciente "être aveugle" quand pourtant, dans l'inconscient, ils voient ? »

p. 168.

« À cette nouvelle question les chercheurs français répondent en expliquant que chez les malades ayant une disposition à l'hystérie existe au départ une tendance à la dissociation — à la dissolution des connexions dans le fonctionnement de l'appareil psychique — par suite de laquelle beaucoup de processus inconscients ne se poursuivent pas jusque dans la conscience. Au lieu de nous demander ce que vaut cette tentative d'explication des phénomènes qui nous occupent, adoptons un autre point de vue. Vous n'êtes pas sans comprendre, Messieurs, que l'identité entre la cécité hystérique et la cécité provoquée par suggestion, sur laquelle j'insistais au début, est maintenant abandonnée. Les hystériques ne sont pas aveugles par suite de la représentation auto-suggestive "je ne vois pas", mais par suite de la dissociation entre processus inconscients et processus conscients dans l'acte visuel ; leur représentation "je ne vois pas" est l'expression justifiée de l'état de choses psychique, et non pas sa cause. »

p. 168.

« D'une façon générale ce sont les mêmes organes et les mêmes systèmes d'organes qui sont à la disposition des pulsions sexuelles et des pulsions du moi. Le plaisir sexuel n'est pas simplement rattaché à la fonction des organes génitaux ; la bouche sert au baiser aussi bien qu'à manger et à communiquer par la parole, les yeux ne perçoivent pas seulement les modifications du monde extérieur importantes pour la conservation de la vie, mais aussi les propriétés des objets par lesquelles ceux-ci sont élevés au rang d'objets du choix amoureux, et qui sont leurs "attraits". Il se confirme alors qu'il n'est facile pour personne de servir deux maîtres à la fois. Plus est intime la relation qu'un organe doué de cette fonction bilatérale contracte avec l'une des grandes pulsions, plus il se refuse à l'autre. Ce principe conduit forcément à des conséquences pathologiques si les deux pulsions fondamentales se sont désunies, si de la part du moi un refoulement est entretenu contre la pulsion sexuelle partielle qui est concernée. L'application à l'œil et à la vision ne fait pas de difficulté. Si la pulsion sexuelle partielle qui se sert du regard, la scotophilie sexuelle, a attiré sur elle en raison de ses prétentions excessives la contre-offensive des pulsions du moi, de sorte que les représentations dans lesquelles s'expriment ses aspirations succombent au refoulement et sont écartées de l'accession à la conscience, alors la relation de l'œil et de la vision au moi et à la conscience est de ce fait totalement perturbée. Le moi a perdu sa domination sur l'organe qui maintenant se met entièrement à la disposition de la pulsion sexuelle refoulée. Cela donne l'impression que le refoulement de la part du moi va trop loin et qu'il jette l'enfant avec l'eau du bain : depuis que les intérêts sexuels de la vision se sont mis en avant d'une manière si insistante, le moi ne veut absolument plus rien voir. Mais bien plus pertinente est l'autre façon de présenter les choses, qui met l'activité du côté de la scotophilie refoulée. La pulsion refoulée, écartée de tout épanouissement psychique ultérieur, trouve sa vengeance et son dédommagement : elle peut désormais intensifier sa domination sur l'organe qui est à son service. La perte de la domination consciente sur l'organe

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

est la fâcheuse formation substitutive que coûte le refoulement manqué, qui n'a été rendu possible qu'à ce prix. »

p. 171-172.

« La relation entre l'organe revendiqué de deux côtés et d'autre part le moi conscient et la sexualité refoulée s'aperçoit plus clairement encore dans le cas des organes moteurs que dans celui des yeux [...]. Pour l'œil, nous avons coutume de traduire les obscurs processus psychiques qui interviennent lors du refoulement de la scotophilie sexuelle et de l'apparition du trouble psychogène de la vision en faisant comme si une voix vengeresse s'élevait dans l'individu et approuvait l'issue du procès en disant : "Puisque tu as voulu mésuser de ton organe visuel en t'en servant pour un malin plaisir sensuel, ce n'est que justice si tu ne vois plus rien du tout." Alors il y a là-dessous l'idée du talion, et notre explication du trouble visuel psychogène concorde tout à fait avec celle que proposent la fable, le mythe, la légende ».

p. 172.

« Ainsi la psychanalyse elle aussi est prête à accorder, voire à postuler, que tous les troubles fonctionnels de la vision ne peuvent pas être psychogènes comme ceux qui viennent du refoulement de la scotophilie érotique. Si un organe qui sert les deux pulsions intensifie son rôle érogène on peut s'attendre d'une manière tout à fait générale que cela ne se passera pas sans que son excitabilité et son innervation subissent des modifications qui se manifesteront par des troubles de la fonction d'organe qui est au service du moi. »

p. 172-173.

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, (1910), Paris, Gallimard, 1987.

« De plus, les traits du visage de cette féminine tête d'homme témoignent d'une défense qui va jusqu'à la répugnance. Les sourcils sont froncés, le regard se détourne avec une expression d'effroi, les lèvres sont serrées et leurs commissures sont tirées vers le bas. En vérité, ce visage ne laisse reconnaître ni le plaisir de dispenser l'amour ni la félicité de l'accorder ; il n'exprime que répugnance et dégoût. »

p. 70.

« Avant que l'enfant ne soit tombé sous la domination du complexe de castration, à l'époque où pour lui la femme avait sa pleine valeur, commença à s'exprimer chez lui un intense plaisir de regarder, en tant qu'activité pulsionnelle érotique. Il voulait voir les organes génitaux d'autres personnes, vraisemblablement, à l'origine, pour les comparer avec les siens. »

p. 112.

« Chez quiconque pense aux tableaux de Léonard, la mémoire évoquera un sourire étrange, ensorceleur et énigmatique dont il a imprimé le charme sur les lèvres de ses figures féminines. Un sourire immobile sur des lèvres étirées, aux commissures relevées ; il est devenu caractéristique de Léonard et c'est lui avant tout qu'on nomme "léonardesque". C'est dans le visage étrangement beau de la Florentine Monna Lisa del Giocondo qu'il a le plus fortement saisi et troublé ceux qui le contemplant. Ce sourire requérait une interprétation et en trouva des plus diverses, dont aucune n'a été satisfaisante. "Voilà quatre siècles que Monna Lisa fait perdre la tête à tous ceux qui parlent d'elle, après l'avoir longtemps regardée". »

p. 132-133.

« Au cours de la longue période pendant laquelle le maître travaillait au portrait de Monna Lisa del Giocondo, il s'était pénétré des finesses physiologiques de ce visage de femme, avec une telle implication du sentiment, qu'il transféra ces traits — en particulier le mystérieux sourire et l'étrange regard — sur tous les visages que par la suite il peignit ou dessina. La singularité physiologique de la Joconde peut se percevoir même sur le *Saint-Jean Baptiste* du Louvre ; mais ses traits sont avant tout clairement reconnaissables dans ceux du visage de Marie dans le tableau de *Sainte Anne en tierce*. »

p. 135-136.

« Ces figures sont de nouveaux androgynes, mais non plus au sens de la fantaisie du vautour, ce sont de beaux éphèbes d'une tendre féminité et aux formes efféminées ; ils ne baissent pas les yeux mais ont un regard mystérieusement triomphant, comme s'ils connaissaient le secret d'un grand bonheur accompli qu'il faut taire ; le sourire ensorcelant bien connu fait pressentir que c'est un secret d'amour. »

p. 147.

« Pulsions de regarder et de savoir sont le plus fortement excitées par ses impressions infantiles précoces ; la zone érogène de la bouche acquiert une dominance qu'elle n'abandonne plus jamais. »

p. 170.

« De l'obscur période de l'enfance, Léonard surgit devant nous artiste, peintre et sculpteur, en vertu d'un don spécifique, qui pourrait bien avoir été renforcé par l'éveil précoce, dans les premières années d'enfance, de la pulsion de regarder. »

p. 171.

« Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique », (1910),
La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1977.

« Nous nous faisons un ennemi de l'individu auquel nous révélons ce qui est refoulé en lui et, de même, la société ne peut voir d'un bon œil que nous mettions à nu, sans nul égard, ses déficiences et les dommages qu'elle cause. Parce que nous détruisons les illusions, on nous accuse de mettre en péril les idéaux. »

p. 30.

« Songez avec quelle fréquence jadis de jeunes paysannes étaient sujettes à des hallucinations où la Sainte Vierge leur apparaissait. Tant que de semblables phénomènes purent faire affluer les croyants et même provoquer l'érection d'une chapelle à l'endroit du miracle, l'état visionnaire de ces jeunes filles resta inaccessible à toute influence. Aujourd'hui, le clergé lui-même a modifié son attitude à l'égard de ces phénomènes et permet à la police et au médecin d'examiner la voyante. Depuis, les apparitions de la Sainte Vierge sont devenues très rares. »

p. 32.

« Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*), (Le Président Schreber) », (1911),
Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1954.

« "... Je crois même, d'après les impressions que j'ai reçues, pouvoir exprimer cette opinion : Dieu n'entreprendrait jamais de se retirer de moi [...] mais il céderait tout au contraire sans aucune résistance et d'une façon continue qui le pousse vers moi s'il m'était possible d'assumer sans cesse le rôle d'une femme que j'étreindrais moi-même sexuellement, si je pouvais sans cesse reposer mes yeux sur des formes féminines, regarder sans cesse des images de femmes, et ainsi de suite" ».

p. 283.

« "Le jour suivant..., je vis le Dieu supérieur, cette fois non plus avec l'œil de l'esprit, mais avec les yeux du corps. C'était le soleil, non pas le soleil sous son aspect habituel et tel qu'il apparaît à tous les hommes, mais, etc." »

p. 301.

« Un autre de mes malades, atteint de névrose après la mort de son père, avait eu son premier accès d'angoisse et de vertige au moment où il bêchait le jardin en plein soleil. Il m'apporta de lui-même cette

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

interprétation : il avait eu peur parce que son père le regardait pendant qu'il travaillait sa mère avec un instrument tranchant". »

p. 301.

« Au moment où la maladie atteint son point culminant, sous l'influence de visions qui étaient "en partie d'une nature terrifiante, mais en partie aussi d'une indescriptible grandeur", Schreber acquit la conviction qu'une grande catastrophe, que la fin du monde était imminente. [...] Lui-même était le "seul homme réel survivant" et les quelques silhouettes humaines qu'il voyait encore, le médecin, les infirmiers et les malades, il les qualifiait d'"ombres d'hommes miraculés et bâclés à la six-quatre-deux". [...] Schreber, en tant que "voyant", serait appelé à jouer un rôle primordial, tout comme un autre prétendu voyant, lors du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755 ».

p. 313.

« On ne saurait prétendre que le paranoïaque, même lorsqu'il atteint au comble du refoulement, se désintéresse intégralement du monde extérieur, comme c'est le cas dans certaines autres formes de psychoses hallucinatoires (Amentia de Meynert). Il perçoit le monde extérieur, il se rend compte des changements qu'il y voit se produire, les impressions qu'il en reçoit l'incitent à en édifier des théories explicatives (les "ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux" de Schreber). »

p. 318.

« Schreber [...] affirme que ses rayons pâlisent devant lui [...], il se vante de pouvoir sans difficulté fixer le soleil et de n'en être que modérément ébloui [...]. C'est ce privilège délirant d'être capable de fixer le soleil sans en être ébloui qui présente un intérêt mythologique. [...] l'aigle soumet à une épreuve ses aiglons avant de les reconnaître comme fils légitimes. S'ils ne peuvent regarder le soleil sans cligner des paupières, ils sont jetés hors de l'aire ».

p. 322.

« De la fausse reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique », (1913), *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977.

« "J'avais alors 5 ans. Je jouais, un jour, dans le jardin à côté de ma bonne et j'étais en train de tailler avec mon canif l'écorce d'un de ces noyers qui apparaissent aussi dans mon rêve, quand je remarquai soudain, avec une indicible terreur, que je m'étais coupé le petit doigt (le droit ou le gauche ?) de telle sorte qu'il ne tenait plus que par la peau. Je ne ressentais aucune douleur, mais seulement une grande frayeur. Je n'osai rien dire à ma bonne qui se trouvait à quelques pas de moi, mais je m'affalai sur le banc le plus proche et restai là, incapable de jeter un autre coup d'œil sur mon doigt. Enfin, ayant retrouvé mon calme, je regardai ce doigt et vis qu'il était absolument intact."

Le patient admit vite qu'il ne pouvait pas m'avoir déjà raconté l'histoire de cette vision ou de cette hallucination. »

p. 76.

« En ce qui concerne la vision du patient, je ferai observer que, dans le cas du complexe de castration en particulier, ces sortes d'erreurs hallucinatoires ne sont pas rares et qu'elles peuvent également être utilisées pour modifier de déplaisantes perceptions. »

p. 77.

« "En effet, à l'époque où je traversais la période 'd'investigation sexuelle' un heureux hasard me fournit l'occasion de contempler les organes génitaux d'une petite amie de mon âge et, ce faisant, *je vis clairement un pénis de la même sorte que le mien*. Peu de temps après, la vue de statues et de figures féminines nues me replongea dans une nouvelle confusion et, pour détruire cette discordance 'scientifique', j'inventai l'expérience suivante : en pressant l'une contre l'autre mes cuisses, je réussis à faire disparaître entre elles mes organes génitaux et constatai avec satisfaction que, de cette manière, rien ne différenciait plus mes

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

organes de ceux d'une femme nue. Je me figurais évidemment que les figures féminines nues avaient, de la même façon, dissimulé leurs organes génitaux." »

p. 78.

« Le début du traitement », (1913), *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977.

« Parlons d'abord d'un motif personnel, mais probablement valable pour d'autres que pour moi : je ne supporte pas que l'on me regarde pendant huit heures par jour (ou davantage). Comme je me laisse aller, au cours des séances, à mes pensées inconscientes, je ne veux pas que l'expression de mon visage puisse fournir au patient certaines indications qu'il pourrait interpréter ou qui influeraient sur ses dires. En général, l'analysé considère l'obligation d'être allongé comme une dure épreuve et s'insurge là-contre, surtout quand le voyeurisme joue, dans sa névrose, un rôle important. »

p. 93.

« Une jeune fille, en s'allongeant, se dépêche de recouvrir de sa jupe ses chevilles visibles, révélant ainsi ce que l'analyse ne tarde pas à découvrir : ses tendances exhibitionnistes et la fierté narcissique que lui inspire sa beauté corporelle.

Un grand nombre de patients se rebiffent contre l'obligation de rester allongés, tandis que le médecin, assis derrière eux, reste invisible. Ils demandent la permission de prendre, pendant leur analyse, une autre position, alléguant qu'ils ne peuvent se passer de voir leur médecin. »

p. 98-99.

« Pour introduire le narcissisme », (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

« Il ne serait pas étonnant que nous trouvions une instance psychique particulière qui accomplisse la tâche de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du moi, et qui, dans cette intention, observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal. Si une telle instance existe, il est impossible qu'elle soit l'objet d'une découverte inopinée ; nous ne pouvons que la reconnaître comme telle et nous pouvons nous dire que ce que nous nommons notre *conscience morale* possède cette caractéristique. La reconnaissance de cette instance nous permet de comprendre les idées délirantes où le sujet se croit au centre de l'attention des autres ou, pour mieux dire, le délire *d'observation* qui présente une telle netteté dans la symptomatologie des affections paranoïdes mais peut aussi se produire comme affection isolée ou bien de façon sporadique dans une névrose de transfert. Les malades se plaignent alors de ce qu'on connaisse toutes leurs pensées, qu'on observe et surveille leurs actions ; ils sont avertis du fonctionnement souverain de cette instance par des voix qui leur parlent, de façon caractéristique, à la troisième personne ("maintenant elle pense encore à cela" ; "maintenant il s'en va"). Cette plainte est justifiée, elle décrit la vérité ; il existe effectivement, et cela chez nous tous dans la vie normale, une puissance de cette sorte qui observe, connaît, critique toutes nos intentions. Le délire d'observation la présente sous une forme régressive, dévoilant ainsi sa genèse et la raison qui pousse le malade à s'insurger contre elle. »

p. 99-100.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

« Pulsions et destins des pulsions », (1915), *Métopsycho*, Paris, Gallimard, 1995.

« Des exemples du premier processus sont fournis par les couples d'opposés sadisme-masochisme et voyeurisme-exhibitionnisme. Le renversement ne concerne que les *buts* de la pulsion ; le but actif : tourmenter, regarder est remplacé par le but passif : être tourmenté, être regardé. »

p. 25.

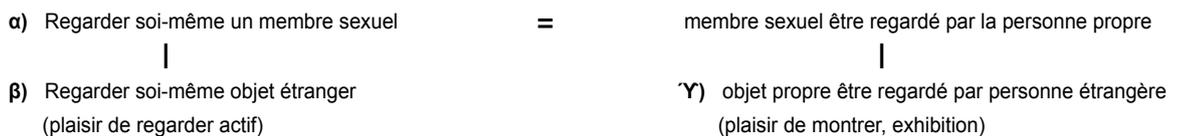
« *Le retournement sur la personne propre* se laisse mieux saisir dès que l'on considère que le masochisme est précisément un sadisme retourné sur le moi propre et que l'exhibition inclut le fait de regarder son propre corps. L'observation analytique ne laisse aucun doute sur ce point : le masochiste jouit, lui aussi, de la fureur dirigée sur sa propre personne, l'exhibitionniste partage la jouissance de celui qui le regarde se dénuder. L'essentiel dans le processus est donc le changement de l'*objet*, le but demeurant inchangé. »

p. 25.

« Des résultats assez différents et plus simples nous sont fournis par l'étude d'un autre couple d'opposés : les pulsions qui ont pour but regarder et se montrer (voyeur et exhibitionniste dans le langage des perversions). Ici aussi on peut proposer les mêmes stades que dans le cas précédent :

- a) Regarder, comme *activité* dirigée sur un objet étranger.
- b) Abandon de l'objet, retournement de la pulsion de regarder sur une partie du corps propre ; en même temps : renversement en passivité et instauration d'un nouveau but : être regardé.
- c) Introduction d'un nouveau sujet auquel on se montre pour être regardé par lui.

Il n'est guère douteux, ici aussi que le but actif apparait avant le but passif, que le regarder précède l'être regardé. Mais il y a une différence importante par rapport au sadisme : pour la pulsion de regarder, on découvre un stade encore antérieur à celui décrit sous a. La pulsion de regarder est en effet, au début de son activité, auto-érotique ; elle a un objet, mais elle le trouve dans le corps propre. C'est plus tard seulement qu'elle est conduite (par la voie de la comparaison) à échanger cet objet avec un objet analogue du corps étranger (stade a). Or ce stade préliminaire est intéressant en ce que c'est de lui que proviennent les deux situations du couple d'opposés résultant, selon que le changement est entrepris à l'un ou l'autre endroit. On pourrait proposer ce schéma pour la pulsion de regarder :



p. 28-29.

« Il faut donc dire que le stade préliminaire de la pulsion de regarder, pendant lequel le plaisir de regarder a pour objet le corps propre, appartient au narcissisme, est une formation narcissique. À partir d'elle, la pulsion de regarder active se développe, en abandonnant le narcissisme ; mais la pulsion de regarder passive, elle, maintiendrait l'objet narcissique. »

p. 32.

« L'objet de la pulsion de regarder, bien qu'il soit aussi d'abord une partie du corps propre, n'est pas l'œil lui-même ».

p. 33.

« L'inconscient », (1915), *Métopsycho*, Paris, Gallimard, 1995.

« Une des malades de Tausk, une jeune fille qui fut conduite à la clinique après une dispute avec son bien-aimé, se lamente : "Les yeux ne sont pas comme il faut, ils sont tournés de travers." Ce qu'elle explique elle-même, dans un langage cohérent, en lançant une série de reproches contre le bien-aimé : "elle ne peut

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

pas du tout le comprendre, il semble à chaque fois différent, c'est un hypocrite, un *tourneur d'yeux*, il lui a tourné les yeux, maintenant elle a les yeux tournés, ce ne sont plus ses yeux, elle voit maintenant le monde avec d'autres yeux".

Les déclarations de la malade sur son incompréhensible discours ont la valeur d'une analyse ; car elles contiennent l'équivalent de ce discours sous une forme d'expression communément compréhensible ; elles nous introduisent en même temps sur la signification et la genèse de la formation de mots chez le schizophrène. En accord avec *Tausk*, je fais ressortir de cet exemple le fait que la relation à l'organe (à l'œil) s'est arrogé la fonction de représenter le contenu tout entier. Le discours schizophrénique présente ici un trait hypocondriaque, il est devenu langage d'*organe*. »

p. 111.

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (l'Homme aux loups) », (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1981.

« Il fut tourmenté par la compulsion à devoir penser à la Sainte-Trinité chaque fois qu'il voyait trois tas de crottin de cheval ou autres excréments sur la route. En ce temps-là, il observait aussi un autre curieux cérémonial ; quand il voyait des gens qui lui inspiraient de la pitié : mendiants, infirmes, vieillards, il devait bruyamment expirer de l'air ».

p. 333.

« C'était comme si... après son bain... il avait voulu mettre à nu sa sœur... lui arracher ce qui l'enveloppait... ou ses voiles... et ainsi de suite. »

p. 334.

« D'abord surgit un souvenir : au cabinet, où les enfants allaient souvent ensemble, elle lui avait fait cette proposition : "Montrons-nous nos panpans", et elle avait fait suivre la parole de l'acte. Ensuite, la partie la plus essentielle de la séduction fut mise en lumière, avec tous les détails de temps et de lieu. »

p. 334.

« Repoussé et puni pour avoir voulu voir sa sœur nue, il aurait, pour cette raison, manifesté ces colères si célèbres dans la tradition familiale. »

p. 335.

« Il commença donc à jouer avec son membre devant Nania ce qui, comme beaucoup d'autres cas, lorsque les enfants ne cachent pas leur onanisme, doit être envisagé comme une tentative de séduction. Nania le déçut, elle prit un air sévère et déclara que ce n'était pas bien. Les enfants, ajouta-t-elle, qui faisaient ça, il leur venait à cet endroit une "blessure". [...]

Il réussit à ce moment à observer deux petites filles, sa sœur et une de ses amies, pendant qu'elles urinaient. Sa perspicacité aurait alors déjà pu lui permettre, devant ce spectacle, de comprendre ce qu'il en était, mais il se comporta en cette circonstance comme nous savons que le font souvent d'autres enfants mâles. Il repoussa l'idée qu'il avait devant lui la confirmation de la blessure dont Nania l'avait menacé et se donna comme explication que c'était là le "panpan de devant" des filles. »

p. 338-339.

« *J'ai rêvé qu'il faisait nuit et que j'étais couché dans mon lit. (Mon lit avait les pieds tournés vers la fenêtre ; devant la fenêtre il y avait une rangée de vieux noyers. Je sais avoir rêvé cela l'hiver et la nuit.) Tout à coup, la fenêtre s'ouvre d'elle-même et, à ma grande terreur, je vois que, sur le grand noyer en face de la fenêtre, plusieurs loups blancs sont assis. [...] La seule action ayant eu lieu dans le rêve était l'ouverture de la fenêtre, car les loups étaient assis tout à fait tranquilles et sans faire aucun mouvement sur les branches de l'arbre, à droite et à gauche du tronc, et me regardaient. On aurait dit qu'ils avaient toute leur attention fixée sur moi.*

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Je crois que ce fut là mon premier rêve d'angoisse. J'avais alors 3, 4, tout au plus 5 ans. De ce jour, jusqu'à ma 11^e ou 12^e année, j'eus toujours peur de voir quelque chose de terrible dans mes rêves ».

p. 342-343.

« Un événement réel — datant d'une époque très lointaine — regarder — immobilité — problèmes sexuels — castration — le père — quelque chose de terrible. »

p. 347.

« L'enfant se serait soudain réveillé et aurait vu devant lui une scène de mouvement violent qu'il regarda, toute son attention tendue. Dans un cas, la déformation consisterait à échanger le sujet contre l'objet, l'activité contre la passivité, "être regardé" contre "regarder" ».

p. 348.

« Ce qui cette nuit-là fut réactivé et émergea du chaos, traces mnémoniques inconscientes, fut l'image d'un coït entre ses parents, d'un coït accompli dans des circonstances pas tout à fait habituelles et particulièrement favorables à l'observation. »

p. 349.

« En s'éveillant, il fut témoin d'un *coitus a tergo*, trois fois répété, il put voir l'organe de sa mère comme le membre de son père, et comprit le processus ainsi que son sens. »

p. 350.

« Et nous rechercherons particulièrement quels effets découlèrent du contenu essentiel de la scène et de l'une de ses impressions visuelles.

J'entends par là les postures qu'il vit prendre à ses parents, l'homme dressé et la femme courbée comme un animal. Nous savons déjà qu'au temps de son angoisse, sa sœur avait coutume de lui faire peur avec l'image du livre de contes représentant le loup debout, une patte portée en avant, les griffes sorties et les oreilles dressées ».

p. 351.

« Je fus frappé du fait que de temps à autre, il tournait vers moi son visage, me regardait très amicalement comme pour gagner mes bonnes grâces, et ensuite détournait son regard de moi vers l'horloge. »

p. 352.

« Pour lui, depuis la puberté, des fesses larges, proéminentes, étaient le charme le plus puissant chez une femme ».

p. 353.

Note (2) « Ainsi que j'ai souvent pu m'en convaincre, l'arbre élevé est aussi un symbole d'observation, de voyeurisme. Quand on est dans l'arbre, on peut, sans être vu soi-même, voir ce qui se passe en bas. »

p. 354.

« Dans notre cas, la scène primitive a pour contenu l'image d'un rapport sexuel entre les parents dans une attitude particulièrement favorable à certaines observations. »

p. 365.

« Cette scène, l'observation des rapports sexuels des parents dans la toute petite enfance, — qu'elle soit souvenir réel ou fantasme — n'est nullement une rareté dans l'analyse des humains névrosés. »

p. 368.

« Notre patient prenait un vif plaisir aux plaisanteries anales et aux exhibitions ».

p. 382.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

« J'ai rapporté ailleurs une hallucination que ce même patient avait eue au cours de sa cinquième année, je ne ferai ici qu'y ajouter un bref commentaire : "J'avais 5 ans [...]. Je me calmai enfin, je regardai mon doigt, et voilà qu'il n'avait jamais subi la moindre blessure" ».

p. 390.

« Pendant qu'il regardait cette fille laver le plancher, il avait uriné dans la chambre et sans doute avait-elle répliqué, sur un ton de la plaisanterie, par une menace de castration. »

p. 395.

« Il vit, au bord d'une mare, une jeune paysanne agenouillée, en train de laver du linge dans cette mare. Il s'éprit instantanément de la laveuse et cela avec une extrême violence, bien que n'ayant même pas pu encore apercevoir son visage ».

p. 396.

« Un jour, il la surprit seule dans une chambre et son amour fut plus fort que lui. Elle était agenouillée par terre, occupée à laver, un baquet et un balai à côté d'elle, tout à fait comme la jeune bonne de son enfance. »

p. 396.

« On s'en souvient : pour lui le monde s'enveloppait d'un voile [...]. Il ne s'en tenait d'ailleurs pas au voile, le voile se volatilisait en une sensation de crépuscule, de "ténèbres" [*en français dans le texte*] et en d'autres choses insaisissables ».

p. 401.

« La coiffe est ainsi le voile qui le cache au monde et lui cache le monde. »

p. 402.

« La déchirure du voile est analogue à l'ouverture des yeux, à celle de la fenêtre. »

p. 403.

« Il nous faut donc se contenter d'avoir perçu clairement l'obscurité qui règne ici. »

p. 406.

« La scène de Grouscha (à 2 ans ½) nous fait voir le petit garçon au début d'une évolution qui mérite le nom de normale [...]. Cette scène est aussi tout entière sous l'influence de la scène primitive ».

p. 408.

« *L'inquiétante étrangeté* », (1919),

L'inquiétante étrangeté et autres essais, Paris, Gallimard, folio essais, 1985.

« Au centre du récit se trouve bien plutôt un autre facteur, auquel il emprunte du reste son titre, et qui est à nouveau mis en relief à chaque passage décisif : à savoir le motif de *l'Homme au sable* qui arrache leurs yeux aux enfants. »

p. 225-226.

« Mais au fur et à mesure [...], nous nous apercevons que l'auteur veut nous faire regarder nous-mêmes par les lunettes ou la longue-vue de l'opticien démoniaque, qu'il a peut-être même lorgné en personne à travers un tel instrument. En effet, la conclusion du récit révèle clairement que l'opticien est bien l'avocat Coppelius et donc du même coup l'Homme au sable ».

p. 230.

« En revanche l'expérience psychanalytique nous met en mémoire que c'est une angoisse infantile effroyable que celle d'endommager ou de perdre ses yeux. Beaucoup d'adultes sont restés sujets à cette angoisse et ils ne redoutent aucune lésion organique autant que celle de l'œil. N'a-t-on pas d'ailleurs l'habitude de

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

dire qu'on tient à quelque chose comme à la prune de ses yeux ? L'étude des rêves, des fantasmes et des mythes nous a ensuite appris que l'angoisse de perdre ses yeux, l'angoisse de devenir aveugle est bien souvent un substitut de l'angoisse de castration. Même l'auto-aveuglement du criminel mythique Œdipe n'est qu'une atténuation de la peine de castration qui eût été la seule adéquate selon la loi du talion. »

p. 231.

« L'une des formes de superstition les plus étrangement inquiétantes et les plus répandues est la peur (*Angst*) du "mauvais œil", qui a fait l'objet d'une étude de l'ophtalmologiste hambourgeois S. Seligmann. La source à laquelle puise cette angoisse semble n'avoir jamais été méconnue. Quiconque possède quelque chose d'à la fois précieux et fragile, redoute l'envie des autres en projetant sur eux l'envie qu'il aurait éprouvée dans la situation inverse. De telles motions se trahissent par le regard, même quand on leur refuse l'expression verbale, et quand quelqu'un se distingue des autres par des caractéristiques frappantes, en particulier de nature antipathique, on présume de lui que son envie prendra une force particulière et traduira également cette force par des effets. »

p. 244.

« Il advient souvent que des hommes névrosés déclarent que le sexe féminin est pour eux quelque chose d'étrangement inquiétant. Mais il se trouve que cet étrangement inquiétant est l'entrée de l'antique terre natale (*Heimat*) du petit d'homme, du lieu dans lequel chacun a séjourné une fois et d'abord. »

p. 252.

« Dans le cas d'inquiétante étrangeté dérivée de complexes infantiles, la question de la réalité matérielle n'entre pas du tout en ligne de compte, c'est la réalité psychique qui prend sa place. Il s'agit du refoulement effectif d'un contenu et du retour du refoulé, et non de la suspension de la croyance à la réalité de ce contenu. »

p. 257.

« Le résultat auquel nous parvenons se formulerait alors dans ces termes : l'inquiétante étrangeté vécue se constitue lorsque des complexes infantiles *refoulés* sont ranimés par une impression, ou lorsque des convictions primitives *dépassées* paraissent à nouveau confirmées. [...] L'inquiétante étrangeté de la fiction — de l'imagination, de la création littéraire — mérite effectivement d'être considérée à part. Elle est avant tout beaucoup plus riche que l'inquiétante étrangeté vécue, elle englobe non seulement celle-ci dans sa totalité, mais aussi d'autres choses qui ne peuvent intervenir dans les conditions du vécu ».

p. 258.

« Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », (1920),
Névrose, psychose, perversion, Paris, PUF, 1988.

« Un jour ce qui devait arriver dans ces circonstances arriva : le père rencontra sa fille dans la rue en compagnie de cette dame, qu'il connaissait déjà de vue. Il les croisa toutes deux en leur lançant un regard furieux qui ne présageait rien de bon. Immédiatement après, la jeune fille s'arracha au bras de sa compagne, enjamba un parapet et se précipita sur la voie du chemin de fer urbain, qui passait en contrebas. »

p. 246.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

« Psychologie des foules et analyse du moi », (1921), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1994.

« C'est en possession de ce pouvoir que l'hypnotiseur prétend donc être ; et comment le manifeste-t-il ? En invitant la personne à le regarder dans les yeux ; il hypnotise de façon typique par son regard. »

p. 194.

« Tous les sentiments que l'enfant éprouve pour ses parents et les personnes qui s'occupent de lui, se prolongent sans limitation dans les désirs par lesquels s'expriment les tendances sexuelles de l'enfant. L'enfant exige de ces personnes aimées toutes les tendresses connues de lui, il veut les embrasser, les toucher, les examiner, est curieux de voir leurs organes génitaux et d'être présent lors de l'accomplissement de leurs fonctions excrétrices intimes, il promet d'épouser sa mère ou sa nourrice, quelque représentation qu'il ait de cela, de donner un enfant au père, etc. »

p. 209.

« D'ailleurs ces tendances inhibées quant au but conservent toujours encore quelques-uns des buts sexuels originels ; même le fidèle plein de tendresse, même l'ami, l'adorateur, cherche la proximité corporelle et la vue de la personne qui n'est plus désormais aimée qu'au sens "paulinien". »

p. 211.

« Rêve et télépathie », (1922), *Résultats, idées problèmes*, tome 2, Paris, PUF, 1985.

« "Visions : parfois, pour un moment, la réalité disparaît et je vois quelque chose de tout autre. Dans mon appartement, je vois par exemple très souvent un vieux couple et un enfant." »

p. 38.

« "Souvenirs : j'ai 6 à 9 mois. Moi dans la voiture d'enfant, à droite à côté de moi, 2 chevaux ; l'un d'eux, un brun, me regarde de ses grands yeux impressionnants. C'est l'expérience vécue la plus forte, j'avais le sentiment que c'était un être humain." »

p. 39.

« S'agissant d'une personne chez qui la réalité s'évanouit si facilement dès sa prime jeunesse, pour faire place à un monde fantasmagique, la tentation devient très forte de rapprocher ses expériences vécues et "visions" télépathiques de sa névrose et de les en déduire, même si nous ne devons pas nous illusionner ici non plus sur la force contraignante de nos thèses. »

p. 44.

« La disparition du complexe d'Œdipe », (1923), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

« Ce n'est que lorsqu'une nouvelle expérience a été faite que l'enfant commence à compter avec la possibilité d'une castration, mais là encore en hésitant, à contrecœur et non sans s'efforcer de réduire la portée de sa propre observation.

L'observation qui finit par briser l'incroyance de l'enfant est celle de l'organe génital féminin. Il arrive un beau jour que l'enfant, fier de sa possession d'un pénis, a devant les yeux la région génitale d'une petite fille et est forcé de se convaincre du manque d'un pénis chez un être si semblable à lui. De ce fait la perte de son

propre pénis est devenue elle aussi une chose qu'on peut se représenter, la menace de castration parvient après coup à faire effet. »

p. 119.

« Le moi et le ça », (1923), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1994.

« Les restes verbaux proviennent essentiellement de perceptions auditives, de sorte qu'ainsi il existerait pour le système Pcs une origine sensorielle particulière. Quant aux éléments visuels de la représentation de mot, on peut, en première analyse, les négliger comme secondaires, acquises par la lecture, et de même pour les images motrices du mot qui, sauf chez les sourds-muets, jouent un rôle de signes auxiliaires. Le mot est bien à proprement parler le reste mnésique du mot entendu.

Gardons-nous d'oublier, pour des raisons de simplification, la signification des restes mnésiques optiques — restes mnésiques des choses — ou de dénier le fait que les processus de pensée peuvent devenir conscients par un retour aux restes visuels et que c'est là, chez beaucoup de personnes, la voie privilégiée. L'étude des rêves et des fantasmes préconscients, d'après les observations de J. Varendonck, peut nous fournir une représentation des particularités de cette pensée visuelle. On s'aperçoit que, en général, dans ces phénomènes, c'est seulement le matériel concret de la pensée qui devient conscient, mais que pour les relations, qui sont particulièrement caractéristiques de la pensée, il ne peut exister d'expression visuelle. La pensée en images n'est donc qu'un mode très imparfait du devenir conscient. Elle est aussi, en quelque façon, plus proche des processus inconscients que la pensée en mots et elle est indubitablement plus ancienne que celle-ci, d'un point de vue onto – aussi bien que phylogénétique. »

p. 232-233.

« Le fétichisme », (1927), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

« Les particularités de ces cas, on le comprendra ne peuvent être soumises à la publication. Je ne peux pas non plus montrer de quelle manière des circonstances accidentelles ont conduit au choix du fétiche. Le cas le plus remarquable était celui d'un jeune homme qui avait érigé comme condition de fétiche un "certain brillant sur le nez" . L'explication surprenante en était le fait qu'élevé dans une nurserie anglaise ce malade était ensuite venu en Allemagne où il avait presque totalement oublié sa langue maternelle. Le fétiche dont l'origine se trouvait dans la prime enfance ne devait pas être compris en allemand mais en anglais ; le "brillant sur le nez" était en fait un "regard sur le nez" ; ainsi le nez était ce fétiche auquel du reste il pouvait à son gré octroyer ce brillant que les autres ne pouvaient percevoir. »

p. 133.

« Dostoïevski et le parricide », (1928), *Résultats, idées, problèmes*, tome 2, Paris, PUF, 1985.

« Elle se trouva dans la salle de jeux du Casino de Monaco et, parmi les singulières impressions que fait naître ce lieu, elle fut bientôt fascinée par la vue de deux mains qui semblaient trahir toutes les sensations du joueur malheureux, avec une franchise et une intensité bouleversantes. »

p. 177.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

« La décomposition de la personnalité psychique », (1933),
Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse,
Paris, Gallimard, folio essais, 2000.

« D'un groupe de ces malades nous disons qu'ils souffrent du délire d'observation. Ils se plaignent à nous d'être importunés sans relâche par l'observation de puissances inconnues — vraisemblablement des individus — et ils entendent de manière hallucinatoire ces individus annoncer les résultats de leurs observations : "Maintenant il veut dire ceci, maintenant il s'habille pour sortir, etc." Cette observation ne se confond pas avec une persécution, mais elle n'en est pas loin, elle suppose qu'on se méfie d'eux, qu'on se prépare à les surprendre dans des actions interdites pour lesquelles ils doivent être punis. Qu'en serait-il si ces fous avaient raison, s'il existait chez nous tous, dans le moi, une instance observatrice et menaçante de ce genre, qui, chez eux, n'aurait fait que se séparer nettement du moi et aurait été, par erreur, déplacée dans la réalité extérieure ? »

p. 83.

« Un trouble de mémoire sur l'Acropole (Lettre à Romain Rolland) »,
(1936) *Résultats, idées, problèmes*, tome 2, Paris, PUF, 1985.

« L'après-midi de notre arrivée, quand je me trouvai sur l'Acropole et que j'embrassai le paysage du regard, il me vint subitement cette étrange idée : *Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école !* »

p. 223.

« On serait tenté de croire que cette pensée déconcertante sur l'Acropole tend seulement à souligner le fait qu'il y a vraiment une différence entre voir quelque chose de ses propres yeux, et le connaître par des lectures ou par ouï-dire. »

p. 223.

« Sans déformation, le scepticisme aurait dû dire : "Je n'aurais jamais cru qu'il me serait donné de voir Athènes de mes propres yeux, ce qui est pourtant incontestablement le cas !" »

p. 225.

« Jusqu'ici je n'ai assurément pas réussi à éclairer le déroulement des faits, c'est pourquoi je me bornerai à dire pour finir que toute cette situation apparemment confuse et difficilement descriptible se résout d'un coup si on admet que, sur l'Acropole, j'ai eu ou aurais pu avoir un instant ce sentiment : *ce que je vois là n'est pas réel*. On appelle cela un "sentiment d'étrangeté". »

p. 226.

« On peut voir en quelque sorte leurs pendants positifs dans d'autres phénomènes, ceux qu'on appelle *fausse reconnaissance, déjà vu, déjà raconté*, illusions dans lesquelles nous voulons accepter quelque chose comme faisant partie de notre Moi, de la même façon que dans les sentiments d'étrangeté nous nous efforçons d'exclure quelque chose de nous-mêmes. »

p. 227.

Abbrégé de psychanalyse, (1946), Paris, PUF, 1973.

« Les baisers, le fait de regarder, de toucher le corps du partenaire, sont considérés comme des manifestations accessoires, des actes préliminaires. »

p. 12.

« C'est le langage qui permet d'établir un contact étroit entre les contenus du moi et les restes mnémoniques des perceptions visuelles et surtout auditives. »

p. 25.

« Notre attention doit être attirée d'abord par les répercussions de certaines influences qui, si elles ne s'exercent pas sur tous les enfants, sont malgré tout assez fréquentes [...], impression produite par l'observation auditive ou visuelle de rapports sexuels entre les adultes ».

p. 58.

« En effet, l'enfant ne croit pas la possibilité d'une punition semblable, mais si, au moment de la menace, il se souvient d'avoir déjà vu des organes génitaux féminins, ou encore si, un peu plus tard, il lui arrive d'apercevoir ce sexe auquel manque l'objet apprécié entre tous, il prend alors au sérieux la menace, et, sous l'effet du *complexe de castration*, subit le plus fort traumatisme de sa jeune existence. »

p. 62.

« En général il s'agit d'une chose que le fétichiste a vue au moment où il regardait les organes génitaux féminins ou d'un objet susceptible de remplacer symboliquement le pénis. »

p. 81.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

2.

Jacques Lacan

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

| | |
|--------------------------------|-------|
| A / Écrits | p. 31 |
| B / Autres écrits | p. 34 |
| C / Le Séminaire | p. 36 |
| D / Autres textes | p. 56 |

A
B
C
D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A / Écrits, Paris, Seuil, 1966.

« Le séminaire sur La lettre volée »

« Cette décision se conclut dans le moment d'un regard. [...] Ce regard en suppose deux autres qu'il rassemble en une vue de l'ouverture laissée dans leur fallacieuse complémentarité, pour y anticiper sur la rapine offerte en ce découvert. Donc trois temps, ordonnant trois regards, supportés par trois sujets, à chaque fois incarnés par des personnes différentes. Le premier est d'un regard qui ne voit rien : c'est le Roi, et c'est la police. Le second d'un regard qui voit que le premier ne voit rien et se leurre d'en avoir couvert ce qu'il cache : c'est la Reine, puis c'est le ministre. Le troisième qui de ces deux regards voit qu'ils laissent ce qui est à cacher à découvert pour qui voudra s'en emparer : c'est le ministre, et c'est Dupin enfin ».

p. 15.

« Car s'il s'agit, maintenant comme avant, de protéger la lettre des regards, il ne peut faire qu'il n'y emploie le même procédé qu'il a lui-même déjoué : la laisser à découvert. Et l'on est en droit de douter qu'il sache ainsi ce qu'il fait, à le voir captivé aussitôt par une relation duelle où nous retrouvons tous les caractères du leurre mimétique ou de l'animal qui fait le mort, et, pris au piège de la situation typiquement imaginaire : de voir qu'on ne le voit pas, méconnaître la situation réelle où il est vu ne pas voir. Et est-ce qu'il ne voit pas ? Justement la situation symbolique qu'il a su lui-même si bien voir, et où maintenant le voilà vu se voyant n'être pas vu. »

p. 30-31.

A

B

C

D

« De nos antécédents »

« Ce qui se manipule dans le triomphe de l'assomption de l'image du corps au miroir, c'est cet objet le plus évanouissant à n'y paraître qu'en marge : l'échange des regards, manifeste à ce que l'enfant se retourne vers celui qui de quelque façon l'assiste, fût-ce seulement de ce qui l'assiste à son jeu. »

p. 70.

« Même l'aveugle y est sujet de se savoir objet du regard. »

p. 71.

« L'agressivité en psychanalyse »

« "J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore, et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné son frère de lait." Ainsi noue-t-il impérissablement, avec l'étape *infans* (d'avant la parole) du premier âge, la situation d'absorption spéculaire : il contemplait, la réaction émotionnelle : tout pâle, et cette réactivation des images de la frustration primordiale : et d'un regard empoisonné, qui sont les coordonnées psychiques et somatiques de l'agressivité originelle. »

p. 114-115.

« Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée »

« Mais ce temps ainsi objectivé dans son sens, comment mesurer sa limite ? Le temps pour comprendre peut se réduire à l'instant du regard, mais ce regard dans son instant peut inclure tout le temps qu'il faut pour comprendre. »

p. 205.

« Cette référence du "je" aux autres en tant que tels doit, dans chaque moment critique, être temporalisée, pour dialectiquement réduire *le moment de conclure le temps pour comprendre* à durer aussi peu que l'*instant du regard*. »

p. 211-212.

« Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse »

« Il suffit d'avoir vu, dans l'épidémie récente, un lapin aveugle au milieu d'une route, érigeant vers le soleil couchant le vide de sa vision changée en regard : il est humain jusqu'au tragique. »

p. 280.

« Car c'est ainsi que l'Homme aux rats arrive à introduire dans sa subjectivité sa médiation véritable sous la forme transférentielle de la fille imaginaire qu'il donne à Freud pour en recevoir de lui l'alliance, et qui dans un rêve-clef lui dévoile son vrai visage : celui de la mort qui le regarde de ses yeux de bitume. »

p. 303.

« L'obsessionnel entraîne dans la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortelles et, domptant leur haute voltige, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut se voir. [...] L'un s'identifie au spectacle, et l'autre donne à voir ».

p. 303-304.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

A

B

C

D

« Subversion du désir et dialectique du sujet »

« Observons que ce trait de la coupure n'est pas moins évidemment prévalent dans l'objet que décrit la théorie analytique : mamelon, scybale, phallus (objet imaginaire), flot urinaire. (Liste impensable, si l'on n'y ajoute avec nous le phonème, le regard, la voix, — le rien.) Car ne voit-on pas que le trait : partiel, à juste titre souligné dans les objets, ne s'applique pas à ce qu'ils soient partie d'un objet total qui serait le corps, mais à ce qu'ils ne représentent que partialement la fonction qui les produit. »

p. 817.

« Kant avec Sade »

« Même manquant, le regard est bien là objet à présenter à chaque désir sa règle universelle, en matérialisant sa cause, en y liant la division "entre centre et absence" du sujet. »

p. 785.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

B /

Autres écrits

Paris, Seuil, 2001

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

A

B

C

D

« Les complexes familiaux »

« C'est bien ainsi que sont apparus les jeux primitifs de l'enfant à l'œil connaisseur de Freud : cette joie de la première enfance de rejeter un objet du champ de son regard, puis, l'objet retrouvé, d'en renouveler inépuisablement l'exclusion signifie bien que c'est la pathétique du sevrage que le sujet s'inflige à nouveau, tel qu'il l'a subi, mais dont il triomphe maintenant qu'il est actif dans sa reproduction. »

p. 40.

« Maurice Merleau-Ponty »

« Pour l'organe, de son glissement presque imperceptible du sujet vers l'objet, faut-il pour rendre compte s'armer de l'insolence d'une bonne nouvelle qui, de ses paroles déclarant les forger expressément pour qu'elles ne soient point entendues, nous traverse de cette vérité pourtant à prendre au pied de la lettre que l'œil est fait pour ne point voir ? »

p. 183.

« Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse »

« De même, la pulsion scopique, pour nous servir de paradigme, reçut-elle un développement particulier. Y démontrer l'antinomie de la vision et du regard avait le but d'y atteindre le registre, fondamental pour la pensée de Freud, de l'objet perdu. Cet objet, nous l'avons formulé comme la cause de cette position du sujet que subordonne le fantasme. »

p. 188.

« Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein »

« Mais qu'est-ce donc que cette vacuité ? Elle prend alors un sens : vous fûtes, oui, pour une nuit jusqu'à l'aurore où quelque chose à cette place a lâché : le centre des regards.

Que cache cette locution ? Le centre, ce n'est pas pareil sur toutes les surfaces. Unique sur un plateau, partout sur une sphère, sur une surface plus complexe ça peut faire un drôle de nœud. C'est le nôtre.

Car vous sentez qu'il s'agit d'une enveloppe à n'avoir plus ni dedans, ni dehors, et qu'en la couture de son centre se retournent tous les regards dans le vôtre, qu'ils sont le vôtre qui les sature et qu'à jamais, Lol, vous réclamerez à tous les passants. Qu'on suive Lol saisissant au passage de l'un à l'autre ce talisman dont chacun se décharge en hâte d'un danger : le regard.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Tout regard sera le vôtre, Lol, comme Jacques Hold fasciné me dira pour lui-même prêt à aimer "toute Lol". Il est une grammaire du sujet où recueillir ce trait génial. Il reviendra sous une plume qui l'a pointé pour moi. Qu'on vérifie, ce regard est partout dans le roman. Et la femme de l'événement est bien facile à reconnaître de ce que Marguerite Duras la dépeint comme non-regard.

J'enseigne que la vision se scinde entre l'image et le regard, que le premier modèle du regard est la tache d'où dérive le radar qu'offre la coupe de l'œil à l'étendue.

Du regard, ça s'étale au pinceau sur la toile, pour vous faire mettre bas le vôtre devant l'œuvre du peintre.

On dit que ça vous regarde, de ce qui requiert votre attention.

Mais c'est plutôt l'attention de ce qui vous regarde qu'il s'agit d'obtenir. Car de ce qui vous regarde sans vous regarder, vous ne connaissez que l'angoisse. »

p. 193-194.

« Surtout ne vous trompez pas sur la place ici du regard. Ce n'est pas Lol qui regarde, ne serait-ce que de ce qu'elle ne voit rien. Elle n'est pas le voyeur. Ce qui se passe la réalise.

Là où est le regard, se démontre quand Lol le fait surgir à l'état d'objet pur, avec les mots qu'il faut, pour Jacques Hold, encore innocent.

"Nue, nue sous ses cheveux noirs", ces mots de la bouche de Lol engendrent le passage de la beauté de Tatiana à la fonction de tache intolérable qui appartient à cet objet. »

p. 195.

« Réponses à des étudiants en philosophie »

« C'est de tenir ce moment privilégié pour exhaustif du sujet qui est trompeur, — d'en faire la pure catégorie que la présence du regard comme opacité dans le visible viendrait faire chair de la vision. »

p. 203.

« L'objet de la psychanalyse »

« Ces autres objets, nommément le regard et la voix [...] font corps avec cette division du sujet et en présentent dans le champ même du perçu la partie élidée comme proprement libidinale ».

p. 219.

C / Le Séminaire

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Le Séminaire, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975.

[*L'expérience du bouquet renversé*] « C'est ce qui se passe quand vous regardez une image dans la glace — vous la voyez là où elle n'est pas. Ici, au contraire, vous la voyez là où elle est — à cette seule condition que votre œil soit dans le champ des rayons qui sont déjà venus se croiser au point correspondant. »

p. 92.

« C'est sur quoi j'insiste dans ma théorie du stade du miroir — la seule vue de la forme totale du corps humain donne au sujet une maîtrise imaginaire de son corps, prématurée par rapport à la maîtrise réelle. Cette formation est détachée du processus même de la maturation et ne se confond pas avec lui. [...] Vous me direz — *Nous ne sommes pas un œil, qu'est-ce que c'est que cet œil qui se balade ?* [...] L'œil est ici, comme très fréquemment, le symbole du sujet ».

p. 93-94.

« Toute la science repose sur ce qu'on réduit le sujet à un œil, et c'est pourquoi elle est projetée devant vous, c'est-à-dire objectivée [...]. Pour nous réduire un petit instant à n'être qu'un œil, il fallait que nous nous placions dans la position du savant qui peut décréter qu'il n'est qu'un œil, et mettre un écriteau à la porte — *Ne pas déranger l'expérimentateur*. Dans la vie, les choses sont toutes différentes, parce que nous ne sommes pas un œil. Alors, qu'est-ce que veut dire l'œil qui est là ?

Cela veut dire que, dans le rapport de l'imaginaire et du réel, et dans la constitution du monde telle qu'elle en résulte, tout dépend de la situation du sujet. Et la situation du sujet — vous devez le savoir depuis que je vous le répète — est essentiellement caractérisée par sa place dans le monde symbolique, autrement dit dans le monde de la parole ».

p. 95.

« L'état amoureux, quand il se produit, c'est d'une tout autre façon. Il y faut une coïncidence surprenante, car il n'intervient pas pour n'importe quel partenaire ou pour n'importe quelle image. J'ai déjà fait allusion aux conditions maxima du coup de foudre de Werther. »

p. 205.

« L'auteur [Sartre] fait tourner toute sa démonstration autour du phénomène fondamental qu'il appelle le regard. L'objet humain se distingue originellement, *ab initio*, dans le champ de mon expérience, il n'est assimilable à aucun autre objet perceptible, en ce qu'il est un objet qui me regarde. Sartre met là-dessus des accents extrêmement fins. Le regard dont il s'agit ne se confond absolument pas avec le fait, par exemple, que je vois ses yeux. Je peux me sentir regardé par quelqu'un dont je ne vois pas même les yeux, et même pas l'apparence. Il suffit que quelque chose me signifie qu'autrui peut être là. Cette fenêtre, s'il fait un peu obscur, et si j'ai des raisons de penser qu'il y a quelqu'un derrière, est d'ores et déjà un regard. À partir du moment où ce regard existe, je suis déjà quelque chose d'autre, en ce que je me sens moi-même devenir un objet pour le regard d'autrui. Mais dans cette position, qui est réciproque, autrui aussi sait que je suis un objet qui se sait être vu.

Toute la phénoménologie de la honte, de la pudeur, du prestige, de la peur particulière engendrée par le regard, est là admirablement décrite, et je vous conseille de vous y reporter dans l'ouvrage de Sartre. C'est une lecture essentielle pour un analyste, surtout au point où l'analyse en est arrivée, à oublier l'intersubjec-

tivité jusque dans l'expérience perverse, pourtant tissée à l'intérieur d'un registre où vous devez reconnaître le plan de l'imaginaire. »

p. 240-241.

« Reprenons encore, sous une autre face, la relation au regard.

C'est la guerre. J'avance dans la plaine, et je me suppose sous un regard qui me guette. Si je le suppose, ce n'est pas tellement que je craigne quelque manifestation de mon ennemi, quelque attaque, car aussitôt la situation se détend et je sais à qui j'ai affaire. Ce qui m'importe le plus est de savoir ce que l'autre imagine, détecte de mes intentions à moi qui m'avance, parce qu'il me faut lui dérober mes mouvements. Il s'agit de ruse.

C'est sur ce plan que se soutient la dialectique du regard. Ce qui compte, ce n'est pas que l'autre voit où je suis, c'est qu'il voit où je vais, c'est-à-dire, très exactement, qu'il voit où je ne suis pas. Dans toute analyse de la relation intersubjective, l'essentiel n'est pas ce qui est là, ce qui est vu. Ce qui la structure, c'est ce qui n'est pas là. »

p. 249.

Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1978.

« J'ai parlé tout à l'heure du voyeurisme-exhibitionnisme, et d'une pulsion qui a sa source dans un organe, l'œil. Mais son objet n'est pas l'œil. »

p. 121.

« Qu'est-ce que ce rêve ? C'est l'apparition, au-delà d'une fenêtre brusquement ouverte, du spectacle d'un grand arbre, sur les branches duquel sont perchés des loups. [...] La vision du rêve apparaît à Freud comme le renversement de la fascination du regard. C'est dans le regard de ces loups, si angoissant dans le compte rendu qu'en donne le rêveur, que Freud voit l'équivalent du regard fasciné de l'enfant devant la scène qui l'a marqué profondément dans l'imaginaire, et a dévié toute sa vie instinctuelle. Il y a là comme une révélation unique et décisive du sujet, où se concentre je ne sais quoi d'indicible, où le sujet est pour un instant perdu, éclaté ».

p. 208.

Le Séminaire, Livre III, Les psychoses, Paris, Seuil, 1981.

« L'un de nos psychotiques nous raconte dans quel monde étrange il est entré depuis quelque temps. Tout pour lui est devenu signe. Non seulement il est épié, observé, surveillé, on parle, on dit, on indique, on le regarde, on cligne de l'œil mais cela envahit — vous allez voir tout de suite l'ambiguïté s'établir — le champ des objets réels inanimés, non humains. »

p. 17-18.

Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet, Paris, Seuil, 1994.

« Elle [*la chaîne de la mémoire*] en effet au bord de la robe, pas plus haut que la cheville, là où l'on rencontre la chaussure, et c'est bien pourquoi celle-ci peut [...] prendre la fonction de substitut de ce qui n'est pas vu, mais qui est articulé, formulé, comme étant vraiment pour le sujet ce que la mère possède, à savoir le phallus imaginaire sans doute, mais essentielle à sa fondation symbolique comme mère phallique ».

p. 119.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

« Le fétiche, nous dit l'analyse, est un symbole. [...] Qu'est-ce qui peut matérialiser pour nous, de la façon la plus nette, cette relation d'interposition, qui fait que ce qui est visé est au-delà de ce qui se présente ? — sinon ceci, qui est vraiment l'une des images les plus fondamentale de la relation humaine, le voile, le rideau ».

p. 155.

« Dans tout usage du vêtement, il y a quelque chose qui participe de la fonction du transvestisme. [...] les vêtements ne sont pas simplement faits pour cacher ce qu'on en a, au sens *en avoir ou pas*, mais aussi précisément ce qu'on n'en a pas. [...] Il ne s'agit pas, essentiellement et toujours, de cacher l'objet mais aussi de cacher le manque d'objet. [...] Inversement, dans l'usage massif qui est fait de la relation scopophilique, on implique toujours comme allant de soi le fait que se montrer est tout simple, qu'il est corrélatif de l'activité du voir, du voyeurisme. Là aussi, une dimension est volontiers oubliée. Il n'est pas vrai, que toujours et en toute occasion, le sujet simplement se montre, pour autant que se montrer est le pôle corrélatif de l'activité de voir. Il ne s'agit pas simplement de l'implication du sujet dans un couple de capture visuelle. Il y a dans la scopophilie une dimension supplémentaire de l'implication, qui est exprimé dans l'usage de la langue par la présence du réfléchi [...]. Ce serait ici se *donner à voir* ».

p. 166-167.

« Le sujet s'identifie à une femme, mais à une femme qui a un phallus, seulement elle en a un en tant que caché. [...] C'est par l'existence des habits que se matérialise l'objet. Même quand l'objet réel est là, il faut que l'on puisse penser qu'il peut ne pas y être, et qu'il soit toujours possible qu'on pense qu'il est là précisément où il n'est pas ».

p. 193-194.

« Nous avons laissé l'enfant dans la position de leurre où il s'essaye auprès de sa mère. [...] Le leurre dont il s'agit ici est très manifeste dans les actions et même les activités que nous observons chez le petit garçon, et par exemple dans ses activités séductrices à l'endroit de sa mère. Quand il s'exhibe, ce n'est pas pure et simple monstration, c'est monstration de lui-même par lui-même à la mère, qui existe comme un tiers ».

p. 201.

« Il marque nettement que, si sa mère a ce fait-pipi comme elle le lui affirme non sans quelque impudence, à son avis ça devrait se voir. Un soir, en effet, peu de temps après cette interrogation, il la guette en train de se déshabiller, lui faisant remarquer que si elle en avait un, il devrait être aussi grand que celui d'un cheval. [...] Jusque-là, le sujet jouait au jeu de bonneteau, au jeu de cache-cache, le phallus n'était jamais là où on le cherche, jamais là où on le trouve. Maintenant, il s'agit de savoir où il est vraiment ».

p. 206.

« Ce qui joue alors le rôle décisif, c'est que ce qu'il a en fin de compte à présenter lui apparaît — nous en avons mille expériences dans la réalité analytique — comme quelque chose de misérable. L'enfant est alors placé devant cette ouverture d'être le captif, la victime, l'élément passivé d'un jeu où il devient la proie des significations de l'Autre. Il y a là dilemme.

Je vous ai indiqué l'année dernière — c'est très précisément en ce point que s'embranchent la paranoïa. À partir du moment où le jeu devient sérieux, et où en même temps ce n'est qu'un jeu de leurre, l'enfant est entièrement suspendu à ce que le partenaire lui indique. Toutes les manifestations du partenaire deviennent pour lui des sanctions de sa suffisance ou de son insuffisance. Dans la mesure où la situation se poursuit, c'est-à-dire où n'intervient pas, en raison de sa *Verwerfung* qui le laisse en dehors, le terme du père symbolique, dont nous verrons dans le concret combien il est nécessaire, l'enfant se trouve dans la situation très particulière d'être livré à l'œil et au regard de l'Autre. »

p. 227.

« Que l'enfant trouve un grand plaisir à s'exhiber lui-même, certains de ses jeux le montrent bien. Le caractère essentiellement symbolique du fait-pipi se manifeste quand il va l'exhiber dans le noir — il le montre mais comme objet caché. Il s'en sert également comme d'un élément intermédiaire dans ses relations avec les objets de son intérêt, c'est-à-dire les petites filles auxquelles il demande de l'aider, et qu'il laisse le regarder. »

p. 239.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

« C'est ainsi que, à un degré supérieur au voir et être vu, la dialectique imaginaire aboutit à un donner-à-voir et être surpris par le dévoilement. Cette dialectique est la seule qui nous permette de comprendre le sens fondamental de l'acte de voir. Elle est essentielle dans la genèse même de la perversion. Elle n'est que trop évidente dans l'exhibitionnisme. [...] L'exhibitionniste cherche, par ce dévoilement, à capturer l'autre dans ce qui est loin d'être une prise simple dans la fascination visuelle ».

p. 272.

« Au moment même où le père lui dit que le cheval n'est là qu'un substitut effrayant de quelque chose dont il n'a pas à se faire un monde, l'enfant, qui jusque-là avait peur des chevaux, est obligé, dit-il, de les regarder. [...] On a dit au petit Hans qu'il est permis d'aller vers les chevaux, mais comme le problème est ailleurs, il en résulte qu'il se sent obligé de les regarder. [...] En d'autres termes, ce qu'il faut maintenant regarder est justement ce qu'auparavant il ne fallait pas regarder ».

p. 281.

« Tu vas écrire au professeur, et tu vas lui dire que j'ai vu la culotte, que j'ai craché, que je suis tombé par terre, et que j'ai fermé les yeux pour ne pas regarder. Et bien, dans le fantasme de la baignoire, le petit Hans ne regarde pas plus, mais il assume le trou, c'est-à-dire la position maternelle. »

p. 332.

« Ce qui ne trouble pas le petit Hans — Elle était avec une chemise si courte qu'on pouvait juste la voir toute nue, c'est-à-dire qu'on pouvait juste voir, et bien entendu aussi ne pas voir. Vous reconnaissez ici la structure de bord, ou de la frange, qui caractérise l'appréhension fétichiste. L'essentiel se situe toujours juste au point où l'on pouvait un peu voir, et où l'on ne voit pas, ce qui va apparaître. »

p. 342.

« C'est très exactement l'élément que je vous ai dit être celui qu'il faut que nous introduisions dans la dialectique du montrer et ne pas voir [...]. Cet élément, c'est le voile lui-même ».

p. 350.

« Bien plus, le petit Hans a demandé qu'on écrive à Freud que quand il avait vu les culottes, il avait craché, était tombé par terre, puis avait fermé les yeux. C'est à cause de cette réaction que le choix est fait — le petit Hans ne sera jamais un fétichiste. »

p. 351.

« Il y a entre le petit Hans et sa mère ce jeu de voir et ne pas voir, mais aussi de voir ce qui ne peut pas être vu parce que cela n'existe pas, et que le petit Hans le sait très bien. Pour voir ce qui ne peut être vu, il faut le voir derrière un voile, c'est-à-dire qu'un voile soit placé devant l'inexistence de ce qui est à voir. »

p. 356.

Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient, Paris, Seuil, 1998.

L'inconscient, justement, ne s'éclaire et ne se livre que quand on regarde un peu à côté. C'est quelque-chose que vous retrouverez tout le temps dans le *Witz*, car c'est sa nature même — vous regardez là, et c'est ce qui vous permet de voir ce qui n'est pas là. »

p. 22.

« Repartons d'une remarque qui participe de la maxime de La Rochefoucauld concernant les choses qu'on ne saurait regarder fixement. Le soleil et la mort. Il y a dans l'analyse des choses comme celles-là. Il est assez curieux que ce soit justement le point central de l'analyse que l'on regarde de plus en plus obliquement, et de plus en plus loin. Le complexe de castration est de ces choses-là. »

p. 305.

Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation, Paris, La Martinière, 2013.

« Le fantasme, je vous le formule par ces symboles, $\$ \diamond a$. Si le sujet est ici barré, c'est qu'il s'agit du sujet comme parlant, en tant qu'il se réfère à l'autre comme regard, à l'autre imaginaire. »

p. 30.

« Je prendrai aujourd'hui l'un des fantasmes pervers les plus accessibles, [...]. C'est à savoir le fantasme de l'exhibitionniste — celui du voyeuriste également [...]. Il y a là en somme quelque chose qui s'appelle la pulsion et qui se complait à *donner à voir*, pour reprendre la très jolie formule du poème d'Eluard. C'est la manifestation de la forme s'offrant d'elle-même à l'autre ».

p. 492.

« La jouissance du voyeur atteint son véritable niveau dans la mesure où quelque chose dans les gestes de celle qu'il épie peut laisser soupçonner que, par quelque biais, elle est capable de s'offrir à sa jouissance. »

p. 495.

« Le plaisir du voyeur est donc à son comble quand il saisit la créature dans une activité où elle apparaît dans un rapport de secret à elle-même, dans ces gestes où se trahit la permanence du témoin devant lequel on ne s'avoue pas. »

p. 495.

Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986.

[À propos d'*Antigone*] « L'effet de beauté est un effet d'aveuglement. Il se passe quelque chose encore au-delà, qui ne peut être regardé. »

p. 327.

Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert, Paris, Seuil, 1991.

« Si le sujet, c'était voir l'autre vous voir, si ce n'était que ça, comment pourrait-on dire que la fonction du phallus est chez l'obsessionnel en position d'être connue ? [...] C'est bien là que nous touchons du doigt qu'être sujet, c'est autre chose que d'être un regard devant un autre regard ».

p. 299.

« C'est dans ce contexte que nous voyons se promener l'aveugle Pensée, comme si elle voyait clair. [...] Car à vrai dire, cette aveugle, le texte, le mythe claudélien nous indique qu'il lui est à peine possible de le distinguer par la voix. [...] C'est bien parce qu'elle voit autre chose, que la voix d'Orian, même quand c'est Orso qui parle, la fait défaillir.

Mais arrêtons-nous un instant à cette fille aveugle. Que veut-elle dire ? et pour considérer d'abord ce qu'elle projette devant nous, ne semble-t-il pas qu'elle est protégée par une sorte de figure sublime de la pudeur ? — qui s'appuie sur ceci que, de ne pouvoir se voir être vue, elle semble à l'abri du seul regard qui dévoile.

Je ne crois pas d'un propos excentrique que de ramener ici la dialectique que je vous fis entendre autrefois autour du thème des perversions dites exhibitionniste et voyeuriste. Je vous faisais remarquer qu'elles ne pouvaient être saisies du seul rapport de celui qui voit et qui se montre à un partenaire simplement autre, objet ou sujet. Ce qui est intéressé dans le fantasme de l'exhibitionniste comme du voyeur, c'est un élément tiers, qui implique que peut éclore chez le partenaire une conscience complice qui reçoit ce qui lui est donné à voir — que ce qui l'épanouit dans sa solitude en apparence innocente s'offre à un regard caché — qu'ainsi, c'est le désir même qui soutient sa fonction dans le fantasme, qui voile au sujet son rôle dans l'acte — que

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

l'exhibitionniste et le voyeur se jouissent en quelque sorte eux-mêmes comme de voir et de montrer, mais sans savoir ce qu'ils voient et ce qu'ils montrent.

Pour Pensée, la voici donc, elle qui ne peut être surprise, si je puis dire, du fait qu'on ne peut rien lui montrer qui la soumette au petit autre, et aussi qu'on ne puisse l'épier sans être, comme Actéon, frappé de cécité, et commencer à s'en aller en lambeaux aux morsures de la meute de ses propres désirs.

Mystérieux pouvoir du dialogue entre Pensée et Orian — Orian qui n'est, à une lettre près justement, que le nom d'un des chasseurs que Diane a métamorphosés en constellation. À lui tout seul, le mystérieux aveu par lequel se termine ce dialogue, *Je suis aveugle*, a la force d'un *Je t'aime*, de ce qu'il évite toute conscience chez l'autre de ce que *Je t'aime* soit dit, pour aller droit à se placer en lui comme parole. Qui saurait dire *Je suis aveugle*, sinon d'où la parole crée la nuit ? Qui, à l'entendre, ne sentirait en lui naître cette profondeur de la nuit ?

C'est là où je veux vous mener — à la différence qu'il y a entre le rapport au *se voir* et le rapport au *s'entendre*. On a remarqué depuis longtemps que c'est le propre de la phonation que de retentir immédiatement à l'oreille propre du sujet à mesure de son émission, mais ce n'est pas pour autant que l'autre à qui cette parole s'adresse ait la même place ni la même structure que celui du dévoilement visuel. Et justement parce que la parole, elle, ne suscite pas le voir, justement de ce qu'elle est, par elle-même, aveuglement.

[...] Ce que veut dire Claudel avec Pensée aveugle, c'est qu'il suffit que l'âme, puisque c'est de l'âme qu'il s'agit, ferme les yeux au monde [...] pour pouvoir être ce dont le monde manque, et l'objet le plus désirable du monde ».

p. 359-360.

Le Séminaire, Livre IX, L'identification, inédit.

Leçon du 20 juin 1962

« Vous connaissez cet arbre, ce grand arbre, et les loups qui ne sont absolument pas des loups, perchés sur cet arbre : au nombre de cinq alors qu'ailleurs on parle de sept. [...] Car il est clair, à la fois que cela n'est pas, bien sûr, l'image spéculaire de l'Homme aux loups qui est là devant lui. [...] Je veux dire que c'est la structure même du sujet devant cette scène. Je veux dire que, devant cette scène, le sujet se fait loup regardant, et se fait cinq loups regardant. Ce qui s'ouvre subitement à lui dans cette nuit de Noël, c'est le retour de ce qu'il est, lui, essentiellement, dans le fantasme fondamental ».

Le Séminaire, Livre X, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004.

« Si cette image spéculaire que nous avons en face de nous, qui est notre stature, notre visage, notre paire d'yeux, laisse surgir la dimension de notre propre regard, la valeur de l'image commence de changer — surtout s'il y a un moment où ce regard qui apparaît dans le miroir commence à ne plus nous regarder nous-mêmes. *Initium*, aura, aurore d'un sentiment d'étrangeté qui est la porte ouverte sur l'angoisse. »

p. 104.

[À propos du cas de la jeune homosexuelle] « C'est tout cela, toute cette scène, qui vient au regard du père dans cette simple rencontre sur le pont. Et cette scène, qui avait tout gagné de l'assentiment du sujet, perd pourtant toute sa valeur, de la désapprobation ressentie de ce regard. C'est dans cette mesure que se produit alors ce que nous pourrions appeler, en nous référant au premier tableau que je vous ai donné des cordonnées de l'angoisse, le suprême embarras.

[...] Nous pouvons déjà relever que les deux conditions essentielles de ce qui s'appelle, à proprement parler, passage à l'acte sont ici réalisées.

La première, c'est l'identification absolue du sujet à ce a à quoi il se réduit. C'est bien ce qui vient à la fille au moment de la rencontre. La seconde, c'est la confrontation du désir et de la loi. Ici, il s'agit de la confrontation du désir du père sur lequel tout dans sa conduite est construit, avec la loi qui se présente dans le regard

du père. C'est ce par quoi elle se sent définitivement identifiée à a, et, du même coup, rejetée, déjetée, hors de la scène. Et cela, seul le *laisser tomber*, le *se laisser tomber*, peut le réaliser ».

p. 131.

« Cet élément de fascination dans la fonction du regard, où toute substance subjective semble se perdre, s'absorber, sortir du monde, est en lui-même énigmatique. Voilà pourtant le point d'irradiation qui nous permet de mettre en cause ce qui nous révèle la fonction du désir dans le champ visuel. »

p. 278.

« Plus que la forme qu'il entache, c'est le grain de beauté qui me regarde. C'est parce que ça me regarde qu'il m'attire si paradoxalement, quelquefois à plus juste titre que le regard de ma partenaire, car ce regard me reflète et, pour autant qu'il me reflète, il n'est que mon reflet, buée imaginaire. »

p. 293.

« Qu'est-ce qui nous regarde ? Le blanc de l'œil de l'aveugle, par exemple. Ou, pour prendre une autre image [...], songez au viveur de *La Dolce Vita*, au dernier moment fantomatique du film, quand il s'avance, comme sautant d'une ombre à l'autre du bois de pins où il se profile, pour déboucher sur la plage, et qu'il voit l'œil inerte de la chose marine que les pêcheurs sont en train de faire émerger. Voilà ce par quoi nous sommes le plus regardés, et qui montre comment l'angoisse émerge dans la vision au lieu du désir que commande a ».

p. 293.

« Dans la révélation de ce qui apparaît à l'homme aux loups par la béance et le cadre — préfigurant ce dont j'ai fait une fonction — de la fenêtre ouverte, et qui est identifiable en sa forme à la fonction du fantasme sous son mode le plus angoissant, où est l'essentiel ? Il est manifeste que l'essentiel n'y est pas de savoir où est le phallus. Il y est, si je puis dire, partout — identique à ce que je pourrais appeler la catatonie de l'image de l'arbre et les loups perchés qui [...] regardent le sujet fixement. [...] Il est là dans la réflexion même de l'image, qu'il supporte d'une catatonie qui n'est point autre chose que celle du sujet, l'enfant médusé par ce qu'il voit, paralysé par cette fascination au point que l'on peut concevoir que ce qui, dans la scène, le regarde, et qui est invisible d'être partout, n'est rien d'autre que la transposition de l'état d'arrêt de son propre corps, ici transformé en cet arbre, l'arbre couvert des loups, dirions-nous, pour faire écho à ce titre célèbre ».

p. 301.

« L'œil institue le rapport fondamental désirable en ceci qu'il tend toujours à faire méconnaître, dans le rapport à l'Autre, que sous le désirable il y a un désirant ».

p. 314.

Le Séminaire, Livre XI,

Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973.

« Maurice Merleau-Ponty fait maintenant le pas suivant en forçant les limites de cette phénoménologie même. Vous verrez que les voies par où il vous mènera ne sont seulement de l'ordre de la phénoménologie du visuel, puisqu'elles vont à retrouver — c'est là le point essentiel — la dépendance du visible à l'égard de ce qui nous met sous l'œil du voyant. Encore est-ce trop dire, puisque cet œil n'est que la métaphore de quelque chose que j'appellerais plutôt *la pousse* du voyant — quelque chose d'avant son œil. Ce qu'il s'agit de cerner, par les voies du chemin qu'il nous indique, c'est la préexistence d'un regard — je ne vois que d'un point, mais dans mon existence je suis regardé de partout. »

p. 69.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

« Le regard ne se présente à nous que sous la forme d'une étrange contingence, symbolique de ce que nous trouvons à l'horizon et comme butée de notre expérience, à savoir le manque constitutif de l'angoisse de la castration.

L'œil et le regard, telle est pour nous la schize dans laquelle se manifeste la pulsion au niveau du champ scopique. »

p. 69-70.

« Dans notre rapport aux choses, tel qu'il est constitué par la voie de la vision, et ordonné dans les figures de la représentation, quelque chose glisse, passe, se transmet, d'étage en étage, pour y être toujours à quelque degré éludé — c'est ça qui s'appelle le regard. »

p. 70.

« Autrement dit, ne devons-nous pas à ce propos distinguer la fonction de l'œil de celle du regard ? »

p. 70.

« Si la fonction de la tache est reconnue dans son autonomie et identifiée à celle du regard, nous pouvons en chercher la menée, le fil, la trace, à tous les étages de la constitution du monde dans le champ scopique. On s'apercevra alors que la fonction de la tache et du regard y est à la fois ce qui le commande le plus secrètement, et ce qui échappe toujours à la saisie de cette forme de la vision qui se satisfait d'elle-même en s'imaginant comme conscience. »

p. 71.

« Maurice Merleau-Ponty nous le pointe, que nous sommes des êtres regardés, dans le spectacle du monde. Ce qui nous fait conscience nous institue du même coup comme *speculum mundi*. N'y a-t-il pas de la satisfaction à être sous ce regard dont je parlais tout à l'heure en suivant Maurice Merleau-Ponty, ce regard qui nous cerne, et qui fait d'abord de nous des êtres regardés, mais sans qu'on nous le montre ?

Le spectacle du monde, en ce sens, nous apparaît comme omnivoiseur. C'est bien là le fantasme que nous trouvons dans la perspective platonicienne, d'un être absolu à qui est transféré la qualité de l'omnivoiseur. Au niveau même de l'expérience phénoménale de la contemplation, ce côté omnivoiseur se pointe dans la satisfaction d'une femme à se savoir regardée, à condition qu'on ne lui montre pas ».

p. 71.

« Le monde est omnivoiseur, mais il n'est pas exhibitionniste — il ne provoque pas notre regard. Quand il commence à le provoquer, alors commence aussi le sentiment d'étrangeté.

Qu'est-ce à dire ? — sinon que, dans l'état dit de veille, il y a élimination du regard, élimination de ceci que, non seulement ça regarde, mais ça montre. Dans le champ du rêve, au contraire, ce qui caractérise les images, c'est que ça montre. »

p. 71-72.

« Dans la mesure où le regard, en tant qu'objet *a*, peut venir à symboliser le manque central exprimé dans le phénomène de la castration, et qu'il est un objet *a* réduit, de par sa nature, à une fonction punctiforme, évanescence, — il laisse le sujet dans l'ignorance de ce qu'il y a au-delà de l'apparence — cette ignorance si caractéristique de tout le progrès de la pensée dans cette voie constituée par la recherche philosophique. »

p. 73.

« C'est dire que le plan de la réciprocité du regard et du regardé est, plus que tout autre, propice, pour le sujet, à l'alibi. [...] Ce n'est quand même pas pour rien que l'analyse ne se fait pas en face-à-face. La schize entre regard et vision nous permettra, vous le verrez, d'ajouter la pulsion scopique à la liste des pulsions. Si on sait le lire, on s'aperçoit que Freud la met déjà au premier plan dans *Les Pulsions et leurs avatars*, et montre qu'elle n'est pas homologuée aux autres. En effet, elle est celle qui élude le plus complètement le terme de la castration ».

p. 74.

« Des rets, ou rais si vous voulez, d'un chatolement dont je suis d'abord une part, je surgis comme œil, prenant, en quelque sorte, émergence de ce que je pourrais appeler la fonction de la *voyure*. »

p. 77.

« Dans le rapport scopique, l'objet d'où dépend le fantasme auquel le sujet est appendu dans une vacillation essentielle, est le regard. Son privilège — et aussi bien ce pour quoi le sujet pendant si longtemps a pu se méconnaître comme étant dans cette dépendance — tient à sa structure même. »

p. 78-79.

« Dès que ce regard, le sujet essaie de s'y accommoder, il devient cet objet punctiforme, ce point d'être évanouissant, avec lequel le sujet confond sa propre défaillance. Aussi, de tous les objets dans lesquels le sujet peut reconnaître la dépendance où il est dans le registre du désir, le regard se spécifie comme insaisissable. C'est pour cela qu'il est, plus que tout autre objet, méconnu, et c'est peut-être pour cette raison aussi que le sujet trouve si heureusement à symboliser son propre trait évanouissant et punctiforme dans l'illusion de la conscience de se *voir se voir*, où s'élide le regard. [...] Il n'est pas vrai que, quand je suis sous le regard, quand je demande un regard, quand je l'obtiens, je ne le vois point comme regard. [...] Le regard se voit — précisément ce regard dont parle Sartre, ce regard qui me surprend, et me réduit à quelque honte, puisque c'est là le sentiment qu'il dessine comme le plus accentué. Ce regard que je rencontre — c'est à repérer dans le texte même de Sartre — est, non point un regard vu, mais un regard par moi imaginé au champ de l'Autre ».

p. 79.

« Mais est-ce à dire qu'originellement c'est dans le rapport de sujet à sujet, dans la fonction de l'existence d'autrui comme me regardant, que nous saisissons ce dont il s'agit dans le regard ? N'est-il pas clair que le regard n'intervient ici que pour autant que ce n'est pas le sujet néantisant, corrélatif du monde de l'objectivité, qui s'y sent surpris, mais le sujet se soutenant dans une fonction de désir ?

N'est-ce pas justement parce que le désir s'instaure ici dans le domaine de la *voyure*, que nous pouvons l'escamoter ? »

p. 80.

[*Les Ambassadeurs*] « Ce tableau n'est rien d'autre que ce que tout tableau est, un piège à regard. Dans quelque tableau que ce soit, c'est précisément à chercher le regard en chacun de ses points que vous le verrez disparaître. »

p. 83.

« Pour nous la dimension géométrale nous permet d'entrevoir comment le sujet qui nous intéresse est pris, manœuvré, capté, dans le champ de la vision.

Dans le tableau d'Holbein, je vous ai tout de suite montré — sans plus dissimuler que je ne fais d'habitude le dessous des cartes — le singulier objet flottant au premier plan, qui est là à regarder pour prendre, je dirais presque *prendre au piège*, le regardant, c'est-à-dire nous. C'est, en somme, une façon manifeste, sans doute exceptionnelle et due à je ne sais quel moment de réflexion du peintre, de nous montrer que, en tant que sujet, nous sommes dans le tableau littéralement appelés, et ici représentés comme pris. Car le secret de ce tableau, dont je vous ai rappelé les résonances, les parentés avec *les vanitas*, de ce tableau fascinant de présenter, entre les deux personnages parés et fixes, tout ce qui rappelle, dans la perspective de l'époque, la vanité des arts et des sciences, — le secret de ce tableau est donné au moment où, nous éloignant légèrement de lui, peu à peu, vers la gauche, puis nous retournant, nous voyons ce que signifie l'objet flottant magique. Il nous reflète notre propre néant, dans la figure de la tête de mort. Usage donc de la dimension géométrale de la vision pour captiver le sujet, rapport évident au désir qui, pourtant, reste énigmatique. »

p. 86.

[*L'histoire de Petit-Jean et de la boîte à sardines*] « Un jour, donc, que nous attendions le moment de retirer les filets, le nommé Petit-Jean, nous l'appellerons ainsi — il est, comme toute sa famille, disparu très promptement du fait de la tuberculose, qui était à ce moment-là la maladie vraiment ambiante dans laquelle toute cette couche sociale se déplaçait — me montre un quelque-chose qui flottait à la surface des vagues. C'était une petite boîte et même une boîte à sardines. Elle flottait là dans le soleil, témoignage de l'industrie de la

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

conserve, que nous étions par ailleurs, chargés d'alimenter. Elle miroitait dans le soleil. Et Petit-Jean me dit — *Tu vois, cette boîte ? Tu la vois ? Eh bien, elle, elle te voit pas !* »

p. 88-89.

« La portée de cette petite histoire, telle qu'elle venait de surgir dans l'invention de mon partenaire, le fait qu'il la trouvât si drôle, et moi, moins, tient à ce que, si on me raconte une histoire comme celle-là, c'est tout de même parce que moi, à ce moment-là — tel que je me suis dépeint, avec ces types qui gagnaient péniblement leur existence, dans l'étreinte avec ce qui était pour eux la rude nature — moi, je faisais tableau d'une façon inénarrable. Pour tout dire, je faisais tant soit peu tache dans le tableau. Et c'est bien de le sentir qui fait que rien qu'à m'entendre interpellé ainsi, dans cette humoristique, ironique, histoire, je ne la trouve pas si drôle que ça. »

p. 89.

« Sans doute, au fond de mon œil, se peint le tableau. Le tableau, certes, est dans mon œil. Mais moi, je suis dans le tableau. [...] »

Le corrélat du tableau, à situer à la même place que lui, c'est-à-dire au-dehors, c'est le point de regard. Quant à ce qui, de l'un à l'autre, fait la médiation, ce qui est entre les deux, c'est quelque chose d'une autre nature que l'espace optique géométral, quelque chose qui joue un rôle exactement inverse, qui opère, non point d'être traversable, mais au contraire d'être opaque — c'est l'écran ».

p. 89.

« Qu'est-ce que la peinture ? Ce n'est évidemment pas pour rien que nous avons nommé tableau, la fonction où le sujet a à se repérer comme tel. Mais quand un sujet humain s'engage à en faire un tableau, à mettre en œuvre ce quelque chose qui a pour centre le regard, de quoi s'agit-il ? [...] »

La fonction du tableau — par rapport à celui à qui le peintre, littéralement donne à voir son tableau — a un rapport avec le regard. Ce rapport n'est pas, comme il semblerait à une première appréhension, d'être piège à regard. On pourrait croire, que, tel l'acteur, le peintre vise au m'as-tu-vu, et désire être regardé. Je ne le crois pas. Je crois qu'il y a un rapport au regard de l'amateur, mais qu'il est plus complexe. Le peintre, à celui qui doit être devant son tableau, donne quelque chose qui, dans toute une partie, au moins de la peinture, pourrait se résumer ainsi — *Tu veux regarder ? Eh bien, vois donc ça !* Il donne quelque chose en pâture à l'œil, mais il invite celui auquel le tableau est présenté à déposer là son regard, comme on dépose les armes. C'est là l'effet pacifiant, apollinien, de la peinture, quelque chose est donné non point tant au regard qu'à l'œil, quelque chose qui comporte abandon, dépôt, du regard ».

p. 93.

« Dès le premier abord, nous voyons, dans la dialectique de l'œil et du regard, qu'il n'y a point coïncidence, mais foncièrement leurre. Quand dans l'amour, je demande un regard, ce qu'il y a de foncièrement insatisfaisant et de toujours manqué, c'est que — *Jamais tu ne me regardes là où je te vois.*

Inversement, *ce que je regarde, n'est jamais ce que je veux voir.* Et le rapport que j'ai évoqué tout à l'heure, du peintre et de l'amateur, est un jeu, un jeu de trompe-l'œil, quoi qu'on en dise. »

p. 94-95.

« Au niveau de la dimension scopique, en tant que la pulsion y joue, se retrouve la même fonction de l'objet a qui est repérable dans toutes les autres dimensions.

L'objet a est quelque chose dont le sujet, pour se constituer, s'est séparé comme organe. Ça vaut comme symbole du manque, c'est-à-dire du phallus, non pas en tant que tel, mais en tant qu'il fait manque. Il faut donc que ça soit un objet — premièrement, séparable — deuxièmement, ayant quelque rapport avec le manque. [...] Au niveau scopique, nous ne sommes plus au niveau de la demande, mais du désir, du désir à l'Autre. [...] »

D'une façon générale, le rapport du regard à ce qu'on veut voir est un rapport de leurre. Le sujet se présente comme autre qu'il n'est, et ce qu'on lui donne à voir n'est pas ce qu'il veut voir. C'est par là que l'œil peut fonctionner comme objet a, c'est-à-dire au niveau du manque (-φ) ».

p. 95-96.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

« L'objet a dans le champ du visible, c'est le regard. [...] Nous pouvons saisir en effet quelque chose qui, dans la nature déjà, approprie le regard à la fonction à laquelle il peut venir dans la relation symbolique chez l'homme ».

p. 97.

« Il me faut, pour commencer, insister sur ceci — dans le champ scopique, le regard est au-dehors, je suis regardé, c'est-à-dire je suis tableau. [...] Ce qui me détermine foncièrement dans le visible, c'est le regard qui est au-dehors. C'est par le regard que j'entre dans la lumière, et c'est du regard que j'en reçois l'effet. D'où il ressort que le regard est l'instrument par où la lumière s'incarne, et par où — si vous me permettez de me servir d'un mot comme je le fais souvent, en le décomposant — je suis *photo-graphié* ».

p. 98.

« Ne voyez-vous pas que quelque chose s'indique ici de cette fonction que j'ai appelée du *dompte-regard* ? Le dompte-regard, je l'ai dit la dernière fois, se présente aussi sous la face du trompe-l'œil. »

p. 102.

« Qu'est ce qui nous séduit et nous satisfait dans le trompe-l'œil ? Quand est-ce qu'il nous captive et nous met en jubilation ? Au moment où, par un simple déplacement de notre regard, nous pouvons nous apercevoir que la représentation ne bouge pas avec lui et qu'il n'y a là qu'un trompe-l'œil. Car il apparaît à ce moment-là comme autre chose que ce qu'il se donnait, ou plutôt il se donne maintenant comme étant cet autre chose.

[...] Cet autre chose, c'est le petit *a*, autour de quoi tourne un combat dont le trompe-l'œil est l'âme ».

p. 102-103.

« Les icônes — le Christ triomphant de la voûte de Daphnis ou les admirables mosaïques byzantines — ont manifestement pour effet de nous tenir sous leur regard. [...] Il y a du regard là-dedans bien-sûr, mais il vient de plus loin. Ce qui fait la valeur de l'icône, c'est que le dieu qu'elle représente lui aussi la regarde. Elle censée plaire à Dieu. L'artiste opère à ce niveau sur le plan sacrificiel — à jouer sur ce qu'il est des choses, ici des images, qui peuvent éveiller le désir de Dieu ».

p. 103.

« Au rythme où il pleut du pinceau du peintre ces petites touches qui arriveront au miracle du tableau, il ne s'agit pas de choix mais d'autre chose. Cet autre chose, est-ce que nous pouvons essayer de le formuler ? [...] Ce qui s'accumule ici, c'est le premier acte de la déposition du regard ».

p. 104.

« Nous voyons donc ici que le regard opère dans une certaine descente, descente de désir sans doute, mais comment le dire ? Le sujet n'y est pas tout à fait, il est téléguidé. Modifiant la formule qui est celle que je donne du désir en tant qu'inconscient — *le désir de l'homme est le désir de l'Autre* — je dirai que c'est d'une sorte de désir à l'Autre qu'il s'agit, au bout duquel est le *donner-à-voir*. »

p. 105.

« Il est frappant, si l'on songe à l'universalité de la fonction du mauvais œil, qu'il n'y ait trace nulle part d'un bon œil, d'un œil qui bénit. Qu'est-ce à dire ? — sinon que l'œil porte avec lui la fonction mortelle d'être en lui-même doué — permettez-moi ici de jouer sur plusieurs registres — d'un pouvoir séparatif. »

p. 105.

« Pour comprendre ce qu'est l'*invidia* dans sa fonction de regard, il ne faut pas la confondre avec la jalousie. Ce que le petit enfant, ou quiconque, *envie*, ce n'est pas du tout forcément ce dont il pourrait *avoir envie*, comme on s'exprime improprement. L'enfant qui regarde son petit frère, qui nous dit qu'il a encore besoin d'être à la mamelle ? Chacun sait que l'envie est communément provoquée par la possession de biens qui ne seraient, à celui qui envie, d'aucun usage, et dont il ne soupçonne même pas la véritable nature. Telle est la véritable envie. Elle fait pâlir le sujet devant quoi ? — devant l'image d'une complétude qui se referme, et de ceci que le petit *a*, le *a* séparé à quoi il se suspend, peut être pour un autre la possession dont il se satisfait, la *Befriedigung*. »

p. 105.

« C'est à ce registre de l'œil comme désespéré par le regard qu'il nous faut aller pour saisir le ressort apaisant, civilisateur et charmeur, de la fonction du tableau. »

p. 105.

« Le mauvais œil, c'est le *fascinum*, c'est ce qui a pour effet d'arrêter le mouvement et littéralement de tuer la vie. Au moment où le sujet s'arrête suspendant son geste, il est mortifié. La fonction anti-vie, anti-mouvement, de ce point terminal, c'est le *fascinum* et c'est précisément une des dimensions où s'exerce directement la puissance du regard. L'instant de voir ne peut intervenir ici que comme suture, jonction de l'imaginaire et du symbolique, et il est repris dans une dialectique, cette sorte de progrès temporel qui s'appelle la hâte, l'élan, le mouvement en avant, qui se conclut sur le *fascinum*. »

p. 107.

[Schéma optique] « Ce schéma rend clair — je le souligne à propos des derniers éléments que j'ai apportés autour de la pulsion scopique — que là où le sujet se voit, à savoir où se forge cette image réelle et inversée de son propre corps qui est donné dans le schéma du moi, ce n'est pas là d'où il se regarde.

Mais certes, c'est dans l'espace de l'Autre qu'il se voit, et le point d'où il se regarde est lui aussi dans cet espace. »

p. 132.

« Qu'est-ce qui se passe dans le voyeurisme ? Au moment de l'acte du voyeur, où est le sujet, où est l'objet ? Je vous l'ai dit, le sujet n'est pas là en tant qu'il s'agit de voir, au niveau de la pulsion de voir. Il est là en tant que pervers, et il ne se situe qu'à l'aboutissement de la boucle. [...] C'est que l'autre le surprend, lui, le sujet, comme tout entier regard caché.

Vous saisissez là l'ambiguïté de ce dont il s'agit quand nous parlons de la pulsion scopique. Le regard est cet objet perdu, et soudain retrouvé, dans la conflagration de la honte, par l'introduction de l'autre. Jusque-là qu'est-ce que le sujet cherche à voir ? Ce qu'il cherche à voir, sachez-le bien, c'est l'objet en tant qu'absence. [...] Ce qu'on regarde, c'est ce qui ne peut pas se voir. [...] Dans l'exhibitionnisme, ce qui est visé par le sujet, c'est ce qui se réalise dans l'autre. [...] Ce n'est pas seulement la victime qui est intéressée dans l'exhibitionnisme, c'est la victime en tant que référée à quelque autre qui la regarde ».

p. 166.

« Qu'est-ce qu'a de commun voir ou être vu ? Prenons la *Schaulust*, la pulsion scopique. Freud oppose bien *beschauen*, regarder un objet étranger, un objet proprement dit, à être regardé par une personne étrangère, *beschaut werden*.

[...] Seulement, là, parce qu'il est Freud, il ne s'y trompe pas. Ce n'est pas se voir dans la glace, c'est *Selbst ein Sexualglied beschauen* — il se regarde, dirai-je, dans son membre sexuel.

[...] Je ne change pas *eigenes Objekt*, l'objet proprement dit qui est bien en fait ce à quoi se réduit le sujet, je ne change pas *von fremder Person*, l'autre bien entendu, ni *beschaut*, mais je mets à la place de *werden, machen* — ce dont il s'agit dans la pulsion, c'est *de se faire voir*. L'activité de la pulsion se concentre de ce *se faire*, et c'est à le reporter sur le champ des autres pulsions, que nous pourrions avoir quelques lumières ».

p. 177-178.

« Après le *se faire voir*, j'en amènerai un autre, le *se faire entendre*, dont Freud ne nous parle même pas. Il faut que, très vite, je vous en indique la différence au *se faire voir*. Les oreilles sont dans le champ de l'inconscient le seul orifice qui ne puisse se fermer. Alors que le *se faire voir* s'indique d'une flèche qui vraiment revient vers le sujet, le *se faire entendre* va vers l'autre. »

p. 178.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, inédit.

Leçon du 16 juin 1965

« Et que c'est dans la mesure où cet être, cet être désigné par ce nom propre qui est le titre du roman de Marguerite Duras, cet être n'est vraiment spécifié, incarné, présentifié dans son roman que dans la mesure où elle existe sous la forme de cet objet noyau, cet objet a, de ce quelque chose qui existe comme un regard mais qui est un regard... un regard écarté, un regard-objet, un regard que nous voyons à plusieurs reprises. »

« Cette scène se renouvelle, est scandée, répétée jusqu'à la fin du roman : même quand elle aura fait la connaissance de cet homme, qu'elle l'aura approché, qu'elle se sera littéralement accrochée, comme si elle y rejoignait ce sujet divisé d'elle-même, celui que seulement elle peut supporter, qui est aussi dans le roman celui qui la supporte, c'est le récit de ce sujet grâce à quoi elle est présente, le seul sujet ici est cet objet, cet objet isolé cet objet par lui-même en quelque sorte exilé, proscrit, chu, à l'horizon de la scène fondamentale, qu'est ce pur regard qu'est Lola Valérie Stein. C'est justement dans la mesure où ceci est fait que cela permet de présentifier quelque part l'objet sous la forme d'un objet chu, d'un objet détaché, d'un déchet d'être. »

Le Séminaire, Livre XIII, L'objet de la psychanalyse, inédit.

Leçon du 27 avril 1966

« Assurément, il semble déjà moins substantiel, moins saisissable, au niveau du regard et de la voix mais ça n'est néanmoins pas en raison simplement d'une sorte de différence d'échelle, de différence scalaire, comme on dirait, dans le caractère insaisissable, que nous trouvons ici le phallus.

La double dimension qui se révèle ici est, vous le verrez, quelque chose qui différencie le caractère se déroband, le caractère insaisissable de la substantialité de l'objet a quand il s'agit du regard et de la voix. Ce caractère se déroband, caractère insaisissable n'est absolument pas de la même nature quant à ces deux objets et quant au phallus. »

Leçon du 4 mai 1966

« Ici, nous introduirons l'appareil qui déjà nous a servi comme essentiel à confronter à cette image mythique de l'œil qui, quelle qu'elle soit, élude, élide, ce qu'il en est du rapport de la représentation à l'objet, puisque, de quelque façon, la représentation y sera toujours un double de cet objet. Confronté à ce que je vous ai d'abord présenté comme la structure de la vision y opposant celle du regard, et ce regard, dans ce premier abord je l'ai mis là où il se saisit, là où il se supporte, à savoir là où il s'est épandu en cette œuvre qu'on appelle un tableau. Le rapport en quelque sorte originaire du regard à la tache. »

« C'est à ceci que nous avons affaire dans ce qu'il en est de la construction de la perspective. Et c'est elle qui doit nous révéler, matérialiser pour nous, la topologie d'où il résulte que quelque chose se produit dans la construction de la vision qui n'est autre que ce qui nous donne la base et le support du fantasme à savoir une perte qui n'est autre que celle que j'appelle la perte de l'objet a et qui n'est autre que le regard, et d'autre part, une division du sujet ».

« Nous avons donc le point de fuite qui est le point du sujet en tant que voyant et le point qui choit dans l'intervalle du sujet et du plan-figure et qui est celui que j'appelle le point du sujet regardant. »

Leçon du 11 mai 1966

« C'est en tant que la fenêtre, dans le rapport du regard au monde vu, est toujours ce qui est élidé, que nous pouvons nous représenter la fonction de l'objet a. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

« Ce fait que, dans un coin du tableau, par le tableau lui-même, en quelque sorte retourné sur lui-même pour y être représenté, soit créé cet espace en avant du tableau où nous sommes proprement désignés comme l'habitant comme tel, cette présentification de la fenêtre dans le regard de celui qui ne s'est pas mis par hasard, ni n'importe comment à la place qu'il occupe : Velázquez, c'est là le point de capture et l'action qu'exerce sur nous, spécifique, ce tableau.

[...] Cette question de ce qu'il y a de cet espace entre le peintre et le tableau est non seulement là ce qui nous est présenté, mais qui se présente à nous par cette trace qu'il suffit de désigner pour reconnaître qu'ici, une ligne de traversée marque quelque chose qui n'est pas simplement division lumineuse, groupement de la toile, mais véritablement sillage du passage de cette présence fantasmatique du peintre en tant qu'il regarde ».

Leçon du 18 mai 1966

[Freud, « Pulsions et destin des pulsions »] « Si dans cet article, il met particulièrement en valeur cette fonction d'aller et de retour dans la pulsion scopique, ceci implique que nous essayions de cerner cet objet *a* qui s'appelle le regard. Donc, c'est de la structure du sujet scopique qu'il s'agit et non pas du champ de la vision. Tout de suite, nous voyons là qu'il y a un champ où le sujet est impliqué d'une façon éminente. »

« C'est pour autant que ce n'est pas une œuvre [Les Ménines] avec une perspective habituelle, c'est une espèce de tentative folle, qui d'ailleurs n'est pas le privilège de Velázquez [...], le tableau est un piège à regard, [...] il s'agit de piéger celui qui est là devant ».

« Tout cet effort du tableau pour attraper ce plan évanouissant qui est proprement ce que nous venons apporter, nous tous baguenaudeurs qui sommes là dans une exposition à croire qu'il ne nous arrive rien quand nous sommes devant un tableau, nous sommes pris comme mouche à la glue, nous baissions le regard comme on baisse culotte et pour le peintre, il s'agit, si je puis dire, de nous faire entrer dans le tableau. [...] Il nous dit, en réponse à "Fais voir !" : "Tu ne me vois pas d'où je te regarde." C'est une formule, fondamentale à expliciter, ce qui nous intéresse en toute relation de regard ».

Leçon du 25 mai 1966

« Ces autres objets, nommément, le regard et la voix, si nous laissons à venir l'objet en jeu dans la castration, font corps avec cette division du sujet et en présentent dans le champ même du perçu, la partie élidée comme libidinale. Comme tels, ils font reculer l'appréciation de la pratique qu'intimide leurs recouvrements à ces objets, par la relation spéculaire avec les identifications du moi qu'on y veut respecter. Ce rappel suffit à motiver que nous ayons insisté de préférence, cette année, sur la pulsion scopique et son objet immanent, le regard. »

« Je me permettrai de vous faire remarquer que dans mon style je n'ai point dit "Tu ne me vois pas, là, d'où je te regarde", que le "là" est élidé, ce "là" sur lequel la pensée moderne a mis tant d'accent sous la forme du *Dasein* comme si tout était résolu, de la fonction de l'être ouvert à ce qu'il y ait un être-là. Il n'y a pas de "là" où Velázquez, si je le fais parler, invoque dans ce "Tu ne me vois pas d'où je te regarde". À cette place béante, à cet intervalle non marqué, est précisément ce "là", où se produit la chute de ce qui est en suspens sous le nom de l'objet *a*. »

« Mais il s'agit de bien autre chose dans la relation spéculaire, et ce qui fait pour nous le prix de cette image dans sa fonction narcissique, c'est ce qu'elle vient, pour nous, à la fois, à enserrer et à cacher de cette fonction du petit *a*. Latente à l'image spéculaire, il y a la fonction du regard. »

« Nous savons tous que depuis que Dieu est mort, tout est comme toujours, dans la même position, à savoir que rien n'est permis, pour la simple raison que la question, non pas de la vision de Dieu et de son omniscience, est là ce qui est en cause, mais de la place et de la fonction du regard. Là, le statut de ce qu'il en est advenu du regard de Dieu n'est pas volatilis. [...] Nous en sommes toujours à jouer à la balle entre notre

regard, le regard de Dieu, et quelques autres menus objets comme celui que nous présente dans ce tableau l'Infante ».

« À savoir ce menu objet appelé le cross-cap ou le plan projectif, où peut se découper d'un simple tour de ciseaux la chute de l'objet *a*, faisant apparaître cet *S* doublement enroulé qui constitue le sujet. Il est clair que dans la béance réalisée par cette chute de l'objet qui est, en l'occasion, le regard du peintre, ce qui vient s'inscrire c'est, si je puis dire, un objet double car il comporte un ambocepteur. La nécessité de cet ambocepteur, je vous la démontrerai quand je reprendrai ma démonstration topologique, dans cette occasion, c'est précisément l'Autre ».

Leçon du 1^{er} juin 1966

« Comment ne pas remarquer quel point de concours est ce regard autour duquel déjà Freud nous a appris, lui, et lui seul, à repérer la fonction, la valeur du signe de l'*Unheimlichkeit*. Car vous pourrez remarquer, à reprendre son étude, dans les œuvres qu'il apporte en témoignage de cette dimension, le rôle, la fonction qu'y joue le regard sous cette forme étrange de l'œil aveugle parce qu'arraché. »

« Le champ de l'Autre c'est cela qu'il s'agit d'intéresser dans le désir : le désir vient intéresser l'Autre. Et c'est là, l'essence différente des deux autres objets *a* ».

« Le regard a ce privilège d'être ce qui va à l'Autre, comme tel. »

« Dans ce champ de l'Autre, le regard est ce qui introduit l'écran et la nécessité que le sujet s'inscrive dans le tableau. »

« La loi du désir en tant qu'il est le désir conditionné par l'Œdipe, cette loi de ce qui lie, par quoi le sujet est accroché au lieu de l'Autre, rend nécessaire ce certain ordre construit autour de l'objet du regard ».

Leçon du 15 juin 1966

« Disons que dans l'appareil de la perspective et du regard nous pouvons concevoir, faire coexister, pas seulement ce pour quoi coexiste le registre narcissique — tout mon premier effort d'enseignement a été de le décoller de ce qu'il a comme articulation — non seulement, comment ils peuvent coexister, mais comment au niveau d'un certain objet, le regard, l'un peut donner la clé de l'Autre, et le regard comme effet du monde symbolique, être le véritable ressort, le véritable secret de la capture narcissique. »

« J'ai déjà dit depuis très longtemps quel est le terme de l'Œdipe : Œdipe, devant la révélation, sur l'écran crevé, de ce qu'il y a derrière, et avec, je l'ai dit dans ces termes, ses yeux par terre, Œdipe s'arrachant les yeux, ce qui n'a rien à faire avec la vision, ce qui est proprement donc le symbole de cette chute dans cet entre-deux [...] que j'ai identifié — c'est la seule identification possible — à ce que nous appelons le *Dasein*. Là est chu le regard d'Œdipe. »

Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme, inédit.

Leçon du 18 janvier 1967

« Pour nous freudiens, par contre, ce que cette structure grammaticale du langage représente est exactement la même chose que ce qui fait que quand Freud veut articuler la pulsion, il ne peut faire autrement que de passer par la structure grammaticale qui, seule, donne son champ complet et ordonné à ce qui, en fait, quand Freud a à parler de la pulsion, vient à dominer, je veux dire à constituer les deux seuls exemples fonctionnant de pulsions comme telles, à savoir la pulsion scopophilique et la pulsion sadomasochiste. Il n'est que dans un monde de langage que puisse prendre sa fonction dominante le "je veux voir" laissant ouvert de savoir d'où et pourquoi je suis regardé. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Leçon du 25 janvier 1967

« Regardez où cette pensée nous conduit, quand il s'agit de la déroute du voyeur, par exemple : cet accent mis, ce regard aussi, cette pensée qui se dirige, pour la justifier, vers sa surprise — celle du voyeur — par le regard d'un autre, justement, d'un arrivant, d'un survenant, pendant qu'il a l'œil à la porte.

De sorte que ce regard est déjà suffisamment évoqué par le petit bruit annonciateur de cette venue quand, très précisément, ce dont il s'agit quant au statut de l'acte du voyeur, c'est bien en effet de ce quelque chose qu'il nous faut, nous aussi, nommer le regard qu'il s'agit. Mais qui est à chercher bien ailleurs, à savoir justement dans ce que le voyeur veut voir, mais où il méconnaît qu'il s'agit de ce qui le regarde le plus intimement, de ce qui le fige dans sa fascination de voyeur, au point de le faire lui-même aussi inerte qu'un tableau.

Je ne reprendrai pas ici le tracé de ce que j'ai déjà amplement développé. Mais l'errance radicale qui est la même que celle qui s'exprime à huis clos dans cette formule : que l'enfer, c'est notre image à jamais fixée dans l'Autre. Ce qui est faux : si l'enfer est quelque part, c'est dans "je ". »

« Ce qui fait la consistance de ce sujet en tant qu'il voit [...], cette origine de regard, combien plus sensible et manifeste à être articulée pour nous que la lumière du soleil, pour inaugurer ce qu'est de l'ordre du "je" dans la relation scopophilique ».

Leçon du 14 juin 1967

« Le regard qui ne peut pas plus être saisi comme reflet du corps, qu'aucun des autres objets en question ne peut être ressaisi dans l'âme, je veux dire dans cette esthésie régulatrice du principe du plaisir, dans cette esthésie représentative, où l'individu se retrouve et s'appuie, identifié à lui-même, dans le rapport narcissique où il s'affirme comme individu.

Ce reste, et ce reste qui ne surgit que du moment où est conçue la limite que fonde le sujet, ce reste qui s'appelle l'objet *a*, c'est là que se réfugie la jouissance qui ne tombe pas sous le coup du principe de plaisir. »

Leçon du 21 juin 1967

« C'est pourquoi *Un enfant est battu* est typique : Un enfant est battu n'est rien d'autre que l'articulation signifiante : un enfant est battu, à ceci près, lisez le texte, reportez-vous-y, que, là-dessus erre, que là-dessus vole rien d'autre que ceci — mais impossible à éliminer — qui s'appelle : le regard. »

Le Séminaire, Livre XV, L'acte psychanalytique, inédit.

Leçon du 20 mars 1968

« Si, dans la psychanalyse — je veux dire dans l'opération située dans les quatre murs du cabinet où elle s'exerce — tout est mis en jeu de l'objet *a*, c'est avec une très singulière réserve, et qui n'est pas de hasard, concernant ce qu'il en est du regard. Et là, je voudrais indiquer avant de vous quitter aujourd'hui l'accent propre que prend ce qu'il en est de l'objet *a* d'une certaine immunité à la négation qui peut expliquer ce par quoi, au terme de la psychanalyse, le choix est fait qui porte à l'instauration de l'acte psychanalytique, c'est à savoir ce qu'il y a d'indéniable dans cet objet *a* ».

Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, Paris, Seuil, 2006.

« Il n'est pas facile de définir ce qu'est un regard. C'est même une question qui peut très bien soutenir une existence et la ravager. [...] On s'interroge sur les effets d'une exhibition [...]. Mais ce n'est pas là l'essentiel de la pulsion scopophilique, dont vous qualifierez la face comme vous voudrez, active ou passive [...]. L'essentiel, c'est, proprement et avant tout, de faire apparaître au champ de l'Autre le regard. [...] C'est à la jouissance de l'Autre que veille l'exhibitionniste. [...] C'est au niveau de ce champ, champ de l'Autre en tant

que déserté par la jouissance, que l'acte exhibitionniste se pose pour y faire surgir le regard. C'est en cela qu'on voit qu'il n'est pas symétrique de ce qu'il en est du voyeur.

Ce qui importe au voyeur, en effet [...] c'est justement d'interroger dans l'Autre ce qui ne peut se voir ».

p. 253-254.

« Il m'est impossible de ne pas me souvenir aussi de l'extraordinaire pointe de ce qui est saisi [...], la fonction du voyeur qui regarde par le trou de la serrure ce qui est véritablement ce qui ne peut pas se voir. Rien ne peut le faire choir de plus haut que d'être surpris dans la capture où il est de cette fente. Ce n'est pas pour rien qu'une fente, on l'appelle *un regard*, voire *un jour* ».

p. 255.

« Au niveau de la pulsion scopophilique [...] il y en a un qui réussit ce qu'il a à faire, à savoir la jouissance de l'Autre, et un autre qui n'est là que pour boucher le trou avec son propre regard, sans faire que l'autre n'y voie ne serait-ce qu'un petit peu plus sur ce qu'il est ».

p. 256.

« L'objet *a*, dans le champ scopophilique [...], c'est très exactement ce blanc, ou ce noir [...], ce quelque chose qui manque derrière l'image. [...] Cet effet de métaphore, la métaphore du point nié dans le champ de la vision, n'est pas à mettre au principe d'un déploiement qui est plus ou moins de mirage, mais bien au principe de ce qui attache à ce champ un sujet dont le savoir est tout entier déterminé par un autre manque plus radical, plus essentiel, qui le concerne en tant qu'être sexué. C'est là ce qui fait apparaître comment le champ de la vision s'insère dans le désir ».

p. 289-290.

« Après tout, pourquoi n'y aurait-il pas moyen d'admettre ceci ? — que ce qui fait qu'il y ait vue, contemplation, tous ces rapports visuels qui retiennent l'être parlant, que tout ceci ne prend vraiment son attache, ne trouve sa racine qu'au niveau même de ce qui, d'être tache dans ce champ, peut servir à boucher, à combler ce qu'il en est du manque, du manque lui-même parfaitement articulé, et articulé comme manque, à savoir ce qui est le seul terme grâce à quoi l'être parlant peut se repérer au regard de ce qu'il en est de son appartenance sexuelle. »

p. 290.

« Ce qui importe, c'est de situer le regard en tant que subjectif, parce qu'il ne voit pas. »

p. 291.

« Le sujet, c'est lui qui efface la trace en la transformant en regard, regard à entendre fente, entr'aperçu. C'est par là que le sujet aborde ce qu'il en est de l'autre qui a laissé sa trace, qui est passé par là, qui est au-delà. »

p. 314.

« Par exemple, un regard. La portée d'un tel élément dans l'érotisme rend sensible la question du rapport entre ce qui s'inscrit au niveau du regard et la trace. Un regard érotique laisse-t-il des traces là où il vient s'inscrire, chez quelque autre ? C'est à ce niveau que s'insère la dimension de la pudeur, une dimension qui n'est propre qu'au sujet comme tel. [...] le rapport de l'écriture au regard comme objet, le regard dans toute l'ambiguïté que j'ai déjà tout à l'heure marquée à propos du rapport à la trace, l'entrevu et, pour tout dire, la coupure dans le vu, la chose qui ouvre au-delà du vu ».

p. 315.

« La coupure est assurément ce qui prédestine ces supports, définissables matériellement comme regard et voix, à la fonction d'être ce qui, remplaçant la trace, institue cette sorte d'ensemble d'où une topologie se construit, qui, à son terme, définit l'Autre. [...] Ce n'est pas immédiatement que vient, dans le rapport du sujet à l'Autre en tant que structuré, ce qui s'annonce maintenant comme étant la demande. Nous sommes ici forcés de supposer regard et voix déjà construits sur support avant d'aborder ce qui va faire élément dans la demande ».

p. 316.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

« *Se taire, ne rien voir, ne rien entendre*, qui ne se souvient que ce sont là les termes où une sagesse qui n'est pas la nôtre indique la voie à ceux qui veulent la vérité. [...] Du *ne rien voir*, qui n'est que trop souvent observé par l'analyste, il résulte l'isolement du regard, qui est le nœud serré du sac de tout, au moins de tout ce qui se voit ».

p. 350-351.

« Comment ne pas voir que, utilisé par une religion soucieuse de reprendre son empire sur les âmes au moment où il est contesté, la statue baroque, quelle qu'elle soit, quelque saint ou sainte qu'elle représente, serait-ce même la Vierge Marie, est proprement un regard, qui est fait pour que, devant, l'âme s'ouvre ? »

p. 383-384.

Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991.

« Œdipe, comme toute sa lignée, se distingue justement [...] de ne pas marcher droit —, puis, pour finir, à l'aide d'un bâton qui, pour n'être pas la canne blanche de l'aveugle, n'en devait pas moins être pour Œdipe du caractère le plus singulier, cet élément troisième étant, pour le nommer, sa fille Antigone ».

p. 140.

« À la fin, il lui arrive ceci, non pas que les écailles lui tombent des yeux, mais que les yeux lui tombent comme des écailles. N'est-ce pas dans cet objet même que nous voyons Œdipe être réduit, non pas à subir la castration, mais dirais-je plutôt à être la castration elle-même ? — à savoir ce qui reste quand disparaît de lui, sous la forme de ses yeux, un des supports élus de l'objet a. »

p. 140.

Le Séminaire, Livre XX, Encore, Paris, Seuil, 1975.

« Mais ce qui mériterait d'être regardé de plus près est ce que supporte chacun des sujets non pas d'être un entre autres, mais d'être, par rapport aux deux autres, celui qui est l'enjeu de leur pensée. Chacun n'intervenant dans ce ternaire qu'au titre de cet objet a qu'il est, sous le regard des autres.

En d'autres termes, ils sont trois, mais en réalité, ils sont deux plus a. »

p. 47.

« C'est vraiment une confirmation que quand on est homme, on voit dans la partenaire ce dont on se supporte soi-même, ce dont on se supporte narcissiquement. »

p. 80.

« La notion de la haine jalouse, celle qui jaillit de la *jalouissance*, de celle qui *s'imageaille* du regard chez Saint Augustin qui l'observe, le petit bonhomme. Il est là en tiers. Il observe le petit bonhomme et, *pallidus*, il en pâtit, d'observer, suspendu à la tétine, le *conlactaneum suum*. [...]

L'enfant regardé lui l'a, le a. Est-ce qu'avoir le a, c'est l'être ? »

p. 91.

« J'ai insisté sur ceci, que le partenaire de ce je qui est le sujet, sujet de toute phrase de demande, est non pas l'Autre, mais ce qui vient se substituer à lui sous la forme de la cause du désir — que j'ai diversifié en quatre, en tant qu'elle se constitue diversement, selon la découverte freudienne, de l'objet de la succion, de l'objet de l'excrétion, du regard et de la voix. C'est en tant que substitués de l'Autre, que ces objets sont réclamés, et sont faits cause de désir. »

p. 114.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent, inédit.

Leçon du 9 avril 1974

« Le peu de réel que nous savons, s'il est si peu, ça tient au fameux trou : au fait qu'au centre il y a ce τόπος [topos], qu'on ne peut que boucher. Qu'on ne peut que boucher avec quoi ? Avec l'imaginaire, mais ça ne veut pas dire pour autant que l'objet a ça soit de l'imaginaire. Il est un fait que ça s' imagine, ça s' imagine avec ce qu'on peut, à savoir avec : ce qui se suce, ce qui se chie, ce qui fait le regard, ce qui dompte le regard en réalité, et puis la voix ».

*Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I., extrait paru dans *Ornicar ?*, n° 5, 1975/76.*

« La paranoïa c'est un engluement imaginaire. C'est la voix qui sonorise, le regard qui devient prévalent, c'est une affaire de congélation d'un désir ».

p. 42.

« Que faut-il pour que cela fasse nœud ? Il faut que le point à l'infini soit tel que les deux droites ne fassent pas chaîne, quelles qu'elles soient et d'où qu'on les voie.

Je vous fais remarquer en passant que ce d'où qu'on les voie supporte cette réalité que j'énonce du regard, le regard n'est définissable que d'un d'où qu'on les voie.

Si nous pensons une droite comme faisant rond d'un point unique à l'infini, comment ne pas voir que ceci a le sens non seulement qu'elles ne se nouent pas, mais que c'est de ne pas se nouer qu'elles se nouent à l'infini. Desargues, à ma connaissance, a négligé cette question. »

p. 61.

Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, Paris, Seuil, 2005.

« Ce dire, pour qu'il résonne, qu'il consonne, autre mot du *sinthome madaquin*, il faut que le corps y soit sensible. Qu'il l'est c'est un fait. C'est parce que le corps a quelques orifices, dont le plus important est l'oreille, parce qu'elle ne peut pas se boucher, se clore, se fermer. C'est par ce biais que répond dans le corps ce que j'ai appelé la voix. L'embarrassant est assurément qu'il n'y pas que l'oreille, et que le regard lui fait une concurrence éminente.

More geometrico, à cause de la forme, chère à Platon, l'individu se présente comme il est foutu, comme un corps. Et ce corps a une puissance de captivation qui est telle que, jusqu'à un certain point, c'est les aveugles qu'il faudrait envier. Comment un aveugle, si tant est qu'il se serve du braille, peut-il lire Euclide ?

L'étonnant est que la forme ne livre que le sac, ou, si vous voulez, la bulle, car elle est quelque chose qui se gonfle.

L'obsessionnel en est féru plus qu'un autre, car, ai-je dit quelque part et on me l'a rappelé récemment, il est de l'ordre de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. On en sait les effets par une fable. Il est particulièrement difficile, on le sait, d'arracher l'obsessionnel à cette emprise du regard. »

p. 17-18.

« Le réel se trouve dans les embrouille du vrai. C'est bien ce qui m'a amené à l'idée du nœud, qui procède de ceci que le vrai s'auto-perfore du fait que son usage crée de toute pièce le sens, de ce qu'il glisse, de ce qu'il est aspiré par l'image du trou corporel dont il est émis, à savoir la bouche en tant qu'elle suce.

Il y a une dynamique centrifuge du regard, c'est-à-dire qui part de l'œil voyant, mais aussi bien du point aveugle. Elle part de l'instant de voir, et l'a pour point d'appui. En effet, l'œil voit instantanément. C'est ce qu'on appelle l'intuition, par quoi il redouble ce que l'on appelle l'espace de l'image. »

p. 85-86.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

« L'important est que nous faisons jouer dans l'occasion un couple dit colorié, et que la couleur n'a aucun sens. L'apparence de la couleur est-elle de la vision, au sens où je l'ai distinguée, ou du regard ? Est-ce le regard ou la vision qui distingue la couleur ? C'est une question que je laisserai en suspens aujourd'hui.

La notion de couple colorié est là pour suggérer que, dans le sexe, il n'y a rien de plus que, dirai-je, l'être de la couleur, ce qui suggère en soi qu'il peut y avoir femme couleur d'homme, ou homme couleur de femme. »

p. 116.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

C

D

D / Autres textes

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

« Conférence à Genève sur le symptôme »,
Le bloc-notes de la psychanalyse, n° 5, Genève, 1985.

« L'homme est capté par l'image de son corps. [...] C'est par la voie du regard, [...] que ce corps prend son poids ».

p. 7.

Des Noms-du-Père, Paris, Seuil, janvier 2005.

« De façon symétrique, et comme sur une ligne non pas redescendante, mais courbe par rapport à ce sommet où se place la béance désir / jouissance au niveau génital, j'ai été jusqu'à ponctuer la fonction du petit a au niveau de la pulsion scopique.

Son essence est réalisée en ceci que, plus qu'ailleurs, le sujet est captif de la fonction du désir. C'est qu'ici l'objet est étrange.

À ce niveau, l'objet est, en première approximation, cet œil qui fait si bien dans le mythe d'Œdipe l'équivalent de l'organe à castrer. Mais ce n'est pourtant pas tout à fait de cela qu'il s'agit.

Dans la pulsion scopique, le sujet rencontre le monde comme spectacle qui le possède. Il y est la victime d'un leurre, par quoi ce qui sort de lui et qui l'affronte n'est pas le vrai a, mais son complément, l'image spéculaire, *i(a)*. Voilà ce qui paraît être chu de lui. Le sujet est pris par le spectacle, il se réjouit, il s'esbaudit. C'est ce que Saint Augustin dénonce et désigne d'une façon si sublime, dans un texte que j'eusse voulu vous faire parcourir, comme concupiscence des yeux. Il croit désirer parce qu'il se voit comme désiré, et il ne voit pas, que ce que l'Autre veut lui arracher c'est son regard.

La preuve en est de ce qui lui arrive dans le phénomène de l'*Unheimlich*. Chaque fois que, soudain, par quelque incident fomenté par l'Autre, son image dans l'Autre apparaît au sujet comme privé de son regard, toute la trame de la chaîne dont le sujet est captif dans la pulsion scopique se défait, et c'est le retour à l'angoisse la plus basale. »

p. 81-82.

A
B
C
D

3.

Jacques-Alain Miller

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

A / L'orientation lacanienne p. 58

B / Textes p. 78

A /

L'orientation lacanienne

Textes établis à partir de retranscriptions et non relus par l'auteur.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Clinique lacanienne

1981-1982

A

B

Cours du 18 novembre 1981

« "Freud n'a pas besoin de me voir pour qu'il me regarde." Évidemment, il faut encore mériter ce regard. Lacan s'est évertué à le mériter, y compris en envoyant quelques tomates sur l'auguste face de Freud. »

Cours du 1^{er} décembre 1981

« Ce caractère hégélien de sa construction est sensible dans une note en bas de page qui porte, dans le rapport de Rome, sur le lapin aveugle [...]. Cette note est d'autant plus frappante qu'elle comporte que le lapin aveugle est vraiment celui qui vous regarde. S'il n'est pas aveugle, il ne vous regarde pas, il fiche le camp ou, s'il est dans une petite cage, il s'occupe de la feuille de salade que vous lui donnez. Il n'y a que le lapin aveugle qui est susceptible de vous regarder. Bien que nous soyons en 53, la différence de l'œil et du regard est déjà présente dans cette construction ».

Cours du 3 février 1982

« À cet égard, l'inconscient est un maître aveugle. Ça se voit très bien au début des analyses, soit par le raidissement ou soit par l'abandon du névrosé à ce maître aveugle. Ça peut donner, lorsque c'est déjà élaboré, lorsque le sujet a un accrochage spécial au regard, cette idée que ce serait formidable de faire son analyse un peu comme les *speakers* de la télévision qui ne font pas d'erreurs parce qu'ils connaissent leur texte. »

Cours du 24 février 1982

« Je veux dire qu'il y a des sujets à qui on ne peut pas soustraire l'objet regard. J'essaye de comprendre pourquoi Lacan a parfois mené des analyses entières, de plus de dix ans, sans allonger une personne, une personne qui ne donnait aucune raison de penser qu'elle était psychotique. De toute façon, le processus analytique était, semble-t-il, tout à fait constitué. Ça montre que la prévalence donnée dans l'expérience à l'objet voix est quelque chose à manier avec précaution. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

« Il faut voir que ce que Lacan appelle le regard — il en donne un développement dans le *Séminaire XI* — n'est pas essentiellement de l'ordre visuel. Le regard, tel qu'il en montre la fonction, peut être aussi bien un bruit, c'est-à-dire relever d'un autre *sensorium*, d'un autre sens que le sens de la vision. Vous savez à quoi il emprunte cet exemple du bruit concernant le regard. Il l'emprunte, dans *L'Être et le néant*, à la description par Sartre du voyeur abîmé dans le spectacle qu'il contemple d'une façon subreptice. La thèse de Lacan, c'est que ce n'est pas le voyeur qui a le regard. Le voyeur est regardé par le spectacle auquel il est attaché. C'est ça l'analyse du voyeurisme par Lacan : le regard est dehors. Le voyeur, lui, est happé par ce point extérieur, il est fixé par ce point et, au moment où il entend un bruit — c'est cela que Sartre essaye de décrire —, il s'aperçoit qu'il est regardé. Il s'aperçoit qu'il est regardé au moment où le bruit se fait entendre. Chaque fois qu'il est question de l'objet regard, il est question de coupure, il est question de surprise et de fixation. L'objet regard fonctionne, si je puis dire, entre l'instant et l'insistant. Dans le regard, il y a une suspension du temps. C'est de l'ordre d'un *il ne savait pas depuis combien de temps regardait ça*. Même si apparemment ça dure, il y a une soustraction par rapport à la durée. Je veux dire que la durée, c'est nous qui pouvons la mesurer, mais quand il y a regard, on est toujours dans l'instant. C'est ça qui s'appelle être cloué par un regard. »

Cours du 3 mars 1982

« Pour ce qui est du scopique, Lacan a dû forcer la schize de telle sorte que le regard se sépare de l'œil et puisse aller se balader ailleurs que là où il y a des yeux pour voir. C'est même là où il n'y a pas d'yeux pour voir que la fonction du regard est la plus manifeste. Lacan en parle déjà dans son rapport de Rome, avec l'image du lapin aveugle rencontré sur la route, et qui exalte, précisément parce que la fonction de l'œil est annulée, la fonction du regard. C'est aussi la même expérience que l'on fait quand on entend Jose Luis Borges parler. Il est aveugle mais il a indubitablement un regard. Il y a même un mariage tout à fait curieux entre sa voix et son regard. On peut saisir également cette séparation à partir des objets courants produits par le discours de la science. Le développement de l'audiovisuel — c'est un exemple que Lacan a pris — n'est rien d'autre que le développement de la séparation du regard et de la voix. C'est la possibilité pour le regard et pour la voix de se promener ailleurs. Vous voyez que se rejoignent comme repères, aussi bien les voix de la psychose que les *mass-media*. »

Du symptôme au fantasme, et retour

1982-1983

Cours du 16 mars 1983

« Vous savez que Lacan a clivé les objets perdus selon qu'ils répondent à la demande ou qu'ils répondent plus proprement au désir. [...] Et il a situé enfin le regard et la voix comme coordonnés au désir de l'Autre, mais aussi bien comme objets perdus placés dans cette zone de la séparation ».

Cours du 4 mai 1983

« Ce que nous savons par l'expérience analytique, c'est que ça ne s'inscrit comme inconscient qu'à enserrer, qu'à entourer ces objets de la métonymie désirante. C'est ce qui fait d'ailleurs le privilège, parmi ces objets, de ceux qui ne sont pas représentables, qui ne sont pas spécularisables, comme la voix et le regard. On ne dira jamais assez le mal qu'a fait à la psychanalyse le fait qu'on ait d'abord découvert les objets de la demande : le sein et l'excrément, c'est-à-dire des incarnations de l'objet *a* — à quoi d'ailleurs cette fonction

de l'objet a ne se réduit nullement. L'effort que Lacan a engagé est au contraire de penser ces objets incarnés à partir de ceux qui ne sont pas spécularisables, comme le regard et la voix. »

Extimité

1985-1986

Cours du 13 novembre 1985

« Cette position ambiguë, nous pouvons la nommer. C'est une position *extime*. C'est la position de tous les objets a. Extime le sein, extime les fèces, extime le regard, extime la voix. Il ne s'agit pas là, dans leur statut introduit par la frustration, de leur matérialité. Le seul fait d'inclure dans cette liste le regard et la voix le marque assez. »

Cours du 12 mars 1986

« Le sujet peut très bien être immédiatement dépourvu de beaucoup d'autres choses encore. Par exemple, il peut se trouver être dépourvu de sa capacité à captiver l'éros de l'Autre. Le sujet peut très bien ne pas supporter de ne pas voir l'analyste, ou plus simplement ne pas supporter de ne pas être vu par lui, ou au moins de ne pas le savoir. Il ne supporte pas de ne pas se voir être vu. Cette barre sur le S peut aussi se traduire, dans certains cas, par ne pas être beau ou belle. Cette barre peut impliquer qu'il faille déposer l'attrait physique. Il y a là un consentement qui n'est pas nécessairement donné. Il y a des sujets qui préfèrent déposer la capacité de parler plutôt que de déposer la capacité de séduire, de séduire par la forme. Je n'ai pas besoin d'insister pour indiquer quelle structure clinique peut être là particulièrement concernée. Sacrifier plutôt le dicible que le visible. »

« Mais quand on ajoute le regard et la voix à ces objets freudiens, la proposition "échapper au miroir" va de soi [...]. De même, à confondre le voir et le regard, on peut penser capturer le regard. Mais enfin, on admettra sans difficulté que ce sont des objets qui apparaissent singulièrement dématérialisés. Pour pouvoir les ajouter à la liste des objets, il faut déjà avoir une définition extrêmement sophistiquée de l'objet. Il faut déjà au moins avoir une définition de l'objet qui en fait l'exposant d'un désir ».

Cours du 16 avril 1986

« C'est là que Lacan, à propos de la perversion, met en valeur les deux objets qu'il a ajoutés à la liste freudienne des objets partiels, à savoir le regard et la voix. Prenons d'abord le regard. C'est très familier la façon dont Lacan structure rapidement l'exhibitionnisme et le voyeurisme. Si on part de ce que l'Autre n'existe pas, puisqu'il y a un trou en son centre, on pourrait dire que le sujet exhibe précisément une partie du corps de façon à combler ce trou de l'Autre. À cet égard, le bouchon serait l'objet exhibé. Mais ce n'est pas du tout comme ça que ça se passe. Il s'y prendrait mal, l'exhibitionniste, s'il s'agissait de combler l'Autre de sa distinction. Ce n'est pas ainsi que Lacan structure la chose. Ce que poursuit en fait l'exhibitionniste, c'est de faire naître le regard au champ de l'Autre. C'est de compléter l'Autre de son propre regard. Il donne à voir et, donnant à voir, il donne à regarder. Il force l'Autre à porter son regard là où culturellement il le détourne. On croit que ce qui va combler l'Autre vient du sujet, alors que Lacan fait valoir que ça vient de l'Autre. Ce qui est offert à exhibition par le sujet n'est que le déclencheur de ce qui est en l'Autre. »

« Quand il s'agit du voyeurisme, on pourrait dire que le voyeur semble compléter l'Autre avec ce qui est à voir. Mais, là non plus, ce n'est pas ainsi que Lacan voit la chose. Le sujet bouche le trou de l'Autre avec son propre regard en interrogeant chez l'Autre ce qui peut se voir. Vous voyez bien ce qui fait obstacle à dire, là, que ce serait l'objet vu qui serait le bouchon. Ce qui caractérise le voyeur, c'est qu'il n'arrive jamais à voir

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

A

B

ce dont il s'agirait vraiment. L'intime du plus intime, s'il est insaisissable pour le voyeur, c'est qu'il s'agit de son propre regard, qui, bien sûr n'a rien d'intime, qui est à proprement parler *extime*. L'erreur est de structurer l'exhibitionnisme et le voyeurisme à partir de l'intimité, à partir du donner à voir ou du chercher à voir l'intime. Quand on se fascine sur l'intimité, ce qui est à l'œuvre surgit du côté où on ne l'attend pas, du côté de l'*extime*. C'est ce qui, dans chaque cas, est extorqué. Le regard de l'Autre lui est extorqué par l'exhibition. Le regard du voyeur est extorqué dans la propension à voir. »

Cours du 23 avril 1986

« L'analyste affecte cette consistance logique. Il l'affecte essentiellement en se dissimulant dans le champ de la vision et en se taisant. Ce sont là des traits essentiellement négatifs, des traits de soustraction ».

Ce qui fait insigne 1986-1987

Cours du 3 décembre 1986

« C'est ce qu'on méconnaît dans l'hystérie quand on la réduit au théâtre et qu'on veut dire par là que ça n'a pas d'authenticité. Mais théâtre veut dire aussi qu'il y a nécessité d'un témoin, que l'hystérie est une souffrance qui ne va pas sans l'Autre, qu'elle témoigne sous le regard de l'Autre. Il lui faut ce regard, il lui faut ce regard incarné. »

Cours du 14 janvier 1987

« C'est là qu'il faut faire valoir la sentence de Lacan : "Tu ne me vois pas où je te regarde." Ce "d'où" est ce que Freud, par les soins de Lacan qui l'a accentué, a dénommé l'idéal du moi — qui est à distinguer, je l'ai dit, du moi idéal. La question est déjà de savoir en quoi l'idéal du moi est une identification. »

« C'est ce que Lacan formule quand il dit que l'obsessionnel, en même temps qu'il est dans les jeux du cirque, est aussi dans la loge de l'empereur qui regarde les jeux. Il est là, dans la loge, avec l'Autre, avec le grand A. Ce qu'il faut voir — et ce n'est pas explicite dans les textes — c'est qu'il est là avec l'idéal du moi. Il est là à se regarder. Il est ailleurs que là où il se voit dans les mouvements mêmes que son adversaire fait pour le frapper. Il y a, d'un côté, l'existence trépidante du cirque, et, de l'autre côté, parfaitement compatible avec cette existence trépidante, l'ennui alangui, voire la dépression qui est la sienne, en tant qu'il se regarde aux côtés de l'Autre et de la loge de l'Autre.

Que ce soit sur le versant hystérique ou sur le versant obsessionnel, le point clé, c'est le "d'où je me regarde". C'est cette identification invraisemblable du sujet lui-même. »

Cours du 28 janvier 1987

« Entre devenir équivalent au signifiant et devenir équivalent à l'objet, il y a une solidarité mais aussi une distance qu'il s'agit de mesurer. Cette différence, peut-être puis-je la faire saisir en court-circuit si j'évoque précisément la phrase que j'ai décalquée, s'agissant de l'identification, sur celle que Lacan profère s'agissant du regard. J'ai mis l'accent sur le "d'où", et j'ai forgé, pour distinguer les identifications constituées des identifications constituantes, la phrase : "Je ne me vois pas là d'où je me regarde". Cette phrase, je l'ai décalquée sur celle que Lacan impute à l'amant qui quête de l'autre un regard et qui se plaint : "Jamais tu ne me regardes là où je te vois." La différence de ces deux phrases mesure exactement la distance qu'il y a entre S_1 et petit a. Cette phrase : "Jamais tu ne me regardes là où je te vois" est délicate. Je me souviens que, pour l'inscrire dans le *Séminaire XI* où elle figure, j'avais pris la peine de m'assurer auprès de Lacan que c'était bien

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

A

B

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

A

B

ainsi qu'elle devait être transcrite. Qu'est-ce qu'elle veut dire, cette phrase ? Elle veut dire : "je te vois comme petit autre, je te vois comme une image : $i(a)$. Je te vois comme une image corrélative de ce que je suis, moi". Par contre, est-ce que toi, tu me regardes ? Toi, tu me regardes en tant qu'autre, et ce que je quête de toi, c'est ton regard : a . Et de quoi est corrélatif ce petit a du regard ? Ce petit a ne me désigne, ne me vise que comme sujet barré, $\$$.

Dès lors, ce qui est corrélatif de ton regard, ce n'est pas ma semblance. C'est là qu'est la déception qui est celle de l'amant dans cet apologue. C'est que l'autre ne peut valider ma semblance ou ma forme. C'est que l'autre ne peut viser en moi que ma propre disparition, la disparition du sujet. Il vise ce qui en moi est plus moi que moi-même. "Jamais tu ne me regardes là où je te vois" veut dire : "ton regard vise en moi mon manque et je ne comblerai pas par ce regard ce qui de moi-même te fuit. Je n'acquerrai, de là, nulle complétude". La phrase décalquée : "Je ne me vois pas là où je me regarde" — qu'est-ce qu'elle dit ? Elle dit que je me vois comme petit autre au niveau de la corrélation imaginaire. Je me vois comme petit autre mais je me regarde à partir de S_1 . C'est de là que je m'appréhende. Je m'appréhende à partir de S_1 , et il n'y a, bien sûr, aucune chance que tu me regardes en tant que S_1 . C'est en quoi il faut saisir ce que Lacan veut dire quand il formule que ce que je regarde n'est jamais ce que je veux voir. Ce que je regarde — et ça renvoie spécialement à la peinture —, c'est toujours des formes, des formes en tant que signifiantes. Ce sont volontiers des corps, des corps signifiants. Mais ce que je veux voir, c'est au contraire la part réservée, la part perdue de l'image qui apparaît là comme invisible. Elle est là comme invisible. Elle est voilée par la beauté qui a son statut, elle, dans l'Autre du signifiant, dans l'Autre de la forme. Si on levait le voile — et c'est cette levée du voile que l'on espère en regardant de tous ses yeux —, alors ce serait l'horreur.

[...] La part perdue : là, Lacan reprend ce qui est l'une des articulations principales de *L'éthique de la psychanalyse*, à savoir la fonction du beau comme dernier voile de l'horreur. Dans la phrase : "Ce que je regarde n'est jamais ce que je veux voir", le verbe "regarder" est en fait du côté de l'œil, et le regard du côté de ce que je veux voir. Il s'agit d'un œil animé du désir de percer le voile ».

Cours du 4 février 1987

« À l'occasion, il y a l'analyste transformé en regard. On témoigne qu'il n'a pas cessé de vous surveiller, même en dehors de la séance. »

Cours du 6 mai 1987

« L'art commence au point où ce qui ne peut pas être dit, peut être montré. Ça peut être montré et même exhibé. »

« Lacan dit plus précisément que le peintre peint avec l'objet a , qu'il abandonne le regard comme objet a , qu'il s'en dessaisit. »

Cause et consentement

1987-1988

Cours du 20 avril 1988

« L'extraction de la jouissance du champ de la réalité : à cet égard, c'est une formule équivalente à celle de la forclusion du Nom-du-Père. J'en ai eu un très bon exemple au Brésil [...], notre collègue isole très vite que les passages à l'acte du sujet sont liés toujours essentiellement au regard. Voilà les faits : "Avant la première entrevue, il avait cassé les carreaux d'une fenêtre, agressé le vitrier qui était allé chez lui pour les réparer. Entre la deuxième et la troisième entrevue, il cassa le miroir de sa salle d'eau. À plusieurs reprises, il mentionna mes lunettes, fit d'autres allusions à mon regard et à celui d'une petite chienne qui était toujours

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

dans le séjour, et fit aussi allusion aux coups de poing qu'il avait donnés dans les yeux des psychiatres qui m'avaient précédé." Un jour où sa mère était là, José — c'est le nom du patient — décocha un coup de poing dans le visage de l'analyste, l'atteignant à la hauteur des yeux. [...] "Maintenant c'est vrai, j'ai fait ton œil différent de l'autre." Voilà donc une scène extrêmement vivante qui est justement bien faite pour nous faire voir ce qu'est le passage à l'acte, ce que c'est quand l'objet a n'est pas extrait du champ de la réalité. Il s'agit en effet, par le passage à l'acte, d'obtenir l'extraction de ce point de jouissance par le cassage de gueule ».

« Nous pouvons lire dans la Bible que Dieu voit tout, sans que, pour autant, ça nous précipite dans la notion d'exterminer, d'énucléer le voisin. Quand on dit que Dieu voit tout, on entend Dieu comme Autre en tant que juge. Il voit tout, en particulier les péchés qu'on commettra. À cet égard, on le voit comme juge et comme juge impartial. Ce regard divin n'est pas un regard qui est lié à la jouissance de Dieu. Il est lié au jugement de Dieu, ce qui est tout à fait différent.

[...] Ici, au contraire, il est sensible que ce regard est situé de telle sorte qu'entre le sujet et lui, c'est un ou bien ou bien. C'est toute la valeur du style d'agression que le sujet a pris dès le début de sa vie. Quand il y en a deux, il y en a un qu'il faut pousser par la fenêtre ou qu'il faut pousser dehors, comme la petite Hélène. Ce que j'ai fait valoir, c'est toute la valeur qu'il fallait donner à ce "maintenant tu as un œil différent de l'autre". Qu'est-ce que c'est ? Sinon la tentative — et c'est en ça que consiste le passage à l'acte — d'obtenir une différence signifiante — un œil différent d'un autre — dans le regard lui-même : S_1-S_2 . Il y a maintenant, dans le regard, une différence signifiante, là où il y avait une jouissance qui était précisément inconnue et indifférenciée. Autrement dit, ce à quoi il a joué depuis l'âge de six ans avec la petite Hélène, c'est, si je puis dire, au Fort-Da. Il a inclus de force la jouissance dans le signifiant en la faisant disparaître. Ce n'est pas, comme on dit, lui faire les deux yeux pareils, c'est justement lui en faire un qui soit différent. C'est un effort pour significantiser le regard comme jouissance. C'est ça qui donne la clef du passage à l'acte de ce patient. Dans le ou bien ou bien de l'objet regard et du sujet, le sujet, là, ne veut pas disparaître. Si nous écrivons un ou bien petit a et un ou bien le sujet, ce que traduit le passage à l'acte, c'est l'effort pour négativer ce petit a et pour maintenir l'intégrité du sujet. C'est refuser que la barre porte sur le sujet et s'efforcer de la faire porter sur l'objet ».

Cours du 27 avril 1988

« Il paraît, quand j'ai évoqué rapidement, la dernière fois, l'hystérique et le regard, que ça n'a pas été bien compris. [...] Elles me faisaient m'apercevoir d'un trait particulier d'une patiente, à savoir un "se faire disparaître" qui a été le sien au moment d'entrer dans une pièce où les regards se sont portés sur elle. C'était en fait raconter que, devant le regard, opère pour elle précisément cette métaphore de a / \$ que je viens d'inscrire au tableau. C'est-à-dire qu'elle disparaît. Elle disparaît mais pas tout à fait. Cet effacement laisse une trace. Ça se voit à l'expression qu'elle a employée : "non sans passer inaperçue", au moment où elle s'efforçait de dire qu'elle ne pouvait pas passer inaperçue et qu'elle était donc forcément aperçue. Je lui en ai fait la surprise avec ce "non sans passer inaperçue" qui dit le contraire. [...] Dans cette double négation, dans cette vacillation, il y avait ce consentement à s'effacer et à se faire disparaître dans l'entre-deux de ce lapsus. Par rapport à ça, il ne lui serait évidemment pas venu à l'idée de défoncer d'un coup de coude les regards éventuellement trop insistants qui la cernaient — ce qui, à l'occasion, peut amener le témoignage, quand on la regarde de façon insistante, que vraiment ces hommes ne savent pas se tenir, et sans qu'elle prenne elle-même en compte, il faut le dire, ce qui dans son apparence même est spécialement fait pour attirer l'œil. Dans cet exemple du "non sans passer inaperçue" s'incarne pour moi ce consentement à s'effacer devant l'objet ».

Les divins détails

1988-1989

Cours du 1^{er} mars 1989

« La divinisation de l'objet a, c'est précisément ce qu'on observe dans le paradigme du coup de foudre qui est, selon Lacan, la rencontre de Dante et de Béatrice. Lacan, dans sa façon de résumer l'écrit de Dante, comprime deux épisodes. Il suffit que cette petite fille tourne les yeux vers Dante pour que l'esprit de la vie dise en tremblant ces paroles dans son cœur : "*Excedeus corpior me qui veniens dominabitur mihi*" — "Voici un Dieu plus fort que moi qui vient pour être mon Seigneur". Il suffit qu'il y ait ce regard pour que Dieu se présente. [...] Ce qui annonce l'entrée dominatrice du Dieu de l'amour, c'est un divin détail, à savoir ce regard qui est exactement un appendice du corps et que l'on n'avait pas jusqu'à Lacan isolé comme tel dans cette fonction [...]. J'ai rappelé tout à l'heure que cet appendice est sublimé. Sublimier, c'est porter vers le haut, comme le doigt levé de saint Jean-Baptiste. Mais n'oublions pas que la sublimation de l'appendice est corrélative de sa chute. *Cade*, en latin, c'est ce qui tombe, et même ce qui est tombé. C'est pourquoi on peut dire que cette caducité de l'appendice est le produit de la sublimation. C'est ce qui justifie Lacan, s'agissant de Béatrice, de qualifier de déchet exquis ce produit-regard ».

Cours du 8 mars 1989

« On pourrait, vous le voyez, développer encore, mais je ne vais pas m'étendre sur le *Glanz* et le *glance*, sauf pour dire que le regard, on peut penser que c'est le sujet qui le donne sur le nez qui serait caché sous les jupes. On pourrait penser que ça va du sujet vers l'Autre, et que ça lui revient de l'Autre en tant que *Glanz*. Du regard que le sujet porte sur l'objet qui n'existe pas, lui revient une condition de l'objet lui-même. Ça revient comme l'exigence que sur le nez de l'Autre soit comme écrit son regard dans le brillant — il y a des regards brillants. Du coup, c'est le sujet, le pauvre, qui ne cesse pas d'être regardé par ce qui lui tire l'œil. Pour lui, désormais, le regard sera partout où il y aura ce petit brillant sur le nez d'une dame. Il y a, dans ce passage d'une langue à l'autre, de quoi structurer cette affaire selon les lois de la communication, à savoir que ce qui lui revient de l'Autre dans sa langue maternelle sous une forme inversée, n'est pas ce que le sujet lance vers l'Autre, mais, au contraire, ce qui de l'Autre lui fera désormais toujours signe. »

Cours du 10 mai 1989

« On ne peut pas dire que l'Autre n'existe pas pour le pervers exhibitionniste. Au contraire, il lui faut l'Autre, et spécialement cet Autre barré incarné par une ou plusieurs femmes, pour faire monstration de l'avoir, pour donner à voir son avoir. C'est généralement là-dessus qu'on s'attarde, mais ce n'est pas sur ce point que Lacan met l'accent. Il le met sur le fait qu'il s'agit, pour le sujet, de faire surgir le regard dans l'Autre, dans l'Autre évacué de la jouissance. Il s'agit de faire surgir l'objet a comme regard dans le champ de l'Autre. La pulsion qui est là en jeu, en quelque sorte s'enroule autour du regard de l'Autre. Le voyeuriste est différent en tant que c'est lui qui apporte le regard. Il apporte le regard au champ de l'Autre, sauf que dans ce qu'il espionne, c'est comme si l'Autre se voyait, déjà avant, être vu du point de son idéal. Nous avons l'exemple de la femme à sa toilette qui déjà se fait aimable sous un regard qui n'est pourtant pas matérialisé. C'est en quoi, sous l'idéal, il y a le plus-de-jour. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

A

B

La question de Madrid

1990-1991

Cours du 5 juin 1991

« Évidemment, si on se dit, comme le rappelait Jean-Pierre Klotz, que le transfert négatif, c'est un *avoir à l'œil*, on peut se demander si Jones ne serait pas le spécialiste du *fermer les yeux*. La biographie qu'il a pu faire de Freud fermait les yeux sur un certain nombre de travers ou de manquements de Freud. De telle sorte qu'il a certainement prolongé, à propos de Freud, le désir de sauver le père. »

De la nature des semblants

1991-1992

Cours du 22 janvier 1992

« Lacan apporte à l'appui une référence à Aristote : la distinction entre ce qui est pratique et ce qui est proprement théorique, contemplatif, d'où seul un accès à l'être pourrait le ménager : agir voile l'être, seule la contemplation nous donnerait l'être. Et Lacan d'indiquer que ça démontre le lien ainsi établi de l'être et du regard. Complétons ça, enfin, allons dans le même sens, en prenant par exemple, le bateau de Platon, ce mythe de la caverne, qui est bien fait, qui a l'air d'être fait pour montrer le lien de l'être et du semblant. [...] Et, si vous relisez le mythe de la caverne avec la clef que donne Lacan pour Aristote, aussi bien pour la philosophie, vous verrez qu'il n'est question que de ça, de ce qui se passe quand le prisonnier accoutumé à ne voir que l'ombre se trouve exposé au soleil et invité à voir les choses mêmes dans leur évidence : l'aveuglement qui s'ensuit, la souffrance. Le mythe de la caverne, c'est une histoire de l'œil et du regard ! »

Cours du 25 mars 1992

« Et peut-être peut-on admettre que pour le regard aussi bien, que Lacan a ajouté à cette liste, la décomposition signifiante joue aussi, et qu'on compte les regards. Cela peut être sensible quand ça vient au premier plan dans la psychose, avoir reçu un regard, et puis, par après, en avoir reçu un autre. »

Donc. La logique de la cure

1993-1994

Cours du 9 mars 1994

« Un peu plus tard, page 296 du *Séminaire IV*, vous noterez que Lacan a une interprétation très savoureuse de cet objet *a* en attente, lorsque l'attitude du petit Hans qui joue avec le signifiant lui inspire des développements sur le mot d'esprit. [...] "*Dites-vous bien tout de même que ce noir qui est là, volant devant la bouche du cheval, c'est la béance réelle toujours cachée derrière le voile et le miroir, et qui ressort toujours du fond comme une tache.*" Voilà ce qui est le plus proche de ce que Lacan appellera l'objet *a* ».

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Cours du 18 mai 1994

« Le sujet y place le sein, qui appartient au corps de l'Autre et qui est coupé du corps de l'Autre. Il y place aussi bien l'excrément, qui est l'objet qu'il perd par nature, et il y place le regard ou la voix qu'il prélève sur l'Autre. Lacan simplifiera tout ça plus tard, en disant que le grand Autre, eh bien c'est finalement le corps — on prélève les objets sur ce corps. [...] Au fond, dans cette construction, nous avons comme une double causation du sujet. D'un côté, le sujet de l'inconscient et, de l'autre côté, la valeur de petit a ».

Silet

1994-1995

Cours du 18 janvier 1995

« L'image comme prison de la jouissance, c'est bien ce qui supporte la promotion de la fonction du fantasme, et c'est aussi ce qui conduit Lacan à faire une place éminente à la pulsion scopique, la pulsion qui a affaire avec l'œil et le regard. Et il fait cette place précisément dans son *Séminaire XI*, sans doute en raison d'une contingence : la parution de l'ouvrage *Le Visible et L'Invisible* de Merleau-Ponty. Mais au-delà de cette contingence, il se découvre que la conjonction de l'image et de la jouissance est déterminée dans tout le cours de l'enseignement de Lacan, et c'est ce qui fait que, ayant à traiter une année de l'objet en psychanalyse et de l'objet pulsionnel en psychanalyse, il fait une place tout à fait de premier plan à l'image, à l'œil et au regard. »

« Là où on pourrait s'attendre, en raison de ce qu'on a dans l'oreille, que l'espace des objets humains, du monde humain, que cet espace est structuré par la parole. Eh bien non, à cette date en tout cas, c'est la vision qui apparaît au fond structurante. »

« Au fond, quand il s'efforcera de retrouver la pulsion à la fois dans la vision et dans la parole, il dégagera de façon symétrique ces deux objets qui n'avaient pas été identifiés en tant que tels par Freud. »

La fuite du sens

1995-1996

Cours du 3 avril 1996

« Il donne comme exemple l'Homme aux loups. Il évoque la brusque apparition des loups dans le rêve, et il évoque le regard des loups, regard qui pourrait pour nous, instruits par Lacan lui-même, indiquer que le cœur de ce rêve est l'émergence du regard comme objet a. Mais Lacan invite là à traiter du signifiant originel. On voit que dans la relecture qu'il fait du cas de l'Homme aux loups, il fait porter précisément l'interprétation sur l'élément signifiant, et qu'il écarte tout à fait cette émergence du regard comme objet a. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Cours du 19 juin 1996

« Voilà le rêve qu'il apporte : il voit, dans l'âtre, rôtir un sanglier. Il se dit : "il est cuit et pourtant il remue encore." Alors il s'en va en disant : "à table !" Voilà le rêve. C'est un rêve qui se déroule, au fond, sans angoisse, malgré l'étrangeté du moment où on perçoit que l'animal, qui est cuit, pourtant bouge encore. Ce qui s'ajoute ensuite dans les associations, c'est que cet animal regarde, regarde le sujet, et que ce regard rappelle le regard d'un mourant que le sujet avait vu dans sa valeur d'un "ne me racontez pas de salades, c'est fini pour moi". Et puis, dans l'association qui vient, voilà que ce regard de l'animal embroché n'est pas sans rappeler le regard de l'analyste — de l'analyste qui pourtant n'a rien à voir — et qui pourrait avoir justement cette valeur du "pas de salades".

C'est le rêve d'un sujet qui approche sans doute de la fin de son analyse. Ce n'est plus lui dans le rêve qui est démembré, c'est une série de figures qui s'achèvent en l'analyste. C'est l'analyste — au moins reconnaissable par le trait du regard — qui est là embroché et cuit. [...] Si l'Autre n'existe plus beaucoup, comme on le voit à ce qu'il est cuit, ça n'empêche pas qu'il y ait encore quelque chose qui remue : ce regard qui reste, ce regard décapant qui reste comme celui du chat de Cheshire de Lewis Carroll, ce regard qui s'efface pour ne laisser demeurer que le sourire. Ici, de l'analyste dont la figure est destinée à être dépecée, il reste l'organe. C'est dans cette veine que la dernière fois j'évoquais, aux limites du bon goût, le Lacan disparu que tout le monde mange. Mais le fait de le manger n'empêche pas que son regard soit là, ce regard dont il avait précisé la fonction, spécialement concernant les analystes, à savoir la fonction de faire honte ».

L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique *1996-1997*

Cours du 21 mai 1997

« Les neurosciences sont obligées pour rendre compte du développement neuronal de mettre en fonction le regard de l'Autre parce que ce n'est pas la même chose de recevoir le langage d'une machine ou que ce soit un être humain qui regarde. Il faut qu'il y ait un certain "se faire voir" du sujet pour que ça fonctionne. »

Le réel dans l'expérience analytique *1998-1999*

Cours du 16 décembre 1998

« Et foncièrement le positif et le négatif du transfert, entendus comme l'amour de transfert, la haine de transfert, avoir l'analyste à la bonne ou l'avoir à l'œil, comme s'exprime Lacan, c'est-à-dire observer, c'est-à-dire soupçonner, c'est, pour Lacan, un faux clivage. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Cours du 27 janvier 1999

« Alors ça indique déjà au moins que l'interprétation comme dérangement, elle mobilise quelque chose du corps. C'est un mode de l'interprétation qui exige qu'elle soit investie par l'analyste et par exemple qu'il y apporte — ce qui n'arrive pas quand on se met à traduire le texte tout simplement — le ton, la voix, l'accent, voire le geste et le regard. »

Cours du 3 février 1999

« Freud signale que dans le voyeurisme et l'exhibitionnisme, l'œil correspond à une zone érogène, ce dont nous retrouverons bien plus tard l'écho dans le *Séminaire XI* de Lacan, quand il consacrera à la schize de l'œil et du regard quatre leçons qui appartiennent au registre de la pulsion. »

Cours du 17 mars 1999

« Comme ce regard, le regard de l'Autre, qui, lorsqu'il apparaît, fait tomber ce manque d'être de la conscience, le fait tomber au rang d'objet, le chosifie. »

Les us du laps

1999-2000

Cours du 29 mars 2000

« Il faut déjà s'apercevoir de ça quand on sera dans le sophisme développé, c'est que ce que Lacan appelle l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure, ce sont trois types de conclusion, trois modalités différentes de conclusion. »

Cours du 3 mai 2000

« C'est alors à ce titre-là que, sur la base de ce sophisme, il introduit sa tripartition de l'instance du regard, du temps pour comprendre et du moment de conclure. L'instance du regard, c'est ce que nous avons trouvé et qu'il qualifie d'ailleurs de base du mouvement. [...]

Cet instant que l'on pourrait prendre pour un non-temps, quand on dit "c'est immédiat", c'est ce que Lacan isole dans la fonction de l'instance du regard comme une modalité temporelle propre, qui n'impose pas la considération de l'autre ».

Cours du 10 mai 2000

« Il y a néanmoins ici un intervalle, qu'on peut supposer aussi infime que l'on veut, et il y a donc — comme il s'exprime — une instance du temps qui creuse cet intervalle. Et au fond, le regard qu'il mobilise à cette occasion, c'est ce qui comble cet intervalle, ce qui à la fois le creuse et comble cet intervalle. Et donc, en quelque sorte, y compris dans cette structure du temps, il y a comme un trou, même imperceptible, que vient combler si je puis dire l'objet petit a du regard, où vient s'inscrire l'objet petit a du regard. Et c'est ce trou invisible que le regard porte toujours avec lui-même qu'il faut examiner du côté subjectif comme du côté temporel. »

« La structure objective de l'instant du regard, elle comporte "je ne m'occupe de rien, et je file", elle comporte l'instant. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Cours du 24 mai 2000

« Le premier ternaire, la scène inaugurale, c'est quand même la scène d'un traumatisme. La jeune Lol, à dix-neuf ans, aux bras de son fiancé, se le faisait voler, dérober, par une autre femme — la femme fatale, a dit Éric Laurent, qui est une héroïne par ailleurs de Marguerite Duras, Anne-Marie Stretter, et je crois que c'est elle dont Lacan dit qu'elle est le non-regard. Je ne crois pas que ce soit Lol qui soit non-regard, c'est la femme qui dérobe son fiancé à Lol. Je le prends de la page 16 de mon édition où Marguerite Duras dit d'Anne-Marie Stretter, celle qui capte le fiancé : "Avait-elle regardé Michael Richardson", le fiancé en question, "en passant, l'avait-elle balayé de ce non-regard qu'elle promenait sur le bal ?" Donc, le non-regard me paraît concerner Anne-Marie Stretter, la voleuse du fiancé, et celle que Lacan appelle la femme de l'événement. C'est la première scène. »

« Et elle cherche l'équivalent de ce corps dans le regard des hommes qui regardent les femmes. [...] Et dans l'intervalle entre la scène 1 et la scène 2, ce qu'elle fait, c'est qu'elle déambule dans la ville, épiant les hommes qui regardent les femmes ».

« On voit en effet qu'à la fin, une fois qu'elle a passé peut-être ses plus belles années, à quoi passera-t-elle son temps ? À se photographier, à se faire photographier dans toutes les poses et les tenues, en prenant des airs de la vengeresse, de la Vénus. Sa satisfaction étant là pur regard, elle, s'offrant pour être vue, mais en ayant fait l'impasse sur l'homme qui regarde. Vous voyez, je parlais tout de suite de la comtesse de Castiglione avec plus d'enthousiasme que de Lol V. Stein. Encore que ce soit une opération en effet très singulière, mais on voit bien, d'une certaine façon — faisons de la clinique —, l'identification narcissique n'est pas accomplie chez Lol V. Stein. Pour trouver son corps, et même l'image de soi, il faut qu'elle passe par l'Autre, et même, au-delà de son image de soi, pour trouver son être, il faut qu'elle passe par l'Autre, alors que la comtesse de Castiglione n'a besoin de personne. C'est comme la phrase : "Le célibataire fait son chocolat lui-même" — la comtesse de Castiglione fait son regard elle-même, elle n'a besoin de personne pour faire son regard. »

Cours du 31 mai 2000

« Tout ce qu'on voit est vu à la place de ce qui ne peut pas se voir. Et spécialement, ça affleure spécialement dans le cas de la fascination, quand le regard ne peut pas se détacher de, et, ce qu'il y a à la place, c'est ce que diversement on peut appeler le phallus, la forme phallique, susceptible de toutes les métonymies et donc grande représentation — il faut le dire, la représentation sublime est empruntée au corps de la femme, dans son éclat. On peut même donc instaurer une dialectique dans ce qu'il y a à voir, entre la forme qui flatte l'œil et la chose équivoque, indicible, la forme dépourvue de contour, l'*unforme* qui trouble, perturbe, ou se glisse dans l'image bien formée. C'est par exemple cette dialectique que Lacan met en évidence dans le tableau fameux des Ambassadeurs où ce qui est offert à voir est sujet à être troublé par une chose bizarre et qui ne trouve elle-même sa forme que dans un autre espace, et d'une autre perspective. »

« En fait, l'incognito est entre les deux. Et même l'incognito est l'un des deux partenaires, et c'est pourquoi Lacan nous invite à ne pas identifier la position de Lol à celle du voyeur. Et à ne pas croire que le regard soit à cette place-là. C'est là que son emploi du mot regard est un emploi tout à fait spécial, un emploi technique du mot regard, auquel il donne une signification qui lui est propre. Parce que dans la langue commune, le regard est attiré, fasciné par tel spectacle. Le regard se porte sur. [...]

Or, Lacan n'appelle pas regard dans ce sens-là, ce qui est fasciné par. Il appelle regard le fascinant et non pas le fasciné, et c'est pourquoi il peut faire reconnaître l'origine du regard dans la tache, dans ce qui fait tache dans le spectacle du monde. [...] Le regard, ce n'est pas voir, ça n'est pas regarder, bouger ses mirettes — le regard est d'abord dans l'Autre. C'est un principe dont il faut suivre les conséquences jusqu'au bout.

Le rapport fondamental, c'est celui qui inscrit l'Autre à la place de la détermination et le sujet barré par cette détermination elle-même, à la place du déterminé. En l'occurrence, pour Lacan, s'agissant du regard, l'initiative est à l'Autre, si je puis dire. Et ça peut s'écrire à cet égard : petit a divisant le sujet. Moyennant quoi dans sa division, le sujet l'éprouve à ne pas pouvoir s'empêcher de regarder. Mais d'abord parce que ça le regarde, expression que Lacan met en valeur dans son texte sur Duras ».

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

« Alors disons l'origine du regard, c'est la tache, et c'est ce qui met potentiellement chacun en position d'être sous le regard du monde. Le regard n'est pas que ma propriété, au contraire le regard est dehors et je suis cerné par un monde omnivoieur, comme s'exprime Lacan dans le *Séminaire XI* et, au fond, en se glissant dans des analyses phénoménologiques de Merleau-Ponty qu'il lui était arrivé de reprendre précisément, l'origine c'est la tache. Le regard, c'est déjà une métonymie de la tache, une variation de la tache. Il y a encore, si je puis dire, un troisième stade, qui est le stade de la beauté, alors que la tache peut être l'élément dégueulasse du spectacle, mais par là-même celui qu'il faut reconnaître, le regard. La beauté est la forme sublime de la tache, et donc on peut la mettre comme un troisième stade après la tache et le regard. Lol V. Stein, c'est un roman de la beauté, de la captation par la beauté, par la beauté-regard. Et Lacan même, à la fin de son texte, dit que Lol V. Stein s'inscrit précisément dans la zone où le regard se retourne en beauté, avec référence à l'entre-deux-morts, avec référence à la position d'Antigone, qu'il a élaboré dans *L'éthique de la psychanalyse*, comme étant celle de l'entre-deux-morts. »

« Mais, plus précisément, et en s'appuyant de façon parfaitement exacte sur le roman de Marguerite Duras, Lacan montre que c'est Tatiana, le corps de Tatiana, qui est là, qui centre la captation de Lol, que c'est déjà au départ cette nudité jamais vue de la femme qui lui enlève son fiancé, qui laisse Lol inconsolable comme s'exprime Duras, c'est de ne pas avoir vu le geste de l'homme dénudant la femme qui la laisse pantelante et vissée à cette place. »

« L'expression que souligne Éric Laurent, la féminisation par l'objet petit a, c'est une autre version de la forme érotomaniaque de l'amour. L'objet petit a comme tache, on l'a vu, c'est ce qui fascine mon regard. Et donc, au fond, Lacan définit la position féminine par excellence comme celle-là, celle d'être le centre du regard, comme pour Lol. »

Cours du 14 juin 2000

« Et, effectivement, Jacques Hold n'est pas n'importe qui. Jacques Hold, c'est l'homme qu'elle croit voir embrasser une femme qui pourrait être son amie Tatiana, elle les regarde derrière une haie, comme vous le signalez, et ça répète ce qu'elle a vu de la scène du bal de derrière des plantes vertes. À partir de là, s'ébauche la construction du fantasme. »

« Tandis qu'ici petit a est sur la robe, et c'est la nudité même du corps qui s'étale sur la robe, et petit a est aussi — s'agissant de Tatiana, mais c'est la même chose — sous la robe en tant qu'elle est vue par Lol dans sa nudité, "nue, nue sous ses cheveux noirs".

C'est en ça que l'on peut dire que le petit a dont il s'agit pour elle, l'objet qui est là, à la fois à la passionner et à la persécuter, c'est la tache. Qu'est-ce que la tache ? La tache, c'est ce qui attire votre regard, comme je l'ai souligné, c'est donc le *regarder* ou le *vu*, c'est-à-dire ce qui est passif. Je regarde, je suis le spectateur. L'autre est regardé, la tache est regardée. Bête comme une tache, mais précisément, cette tache n'est pas si passive que ça, puisqu'elle exerce une action sur moi, puisque la tache précisément attire mon regard. Elle attire, elle m'attire, ça me force à la regarder, cette tache. Et par là même, ça veut quelque chose, cette tache. Il y a un désir derrière.

Et ce désir est inconnu. C'est là le problème que cerne Lacan : je le regarde, mais est-ce que ça me regarde ? Sans ça, c'est l'ivresse du spectacle du monde. Le monde est mon spectacle. Et avec un petit effort, je suis solipsiste et je me demande même si vous existez comme moi j'existe. "Le monde est ma représentation", Schopenhauer. : "La vie est un songe", Calderon. »

« Pour ce qui est des références, il y a aussi la littérature fantastique. Plus profonde que le philosophe, la littérature fantastique qui est justement faite pour exploiter ça que le regard est là dans le monde, partout. Dans ce monde que je regarde et qui a l'air d'être bien tranquille à sa place, le regard est là, et c'est ce que Lacan appelle, dans le *Séminaire XI*, le monde omnivoieur. Tout ce que je regarde et qui m'attire le regard, par là même un désir s'exerce. Il y a un regard qui est dans l'Autre, dont je ne sais pas comment il me situe et ce qu'il fait de moi. Et c'est ça qu'exploite à l'occasion la littérature fantastique quand elle montre justement l'inanimé habité par un désir qui me happe.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Sur le registre comique, c'est l'histoire de Petit-Jean que Lacan raconte dans le *Séminaire XI*. Il est en mer, avec Petit-Jean et Petit-Jean lui montre une boîte de conserve et lui dit : "tu vois cette boîte, tu la vois, eh bien, elle, elle ne te voit pas." Lacan s'en souvient des dizaines d'années après, et il donne une indication sur sa pathologie, enfin sur son pathétique, à lui, Lacan. Il dit : "lui il trouvait ça drôle, moi je ne trouvais pas ça si drôle que ça." Et au fond il analyse : "cette boîte me regarde au niveau du point lumineux, au niveau où je centre mon regard sur elle, c'est le point lumineux qui est lui-même à me regarder, et à ce moment-là je m'aperçois que je fais tache, que je suis le personnage ridicule dans ce décor breton. Je suis le touriste, qui vient se faire balader par le prolétaire qui lui gagne sa vie à la sueur de son front, et moi je suis le gandin qui se promène là, et comme il ne peut pas me le dire comme ça, il me le fait dire par la boîte de conserve" — "Regarde le con que tu es, mon pauvre !" Il est saisi par le fait qu'alors il est de trop. Il est de trop dans le décor, il est le surnuméraire de l'affaire.

Et quand il dit : "pas si drôle que ça", c'est un moment d'angoisse, appelons-le par son nom : "Je ne sais pas ce que je suis dans le désir de l'Autre". C'est-à-dire que je ne sais pas quel est mon *idée*, je ne sais pas quelle est mon image pour l'autre, et c'est là le phénomène que Lacan signale dans son texte sur Duras : la tache me regarde sans me regarder. C'est-à-dire, elle me regarde comme point lumineux, mais néanmoins mon *idea*, mon image pour elle reste insituable pour moi. »

Le désenchantement de la psychanalyse

2001-2002

Cours du 15 mai 2002

« Ces appareils, c'est ce que, quand Foucault faisait l'historien, il a parcouru : la prison, l'usine, l'asile, l'hôpital, l'école, l'université. C'est ce qu'il a épinglé de la formule "surveiller et punir" qui suppose justement une extériorité de l'œil et de la sanction, et une délimitation claire entre l'*in* et l'*out*. Il l'a surtout mis en valeur pour l'Ancien Régime. »

Orientation Lacanienne III

2003-2004

Cours du 28 avril 2004

« J'ai mis en évidence, enfin, que Lacan accomplissait une révision de ce concept de l'objet ; parce qu'avec le concept antérieur de l'objet, l'objet de l'angoisse en effet est invisible et insaisissable. »

Cours du 5 mai 2004

« Si dans ce Séminaire, Lacan en effet peut ajouter le regard et la voix, c'est parce qu'il a arraché le statut de l'objet au signifiant. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Cours du 12 mai 2004

« Alors, le travail de la fouille ramène ici un objet jusqu'alors inédit, ramène un objet jusqu'alors resté, on peut le dire, invisible à Lacan lui-même, on en a le témoignage, resté insaisissable, un objet jusqu'alors tamponné par le signifiant, parce que jusqu'alors dans le frayage de Lacan, les objets déterrés étaient tous susceptibles de devenir signifiants. »

« D'abord, la liste lacanienne se règle, une fois qu'elle est allégée de la castration et de la référence au développement, sur les zones érogènes et spécialement sur les orifices du corps, et c'est ce qui permet à Lacan d'ajouter à l'oral et à l'anal, le scopique et le vocal. Il ne s'agit pas qu'on vous arrache les yeux — encore que ça figure et c'est montré même dans le Séminaire. Mais précisément, là ça n'est plus le modèle de l'image de l'éviration qui fonctionne, c'est l'image de la perte et de la séparation. »

Cours du 2 juin 2004

« Vous savez comment il le présente au début du *Séminaire X L'angoisse* : une mante religieuse et le personnage qui porte, lui, un masque et qui ignore si la mante religieuse ne va pas trouver son objet en lui ; d'où angoisse, angoisse d'être ce dont la mante religieuse manque. Ce que fait remarquer Lacan à la fin du Séminaire, en retirant en quelque sorte le tapis sous les pieds de celui qui le suit, c'est que l'apologue ne vaut qu'au niveau où il se place, ne vaut qu'au niveau scopique ; justement parce qu'à ce niveau, il y a des semblables. C'est le niveau du stade du miroir, c'est le niveau où nous sommes les mêmes, et c'est le niveau par excellence où est méconnue l'étrangeté de l'objet petit *a*. C'est au niveau scopique qu'il est le plus masqué, et c'est pourquoi ce Séminaire comporte une critique continue du niveau scopique qui est bien celui où Lacan a élaboré sa théorie du désir depuis le stade du miroir et le schéma optique qui fait dans ce Séminaire une dernière apparition. »

« Au fond, on pourrait l'énoncer de cette façon : n'est spécularisable, ne peut apparaître dans le miroir, dans le champ de l'Autre, que ce qui est conforme au principe du plaisir. Et donc ce qui est normalement exclu, c'est le forçage du plus-de-jour, le champ visuel est par excellence ce qui exclut le forçage du plus-de-jour. »

Illuminations profanes 2005-2006

Cours du 23 novembre 2005

« L'opération de l'exhibitionniste, c'est la tentative de combler le trou dans l'Autre en faisant apparaître le regard au champ de l'Autre. C'est une opération qui est à distinguer de la mise en place du voyeurisme. L'exhibitionniste est comme happé par la jouissance de l'Autre. [...]

L'opération c'est la capture de la jouissance au champ de l'Autre. [...] L'acte exhibitionniste est un acte dans la mesure où l'on peut dire qu'il réalise une épiphanie de l'objet *a* comme regard.

D'où la différence avec le voyeurisme. "Le voyeur interroge dans l'Autre ce qui ne peut se voir", dit Lacan. Ici, la description traite de ce qui peut être le support de cet impossible à voir, à savoir un corps grêle, un profil de petite fille. "Ce qui fait l'objet du désir du voyeur, c'est très précisément ce qui ne peut s'y voir, l'insaisissable même d'une simple ligne où manque le phallus".

Et Lacan ajoute : "C'est aussi bien ce qui montre d'abord que nulle pulsion n'est le retour d'une autre, qu'elles sont dissymétriques".

Que veut dire exactement ici cette dissymétrie ? Avec l'opération de l'exhibitionniste qui présente l'objet ridicule ou l'objet glorieux, il s'agit d'obtenir la présence, l'apparition, la révélation de l'objet *a* au champ de l'Autre. Le sujet exhibitionniste se tient à l'occasion dans une posture d'immobilité, alors que le voyeur, lui

apporte son regard. Il réalise également une opération de bouchage, mais en prélevant sur lui son regard, en payant le prix de son regard ».

Cours du 25 janvier 2006

« Donc l'hystérie trouve ici à se placer, la perversion aussi dans une notation rapide : "Pour apprécier leur relation imaginaire dont il s'agit dans la perversion, il suffit de saisir la statue au niveau de la contention baroque. Ce qu'elle représente d'incitation n'est sensible qu'au voyeurisme en tant qu'il représente lui-même l'exhibition phallique." »

Cours du 1^{er} mars 2006

« Page 316 [*Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*], on trouvera même une référence à la prédestination de l'objet petit a : "La coupure est assurément, dit Lacan, ce qui prédestine ces supports [*les différents objets petits a*], définissables matériellement comme regard et voix, à la fonction d'être ce qui institue cette sorte d'ensemble d'où une topologie se construit, qui, à son terme, définit l'Autre" (avec un grand A). Je le souligne, la coupure est assurément ce qui prédestine le regard et la voix à la fonction d'être des objets petits a, pour tout dire. Donc cette prédestination, c'est une façon : la forme est là avant qu'elle ne soit remplie. »

Cours du 22 mars 2006

« Lacan dit ceci : "Le sujet c'est lui qui efface la trace." Alors, première émergence, en la transformant en regard et donc là, nous voyons sous son nom apparaître fugitivement — c'est le cas de le dire — l'objet regard, fugitivement parce que, là, une fois qu'on a déplacé les choses du signifiant à l'objet petit a, on voit qu'il y a un Autre qui a laissé la trace, qui est passé par là, qui est au-delà.

Et donc ici, la première émergence de l'objet regard est obtenue à partir d'un argument sur la trace. La trace vaut comme regard de celui qui s'est enfui et en même temps comme opercule, comme fente dernière qui permet encore de l'apercevoir. Et donc c'est regard, regard à entendre comme fente, entr'aperçu. Et nous aurons un peu plus tard un très précieux, très joli développement de Lacan sur le regard qui laisse des traces. Ce regard, loin d'être insubstantiel, a une substance puisqu'un regard laisse des traces, là il faut déjà se reporter plus loin dans le texte, à la page 315 [*Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*] : "Un regard. La portée d'un tel élément dans l'érotisme rend sensible la question du rapport entre ce qui s'inscrit au niveau du regard et la trace. Un regard érotique laisse-t-il des traces là où il vient s'inscrire, chez quelqu'autre ? C'est à ce niveau que s'insère la dimension de la pudeur."

Moi, j'adore un moment comme ça où, après une construction abstraite on attrape, on saisit là, on conceptualise ce qui est si difficile à saisir : c'est pourquoi c'est dans cette exquisité de la pudeur que le regard fait poids et fait trace et donc peut constituer en lui-même un viol.

Amener la pudeur ici lie le regard et la trace d'un lien dont on sent la pertinence entr'aperçue précisément. »

Cours du 9 avril 2006

« Nous allons distinguer ce que Lacan appelle les diverses façons de l'effacement qui nous donnent les objets petit a et ici il s'agit d'une autre transformation où la trace est transformée en objet petit a.

Et ça, c'est la transformation 2 que Lacan explore dans ces quatre petites pages. La transformation 2 a quatre modes, transformation notée petit a, c'est la transformation en regard, en voix. La transformation de la trace en regard, Lacan la met là, presque. L'Autre s'éclipse et il reste que cet Autre a vu. Il a vu, là il faut plutôt penser à Diane et Actéon. Diane est au bain, Actéon l'a vue et il reste après la trace qu'il y a de son passage, même si ce sont des broussailles qui ont été bougées et cassées. Ça veut dire : "elle a été vue, elle a été aperçue". Donc là, nous pouvons dire que c'est la transformation de la trace d'Actéon en regard. »

Cours du 17 mai 2006

« Lacan a une très jolie façon de situer la position de l'analyste au regard de l'objet petit a à partir des formules. Il le fait à partir de la formule qui est illustrée par exemple par les petits *psuké*, les petites figurines

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

vous savez où on voit trois moines ou trois petits singes : l'un qui met les mains sur la bouche, l'autre sur les yeux et le troisième sur les oreilles.

Il y a toute une sagesse là-dedans. Et Lacan fait valoir ces trois termes pour marquer que la position de l'analyste s'en soutient comme à l'envers, que le *se taire* de l'analyste isole la fonction de la voix, on retrouve les quatre, que le *ne rien voir* isole le regard et que le *ne rien entendre* isole les demandes orales. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Le tout dernier Lacan

2006-2007

Cours du 17 janvier 2007

« Voilà l'idée donnée d'un sens qui doit tout à l'imaginaire du corps, par rapport à quoi il oppose le regard, le regard dont il qualifie la dynamique de centrifuge. Le regard se répand, le regard ouvre l'espace hors de. De là, il faut comprendre sans doute que le sens, au contraire, dépend d'un trou à dynamique centripète. Le sens, on le ravale après l'avoir émis. »

Nullibiété. Tout le monde est fou

2007-2008

Cours du 14 novembre 2007

« C'est comme les typhons, je crois, enfin, je n'ai pas eu le temps d'étudier dans le détail les différents types de perturbations atmosphériques pour ce matin. Mais dans les typhons ou peut-être est-ce dans les ouragans — c'est la même chose, mais enfin il y a deux mots — eh bien si vous êtes si calés alors dans quelle perturbation atmosphérique, y a-t-il justement au centre l'œil ? Oui, dans le typhon, l'œil du typhon, partout, tout le temps.

Et donc, quand on essaye de déchaîner un typhon, il faut soi-même être placé dans l'œil. Très tranquille, très serein. C'est ardu quand on est tiré à hue et à dia, mais c'est d'autant plus essentiel. Et c'est essentiel dans la pratique de l'analyse où le mouvement naturel, c'est d'être hypnotisé par l'analysant, par son discours, hypnotisé insidieusement ; ce qu'on appelle la position de l'analyste, c'est d'être dans l'œil. »

« Vous avez le bon objet petit a qui est tout de même l'objet petit a cause du désir — le terme est inadéquat, je n'en ai pas trouvé de meilleur ce matin — il est quand même individualisé — l'exemple de Lacan, c'est quand même Dante et Béatrice. Dante croise Béatrice, elle a 9 ans et il tombe amoureux d'elle pour la vie. Aujourd'hui, il serait embarqué comme pédophile ! Bon.

Donc, là, l'objet petit a cause du désir, Lacan le dit : trois clignements d'œil, l'objet petit a exquis du regard se détache et il est fixé à elle, à celle-là pour toute sa vie. »

Cours du 21 novembre 2007

« Il y a une image indélébile chez moi, que j'ai bien isolée en analyse : c'est mon père, médecin-radiologue, m'amenant pour la première fois dans son cabinet de radiologue. »

A
B

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Cours du 5 décembre 2007

« Au cours de cette visite, après le cabinet où mon père dictait ses comptes rendus à ses secrétaires, il y avait la salle des machines en quelque sorte. Et donc il me montre ses appareils nouveaux et il me dit : "avec ça on voit l'intérieur du corps, on voit le squelette, on voit ce que tu as vu sur les photos", comme parlaient les radiologues.

Et il ne trouve rien de mieux à faire que de me placer derrière un de ces appareils, moi, son fils, et donc pendant un temps les lumières s'allument, la pièce est dans l'obscurité, les lumières s'allument et donc ne voyant rien moi-même, je sais que je suis vu jusqu'au tréfonds de moi.

Qu'on voie mes os, qu'on me voie au fond déjà mort, qu'on voie mon intérieur, que je n'aie plus de secrets, que là, l'Autre de la surveillance ait gagné, que moi je ne le voie plus et que lui me voie de fond en comble et comme jamais je ne me verrai, comme j'aurais pu me voir. Et donc un regard qui est le comble de l'inquisition et je suis transi par ce regard. Et ça, c'est un moment qui s'est fixé, on peut dire, dans ma chair. Je ne sais pas si vous frissonnez, on ne peut pas l'inventer, si je me suis raidi, mais je sais que j'ai été transi par ce moment-là, cette vision, là, de savoir que mon père m'avait comme ouvert, lisait en moi comme un livre ouvert.

Je suis pas tombé dans les pommes, je n'ai pas pleuré, ça dû être imperceptible, mais c'est resté pour moi une référence — oh mais je l'ai compris avant d'être en analyse, je l'ai compris en lisant de la psychanalyse déjà. C'est ça évidemment qui pouvait me donner ce regard que j'avais en rentrant à l'École normale — une de mes femmes m'avait dit alors : "tu as le regard d'un juge".

Ça m'avait surpris parce que justement je n'étais pas identifié avec l'Autre de la surveillance, moi je suis identifié avec son objet, à l'occasion, c'est pour ça que je me débats comme ça quand je sens qu'il se présente — les cognitivistes par exemple — je suis identifié ou à leur objet ou à celui qui attaque avec éloquence l'Autre de la surveillance. »

Cours du 12 décembre 2007

« Évidemment j'en donne la clef, c'est que si je m'inscris comme sujet barré, j'ai visiblement un rapport essentiel, charnel autant qu'intellectuel, avec le grand Autre — je l'ai appelé de la surveillance. C'est aussi l'œil du père, radiologue, traversant les corps (§ \diamond A). Donc, évidemment je suis là, et je me défends de cette cause de toute ma passion, c'est le cas de dire, j'ai eu vraiment un moment de passion, il y a une passion de Jacques-Alain Miller, enfin de Jacky, il y a une passion d'avoir subi l'intrusion de ce regard. »

Choses de finesse en psychanalyse 2008-2009

Cours du 19 novembre 2008

« Un mathème est affaire de géométrie, mais, dans la pratique, c'est, toujours, une chose de finesse. Ça ne se saisit que d'un coup d'œil, lorsqu'au terme d'un temps pour comprendre, une certitude se précipite, qui se condense sur un C'est ça. »

Cours du 8 avril 2009

« Là où il n'y a pas jouissance, il n'y a pas vérité. Au fond, quel est le critère de la vérité ? C'est que, par un côté ou un autre, ça vous fasse jouir, ça vous allume. Ce qu'on appelle la compréhension, c'est le moment où un énoncé, un signifiant tape dans votre fantasme, alors, il y a une petite lueur dans l'œil, au mieux. C'est si vrai d'ailleurs que je disais que, moi, c'était ça mon objet, que j'aimais allumer ça. On me dit toujours "Vous êtes si clair !" Je suis si clair parce que ce que je gobe, c'est précisément cette petite étincelle-là, c'est ça que j'aime produire au champ de l'Autre. »

« Si on parle de l'objet petit a en tant que tel — non plus réparti selon les catégories de l'oral, anal, scopique, etc. —, c'est une unité de jouissance non cumulative, non agrégative. »

Cours du 13 mai 2009

« C'est pourquoi aussi ce tout dernier enseignement dégage tout un espace de monstration, de configurations qui sont en-deçà ou au-delà du discours : c'est qu'il fait la place à ce qui ne se laisse pas résorber dans le discours, mais qui ne peut là que se manipuler et se regarder. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Vie de Lacan

2009-2010

Cours du 14 avril 2010

« "Se croire" traduit un mode immédiat de l'identification et c'est ce que Lacan appelle l'infatuation. [...] Au sujet de la "boîte de sardine" : l'incidence de cet objet enchâssé dans ce dit est de nature précisément à faire chuter le "il se croit", à faire chuter l'infatuation. L'infatuation se supporte précisément de la suppression de ce qui conditionne l'identité du "je suis moi" et ce qui conditionne votre identité, comme moi, tient à bien d'autres choses qu'à vous-même. La boîte de sardines est là pour révéler que vous n'êtes pas *causa sui*, cause de vous-même. Et en particulier pour le godelureau qu'il est un privilégié qui ne tient sa place, son éminence que du discours de l'Autre. »

L'Être et l'Un

2010-2011

Cours du 2 février 2011

« C'est Roland Barthes et spécialement dans son dernier livre publié de son vivant qui s'appelle *La chambre claire* qui porte sur la photographie — c'est-à-dire ce qui semblerait être ce qu'on peut trouver de représentation brute du réel. »

« Dans une photo, dit-il, il y a ce qu'il appelle — il emprunte au latin — le *studium* : ce qui intéresse, ce qui est l'objet, dit-il, d'un investissement général, sans acuité particulière — ça intéresse, on regarde, ça informe, ça se tient, c'est en quelque sorte la tenue et l'harmonie de l'image. Et puis il y a, quand c'est une bonne photo, quand c'est une photo qui le retient, il y a un *punctum*, quelque chose qui vient casser ou scander le *studium*, qui vient, dit-il, "me percer comme une flèche", c'est un hasard qui me point au sens de qui me poigne aussi bien. Ce *punctum*, c'est en quelque sorte un détail qui mobilise spécialement et qui fait tache dans le *studium* étale de l'image. Moi je prétends que c'est directement inspiré du *Séminaire XI* de Lacan, dans le style propre, le génie propre de Roland Barthes. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Cours du 6 avril 2011

« À travers M1 et M2 [*les moments 1 et 2 de l'enseignement de Lacan*], à travers toutes les scansion et les avancées, il s'est orienté foncièrement sur le narcissisme et il a défini par là la jouissance à partir du corps, mais du corps en tant que vu, du corps présent par sa forme, du corps du stade du miroir. Chez Lacan, le corps était avant tout ce qui se voit, à la différence de l'organisme, et c'est là que se fait une bascule essentielle quand il est comme forcé de faire basculer la jouissance dans le registre du réel. Définie par le corps sans doute mais par un corps qui est tout entier situé par la *sui-jouissance*, par le fait qu'il se jouit, sans médiation, précisément, sans la médiation de l'autre qui voit même si cet autre, c'est moi-même. Au fond, "Le Stade du miroir" tel que Lacan l'a écrit, c'est un phénomène dialectique où je me vois comme l'autre me voit. »

Cours du 18 mai 2011

[*La conclusion de l'analyse*] « Il la situait au niveau du fantasme, et en terme de traversée du voile, traversée d'un voile ou accession à une fenêtre, autrement dit : le voir. L'ordre de la vision avec son corrélat antinomique du regard est là pour lui, dans la façon dont il a attrapé l'expérience analytique, centrale. »

Cours du 25 mai 2011

« Au fond, nous avons eu l'exemple d'emblée à Montpellier à propos de — j'avais cueilli comme ça des phrases cliniques de Lacan et j'avais obtenu celle-là d'abord — "arracher l'obsessionnel à l'emprise du regard". Ça ne va pas de soi qu'on puisse dire que ce soit là l'essentiel. On dirait dans la psychanalyse qu'il s'agit de l'idéal du moi, de l'instance qui surveille et qui juge. On évoquerait l'Homme aux rats qui, à un moment crucial de sa jouissance, s'en va ouvrir la porte pour voir si son père n'est pas là. Au fond, ce que Lacan indique au contraire, c'est que le père, le grand I de l'idéal du moi, ce sont des fictions. Ce sont des fictions qui permettent de méconnaître ce qu'il y a à la racine qui est la présence de regard. Le réel du symptôme obsessionnel, ce n'est pas le père. Ce n'est pas l'idéal du moi. Le réel du symptôme obsessionnel que Lacan nous invite à atteindre, c'est le regard. L'idéal et le père sont dérivés du regard. »

« Que ce réel, Lacan a voulu lui donner la forme borroméenne, on peut en prendre acte. Il n'empêche que, au cœur, là où se coincent les cercles, les ronds borroméens, il y a toujours à placer un prélèvement corporel. Je vous en ai donné un exemple avec ce regard dont j'ai montré à Montpellier comment on pouvait le retrouver dans nos différentes structures cliniques. »

B / Textes

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

« La machine panoptique de Jeremy Bentham », (1975),
Ornicar ?, n° 3, mai 1975.

« Le "Panopticon" n'est pas une prison. C'est un principe général de construction, le dispositif polyvalent de la surveillance, la machine optique universelle des concentrations humaines. [...] Cette configuration instaure donc une dissymétrie brutale de la visibilité. L'espace clos est sans profondeur, étalé, offert à un œil unique, solitaire, central. Il baigne dans la lumière. Rien, personne, n'y est dissimulé, sinon le regard lui-même, omnivoyant invisible. La surveillance confisque le regard à son profit, s'approprie le pouvoir de voir, et y soumet le reclus ».

p. 4.

« La topologie dans l'ensemble de l'enseignement de Lacan », (1981),
Quarto, n° 2, septembre 1981.

« Sans topologie du regard vous ne pouvez pas valider qu'il s'agit authentiquement d'un objet ; il vous faut un support pour cet être non substantiel et il n'y a que la topologie qui vous donne le support qui convient. C'est ce qui fait le grand paradoxe du champ de la pulsion scopique, du champ scopique, c'est que l'objet est immanent à la pulsion. Lacan a consacré une articulation topologique fine à saisir ça et on ne voit pas que sans cela on puisse le soutenir. »

p. 19.

« Jacques Lacan et la voix », (1994), *Quarto*, n° 54, juin 1994.

« En effet, dans la mesure même où la relation spéculaire du "je me vois me voir" supporte les identifications imaginaires — et, au fond, le miroir est là pour matérialiser l'image —, elle dissimule la distinction à faire de la vision et du regard. De la vision comme fonction de l'organe de la vue, et du regard, son objet immanent, où s'inscrit le désir du sujet, et qui n'est pas organe — ni fonction d'aucune biologie. »

p. 48.

« C'est du délire de surveillance que Lacan a extrait l'objet scopique, parce que ce délire de surveillance rend manifeste la présence *séparée* et à *l'extérieur* d'un regard sous le coup duquel le sujet tombe. »

p. 49.

« Le secret du champ visuel », (1996), *La petite Girafe*, n° 5, mai 1996.

[Texte entièrement consacré à l'image et au regard dans l'enseignement de Lacan – « Le stade du miroir », le *Séminaire IV, La relation d'objet*, et d'autres textes – avec des exemples cliniques : l'exhibitionniste, la jeune homosexuelle, le fétiche et la fonction du voile, la psychose et le retour au stade du miroir, un petit enfant avant le stade du miroir.]

« L'image dissimule l'objet qui lui-même inclut et vient combler la castration. Cela implique qu'il y a dans l'image une charge libidinale qui est marquée par petit *a*, mais que, dans la règle, cette image doit être régulée. Ce qu'on écrit ici *petit a sur moins phi* veut dire que la consistance du champ visuel, la consistance de la perception et de la réalité perceptive, suppose la métaphore paternelle, suppose le Nom-du-Père. »

p. 22.

« Bref, l'image du corps traduit toujours la relation du sujet avec la castration. C'est une façon simple de saisir que le secret de l'image telle que Lacan dans son analyse de la pulsion scopique le découvre, le secret du champ visuel, c'est la castration. »

p. 24.

« Des semblants dans la relation entre les sexes », (1997),
La Cause freudienne, n° 36, mai 1997.

« Les variations historiques de la pudeur nous le démontrent, c'est une invention qui, par sa localisation, attire le regard. On pourrait dire aussi qu'elle phallicise le corps. »

p. 8.

« Petites digressions sur la "Petite Digression" », (1998),
Ornicar ?, n° 49, été 1998.

« Borges, aveugle, parlait des couleurs sans hésitation, je l'ai entendu. De quoi devrait parler un aveugle ? Il est comme tout le monde, passionné par l'objet perdu. Pourquoi parler de ce qui est sous le regard, sous la main ? Bien sûr, on ne parle que de ce qui est hors de portée. »

p. 159.

« La vie et la vérité », (1999), *Préliminaire*, n° 11, 1999.

« Saisissons bien ce clivage : l'œil est fait pour permettre au corps de s'orienter dans le monde, il est fait pour voir, alors que, dans le phénomène cerné par Freud [*la cécité hystérique*], l'œil sert la *Schaulust*, le plaisir de voir. Ce plaisir déborde la finalité vitale et même l'annule, c'est-à-dire que cette *Schaulust* se réalise comme cécité. »

p. 170.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

« La théorie du partenaire », (2002), *Quarto*, n° 77, juillet 2002.

« Les neurosciences sont obligées, pour rendre compte du développement neuronal, de mettre en fonction le regard de l'Autre, parce que ce n'est pas la même chose de recevoir le langage d'une machine ou que ce soit un être humain qui regarde. Il faut qu'il y ait un certain "se faire voir" du sujet pour que cela fonctionne. »

p. 20.

« Note sur la honte », (2003), *La Cause freudienne*, n° 54, juin 2003.

« Nous sommes à l'époque d'une éclipse du regard de l'Autre comme porteur de la honte. »

p. 10.

« Le regard que l'on sollicite aujourd'hui en faisant spectacle de la réalité — et toute la télévision est un *reality show* — est un regard châtré de sa puissance de faire honte, et qui le démontre constamment. Comme si cette prise du spectacle télévisuel avait comme mission, en tout cas comme conséquence inconsciente, de démontrer que la honte est morte. »

p. 10.

« Une fantaisie », IV^e Congrès de l'AMP, août 2004 à Comandatuba au Brésil, *Mental*, n° 15, février 2005.

« Il y a une phrase de Lacan [...] qui signale la montée au zénith social de l'objet *a* [...]. Ce que cette phrase de Lacan signalait, c'est qu'un astre nouveau s'est levé dans le ciel social, dans le *sociel* — *socielo* en espagnol. Et ce nouvel astre *sociel*, si je puis dire, c'est ce que Lacan avait noté de l'objet petit *a*, résultat toujours d'un forçage, d'un passage au-delà des limites, que Freud a découvert, à sa façon, précisément dans un au-delà. Élément intensif qui périmait toute notion de mesure, qui va vers le toujours plus, qui va vers le sans mesure, suivant un cycle qui n'est pas celui des saisons, mais un cycle de renouvellement accéléré, d'innovation frénétique ».

p. 11.

« AMP 2008. Les objets *a* dans l'expérience analytique », Conférence lors du Congrès de l'AMP à Rome le 15 juillet 2006, *Lettre mensuelle*, n° 252, novembre 2006.

« Les deux autres objets [*le regard et la voix*] dus à Lacan sont, eux, à situer dans la dialectique du désir et non pas au niveau de la demande et comme étant, en quelque sorte, en prise directe avec la division du sujet, comme faisant corps avec cette division, comme présentifiant, dans le champ de la perception, la partie libidinale qui en est éludée. Il faut noter ici un petit tangage entre œil et regard : c'est la fonction de l'œil qui est privilégiée dans *L'angoisse*, tandis que dans le *Séminaire XI*, c'est bien l'objet regard qui est détaché, comme objet immanent de la pulsion scopique. Cela comporte chez Lacan une critique du stade du miroir, pour autant que la valeur du regard comme celle de la voix sont recouvertes par la relation spéculaire. Et si Lacan est si souvent revenu, avec une sorte de prédilection, sur le scopique, c'est précisément parce qu'il voit là, si j'ose dire, la relation la plus leurrante du sujet quant à l'objet *a*, qui se trouve comme disparu, éclipsé dans la vision, et de telle sorte que le sujet méconnaît plus que jamais ce qu'il perd dans ce qu'il croit être contemplation. »

p. 10-11.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

A

B

« L'avenir de *Mycoplasma laboratorium* », Conférence lors des 36^{es} Journées de l'ECF à Paris le 7 octobre 2007, *Lettre mensuelle*, n° 267, avril 2008.

« Ces objets [*le regard et la voix*] ont valeur de signifiants imaginaires. Ayant valeur de signifiants, ils sont potentiellement porteurs de significations. Ces significations ne sont pas génériques et nécessaires ; en raison de la structure de la relation du signifiant et du signifié, elles sont individuelles et aléatoires. Or, elles interfèrent nécessairement dans l'établissement du rapport sexuel, au point qu'il apparaît que le *parlêtre* a rapport à ces objets plutôt qu'au partenaire sexuel proprement dit. »

p. 14.

« Les prisons de la jouissance », « Conférence inaugurale des III^{es} Journées "Images et regards" », (1994), *La Cause freudienne*, n° 69, septembre 2008.

« Quand Dieu se manifeste au prophète, le prophète se voile la face, de peur que son regard ne reste fixé sur Dieu. [...] Dans les cathédrales chrétiennes, on représente la synagogue aveugle, quand l'église a les yeux ouverts. [...] on peut imaginer qu'il y ait une connexion entre l'interdiction de prononcer le nom et celle de le représenter en image. [...] on peut penser que cela convient à la psychanalyse en tant que, dans la disposition classique de la cure, on ne regarde pas plus l'analyste que le Dieu des Juifs ».

p. 113-114.

« Le plus important de l'imaginaire c'est ce qui ne peut pas se voir. En particulier, pour prendre le pivot de cette clinique qui par exemple se développe dans le *Séminaire IV, La relation d'objet*, c'est le phallus féminin, le phallus maternel. C'est un paradoxe d'appeler ça le phallus imaginaire quand précisément on ne peut pas le voir, c'est presque comme s'il était question d'imagination. »

p. 117.

« D'abord l'image cache, l'image qui montre est à la fois une image qui cache, qui montre pour cacher. [...] Quand, dans le *Séminaire XIII*, il retourne le commentaire du tableau de Velasquez, qui dans l'opinion de l'époque avait été produit par le livre de Michel Foucault *Les mots et les Choses*, il veut montrer que tout ce tableau vaut non seulement par ce qu'il montre mais aussi par ce qu'il cache et, invente Lacan, qu'il vaut comme allégorie, que l'essentiel du tableau se cache sous la robe de la petite Infante, comme si Vélasquez avait été une sorte de Lewis Carroll, ce dont nous n'avons pas de preuve absolue ».

p. 117.

« Mais si nous admettons que nous vivons dans un monde à trois dimensions, le problème est qu'il y a toujours une partie des objets qui échappe au regard. »

p. 118.

« La thèse fondamentale de Lacan sur le champ scopique et sur sa prévalence, est que dans ce champ on ne perçoit pas, on ne sent pas, on ne voit pas, on n'expérimente pas la perte de l'objet petit a. C'est ce champ qui pourrait permettre l'oubli de la castration, et c'est également un champ désangoissant, pacificateur. [...] Nous pouvons, dès lors, appeler objet le regard en tant qu'il n'est pas cet objet en face, c'est l'objet qui ne peut se voir lui-même parce que c'est la condition même de la vision ».

p. 121.

« C'est dans l'expérience du psychotique que la voix que personne ne peut entendre, que le regard que personne ne peut voir, trouvent leur existence. »

p. 121.

« L'artiste pose le regard dans le tableau et Lacan [...] considère le coup de pinceau comme le dépôt de regards dans le tableau de la part de l'artiste. [...] c'est comme si le peintre se défaisait du regard dans le tableau où s'accumulaient ainsi, dirons-nous ses regards excrémentiels. Au contraire, le tableau donne du

plaisir au spectateur qui trouve dans la réalité quelque chose de beau et cela apaise en lui l'angoisse de castration parce que rien ne manque [...] Ainsi le tableau, tel que le commente Lacan selon moi, est comme une prison pour le regard ».

p. 123.

« L'invention du délire », (1995), *La Cause freudienne*, n° 70, décembre 2008.

« Pensez aux difficultés visuelles que l'on peut avoir, à la diplopie par exemple : que vous fermiez les yeux, regardiez une page ou une chambre, la diplopie ne disparaît pas. L'objet vu peut changer, le fait de structure demeure, avec une torsion spécifique. »

p. 85.

« Jacques-Alain Miller à Buenos Aires – Conférence au Teatro Coliseo », (2008), *La Cause freudienne*, n° 70, décembre 2008.

« "Ce n'est pas par hasard" si cette voiture verte est passée dans la rue quand j'étais là, "ce n'est pas par hasard" si j'ai rencontré telle personne, "ce n'est pas par hasard" si elle m'a regardé ainsi... Le regard est fréquemment un élément constitutif de ces délires, c'est un regard qui veut dire quelque chose sans qu'on sache exactement quoi. Dès lors, tout ce qui arrive, tout accident — au sens philosophique du mot — se convertit en signal intentionnel. »

p. 97.

« Introduction à l'érotique du temps », Conférence à Rio de Janeiro les 7 et 8 avril 2000, *Mental*, n° 22, avril 2009.

« Petit *a*, c'est une constante, petit *a* a une certaine durée, une certaine épaisseur, et même une certaine inertie qui contraste avec l'extrême agilité du sujet barré, lequel ne pèse rien. Petit *a*, c'est une consistance ; le *S* barré, c'est une inconsistance logique qui apparaît justement dans les paradoxes où on ne peut dire ni oui, ni non. Alors que le petit *a* est une consistance logique, qui est même lestée d'un prélèvement corporel : l'objet oral, l'objet anal, l'objet vocal qui, chacun, occupent une certaine place et qui sont liés à un certain temps – le regard, lui, a des affinités avec l'instant. L'objet petit *a* comme tel s'installe dans le temps d'une toute autre façon que le sujet barré. »

p. 34.

« La peinture est un art de l'espace qui permet d'éponger l'objet petit *a* regard, qui permet au sujet de déposer l'objet petit *a* regard, de restaurer le calme de l'âme dans les vertus de la contemplation. La peinture cultive cette éclipse du temps, qui en quelque sorte passe dans l'espace et qui par là renvoie toujours à une éternité supposée. Comme dit Keats, le poète, "A thing of beauty is a joy forever". »

p. 35.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

« Parler avec son corps », PIPOL 5, les 2 et 3 juillet 2011 à Bruxelles, *Mental*, n° 27/28, août 2012.

« Nous sommes impliqués dans le cas, ne serait-ce que par l'effet du transfert. Nous sommes dans le tableau clinique et ne saurions défalquer notre présence ni nous rendre aveugles à ses effets. [...] Vous êtes donc obligés de vous peindre vous-même dans le tableau clinique. Tout comme Vélasquez se représente lui-même le pinceau à la main, au milieu des êtres dont il peuple la toile des *Ménines*, avec la désorientation qui s'ensuit : il devient dès lors insituable, sauf à être conçu comme divisé. [...] En psychanalyse, dirais-je, tout cas clinique devrait avoir la structure des *Ménines* ».

p. 127-128.

« L'objet sans maître », *Lacan Quotidien*, n° 510, jeudi 21 mars 2015.

« Titien indique sa place au spectateur en tournant vers lui le regard du petit personnage à droite en bas de *La Madonna di Ca' Pesaro*. Une sculpture du Bernin privilégie un angle de vision assignant à l'œil une position déterminée dans l'espace. Cette position devient en revanche floue, paradoxale, indécidable, devant le miroir du *Bar aux Folies Bergère* de Manet. Quant à *Étant donné*, la dernière œuvre de Duchamp, elle ne se donne à voir qu'à la condition que chacun de vos yeux soit appliqué à un trou de serrure : dérision de l'idéologie du "point de vue". Et après ? Après, vient Reinoso.

Reinoso restera dans l'art comme l'inventeur d'un concept inédit : l'objet à distance zéro. L'art vous attire ? Fort bien, dit-il, laissez-vous aller à cette attraction. Vous entrez dans l'orbite de l'objet. Vous subissez sa force gravitationnelle. Vous vous rapprochez. Plus près... Plus près... C'est maintenant la chute libre. Vous tombez sur lui. C'est ce qu'il faut. L'objet, Reinoso vous invite à prendre place dedans ou dessus. Non pas se mettre devant et contempler ; non pas tourner autour ; mais entrer, se poser. »

« Avoir comme ici [...] tout un édifice à *reinover*, pour ainsi dire, à mettre sens dessus dessous, satisfait à l'idéal reinosien, qui demande que le spectateur vienne s'insérer dans l'objet ».

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

A

B

4.

Auteurs du Champ freudien

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Attié J.

« Au-delà du silence du miroir »,
Actes de l'École de la Cause freudienne, n° 7, 1984.

« Si l'objet c'est le corps propre, il se saisit, ce corps, dans une image de complétude, malgré et à cause de cette fonction d'un manque central. Celui-ci est inscrit, invisible, dans le corps même, et cela, pour un regard, c'est-à-dire là où le sujet peut se situer. Il y a, dans ce moment, un télescopage du sujet et de l'objet dans le regard de l'Autre. Le résultat de l'opération est, effectivement, une subjectivation sans sujet. »

p. 48.

Arasse D.

« Le regard de près, le regard de loin », Entretien avec Daniel Arasse,
Quarto, n° 53, hiver 1993-94.

« Le tableau, pour être peint, doit être touché. Il n'y a pas de tableaux qui soient peints par le regard. »

p. 91.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch.-f.

Briole G.

« Aperçu. Perception et dialectique du désir »,
La Cause freudienne, n° 29, 1995.

« La structure de la vision, c'est celle de la réalité perceptive, celle du miroir, celle qui a valeur de méconnaissance. La structure du regard, c'est celle de la réalité perspective, celle du tableau, celle qui se comprend dans le rapport au fantasme. »

p. 26.

Castanet H.

« Sur un cas de voyeurisme tiré de l'œuvre de Pierre Klossowski »,
La Cause freudienne, n° 25, septembre 1993.

« Dans le champ scopique, le regard, contrairement aux définitions habituelles des dictionnaires, n'est pas une vision attentive et appliquée. Le regard est inséparable du manque constitutif de l'angoisse de castration [...]. Dans le champ du perçu, le regard présentifie la partie élidée comme libidinale. En cela il est condensateur de jouissance, présence d'un creux, d'un vide ».

p. 52.

Cottet S.

« Sur l'inhibition intellectuelle », *Quarto*, n° 37-38, décembre 1989.

« En se servant du binaire de l'organe et de la fonction, on peut en effet admettre que l'érotisation d'un organe rende son usage impropre à l'exercice convenable de sa fonction. On signale à ce propos les troubles de la vue dès lors que l'usage érotique de l'œil pour peu qu'il soit frappé d'interdiction, entraîne la condamnation du champ du visible et réduit le sujet à un regard aveugle. »

p. 20.

« La boussole de Freud », *La Cause du désir*, n° 90, juin 2015.

« L'autorité de Brücke s'incarne dans un regard où il n'est pas difficile de loger le surmoi de Freud. Un père sévère qui n'est pas l'image du sien, plus laxiste. C'est ce regard qu'il retrouve plus tard dans son rêve, on sait que c'est lui qui orienta Freud vers la médecine. Sur ce point, on peut considérer, comme dit Lacan, que c'est "un désir qu'il a suivi contre son gré" ; c'est à son corps défendant en effet, qu'il suivit ce conseil. Le rêve que fait Freud de sa propre dissection en témoigne. La fonction paternelle de ce regard est évidente : autoritaire et bienveillant, et conduit Freud au-delà du principe de plaisir. »

p. 20.

Degottex J.

« Non lieu », *L'Âne, Le magazine freudien*, n° 34, avril-juin 1988.

« Je ne m'imagine rien. Je suis mon propre spectateur. Mais il faut qu'il y ait un regard, c'est la suite logique. Un point de vue extérieur modifie l'œuvre. Le spectateur participe à l'événement pictural par son regard, même si son adhésion est circonstancielle ou très éloignée dans le temps. Ce qu'on a appelé la créativité a tué l'art moderne. On a essayé d'inventer des formes tout le temps, de provoquer des chocs visuels, au lieu de procéder à un "appauvrissement", qui est, à mon avis, la seule chose à faire. »

p. 49.

Grosrichard A.

« Hommage à Michel Foucault », *L'Âne, Le magazine freudien*, n° 18, sept-oct 1984.

« Le champ du visible est structuré comme et par un discours dont nous méconnaissons les pouvoirs, et qui nous aveugle sur ce que nous croyons voir. Diderot en tirait une leçon simple, et paradoxale : c'est de Saunderson, le clairvoyant aveugle-né géomètre, que nous devons apprendre à voir. Il faut accepter de mourir à la vue, pour atteindre à la vérité de l'objet. »

p. 8.

Guéguen P.-G.

« Foucault et Lacan à propos de Velázquez : le statut du sujet de la représentation », *La Cause freudienne*, n° 55, 2003.

« Le tableau en effet, comme tout tableau, est à prendre comme au théâtre. Un théâtre destiné à apaiser le regard de celui qui contemple, à lui proposer la nourriture dont il se repaît, dont il se satisfait, d'où l'aspect apollinien de la peinture. L'œil comme organe se satisfait de la vision. Mais le regard, lui, peut saisir le tableau comme un leurre, et chercher au-delà du voile de la peinture à dénoncer ce qui pourtant le satisfait ; quelque chose de la jouissance même du spectateur se trouve à l'intérieur du tableau, rétif à se laisser débusquer. »

p. 145.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Laurent É.

« De quelques problèmes de surface dans la psychose et l'autisme », *Quarto*, n° 2, septembre 1981.

« Si nous avons pu concevoir le vase vide comme une sphère avec un trou, autrement dit un disque, les fleurs sont-elles pour autant à concevoir comme un plein ? Ce serait les délimiter à ne figurer que comme objet de la vision alors qu'elles sont objet du regard, rencontre de l'enfant et de celui vers qui il se retourne. »

p. 33.

« Deux exemples de passe dans l'enseignement de Lacan », *Actes, Revue de l'École de la Cause Freudienne*, n° 18, juin 1991.

« Lacan note que le public du *Séminaire* fonctionne pour lui comme le regard qui le cause. Personne ne pense que, comme l'Homme aux rats, Lacan convoquait le regard du Père mort pour poursuivre son œuvre. Bien plutôt, il regrettait que les nuits de veille qu'impliquait son travail ne soient pas visitées par des muses. »

p. 192.

« Parce que, n'avoir plus un regard à attendre de celui qui fut votre analysant, voilà qui donne une valeur plus pathétique au départ. [...] C'est parce que — pour un sujet dont le fantasme fondamental est scopique —, l'analyste se réduit au point projectif du regard, que lui, l'analyste, peut se voir transformé en voix, c'est-à-dire en quelque chose d'insupportable ».

p. 193.

« L'Autre qui n'existe pas et l'expérience de la passe », *La Cause freudienne*, n° 36, mai 1997.

« Il y a, à la fin de l'analyse, quelque chose comme l'expérience que l'on fait à regarder *Les Ambassadeurs*. En sortant de la pièce, le dernier regard jeté sur le tableau permet que la Chose qui n'a pas de nom se nomme. »

p. 106.

Intervention au cours de Jacques-Alain Miller : « Les us du laps », cours du 24 mai 2000, inédit.

[Toute l'intervention pourrait être citée : il s'agit du commentaire par É. Laurent du texte de Lacan « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein »]

« L'opération du regard, la topologie du regard qui se met en place, est une topologie qui ne peut se comprendre sans référence à l'objet ou au cross-cap, tel que Lacan le résume, le présente, nous le présente dans *L'Étourdit*. On a une opération qui commence d'abord par le fait qu'elle n'est le centre de rien, ensuite, du centre des regards où elle va se retrouver transformée en un non-regard, pendant que le regard passe lui à l'extérieur, tous les regards. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

« De "l'enfant père de l'homme" à la *père-version* »,
La petite Girafe, n° 25, juin 2007.

« Le sujet, à voir la scène, captivé, s'en extrait par l'émission d'une selle. Il y a alors un arrêt sur image. Ce qui est réel pour Lacan, et selon la lecture de Freud qu'il opère pour nous, est ce qu'il n'a pas pu voir, ce qui a été insoutenable. De cet insoutenable, il y a une trace : c'est l'objet. »

p. 144.

« Les enjeux du Congrès de 2008 », Conférence à Buenos Aires
le 27 mars 2007, *Lettre mensuelle*, n° 261, septembre-octobre 2007.

« Nous sommes aussi saisis par la passion du tout-voir. Cette passion du regard se manifeste par la multiplicité des écrans de projection. Elle essaie de saisir ce qui n'est pas encore vu, ce qui n'est pas encore visible, ce qui serait susceptible d'une extraction supplémentaire. »

p. 20.

« L'aphorisme fameux d'Andy Warhol, selon lequel chacun pourra avoir son quart d'heure de célébrité, veut dire que chacun pourra avoir son quart d'heure d'exhibitionnisme temporaire. Nous pouvons ainsi trouver la présence, sous l'image narcissique, de la pulsion de mort. La société de surveillance généralisée et la société du spectacle peuvent férocement se rejoindre lorsque, à Londres, les images des terroristes, repérées par les caméras de surveillance après leur attentat, sont ensuite diffusées en boucle sur la chaîne Al-Jazira et servent la gloire de ces hommes qui ont choisi de se tuer et de tuer pour la gloire de Dieu. »

p. 20.

« Un point de départ fondamental »,
La Cause freudienne, n° 72, novembre 2009.

« En effet, chaque fois qu'on croira se regarder, ce qu'on va trouver c'est l'image narcissique, cet objet du stade du miroir qui me fait croire que je n'ai rien perdu. Pourtant à chaque fois, je constate qu'il y a ce corps, ce corps qui ne cesse de me fuir et que je reperds alors que je ne l'ai jamais eu et que je l'ai déjà perdu. »

p. 170.

« Le programme de jouissance n'est pas virtuel »,
La Cause freudienne, n° 73, décembre 2009.

« Beaucoup de traitements comportementaux des phobies sont exactement du même ordre, dans la mesure où ils mettent en œuvre des appareils reproduisant la situation angoissante : on prend un sujet qui a un comportement qui l'isole, on lui révèle la structure de stade du miroir qui y était cachée, on le met, lui, dans la position de regard, et il incarne ainsi sa division d'une manière telle qu'il peut se déplacer dans le monde. »

p. 43.

« Le sacre du Congrès et son silence », *Lettre mensuelle*, n° 287, avril 2010.

« Le semblant défie l'opposition entre le voir et le vu, entre l'objet et sa représentation. Pour déplacer l'évidence du phallus qui manque à sa place, dans le champ de la vision, Lacan souligne que le sujet peut rêver se voir voyant. Bien qu'il ne puisse se voir voyant, il peut le rêver. J. Lacan fait référence au poème de Paul

Valéry de *La jeune Parque*, qui se voit voyante. Elle tente cette expérience d'une conscience qui pourrait se rêver consciente d'elle-même. »

p. 3.

« *L'inconscient et l'événement de corps. Entretien avec Éric Laurent* », *La Cause du désir*, n° 91, novembre 2015.

« Pour l'obsession, J.-A. Miller met en exergue que Lacan situe l'obsessionnel comme *celui qui n'arrive pas à se dégager du regard*. C'est donc le corps en tant que pris sous le regard, et en tant qu'il a une forme ou n'en a pas par rapport au regard qui le domine. Le corps réel sous le regard permet d'aborder le champ de l'obsession, lui aussi, à partir du corps et de l'événement de corps. Le champ de l'obsession paraissait *a priori* le plus loin des questions du corps, puisque centré sur la pensée. En situant la conjonction si difficile à défaire du regard et du corps réel informe, nous avons un événement de corps, remaniement de ce qu'est l'obsession. Cela permet de penser la division subjective comme division à partir de l'imaginaire et du réel. »

p. 22.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Mahjoub L.

« *L'image dans le fantasme : abords cliniques différentiels* », *La Cause freudienne*, n° 31, 1995.

« L'image sur laquelle le sujet serait arrêté, accroché, se transformerait ainsi, dans cette alternance, en regard par exemple, comme c'est le cas dans le fantasme "un enfant est battu", où dans le dernier temps nous avons une scène d'où tout investissement affectif s'est retiré et où le sujet énonce : "Je regarde". »

p. 70.

Michaux G.

« *Quand la nature regarde ; les aubépines dans la recherche proustienne* », *Quarto*, n° 23, avril 1986.

[L'ensemble de l'article porte sur la question du regard et du temps dans l'œuvre de Proust]

« Ce n'est pas tant la somme des points de vue que réalise le style proustien — "*question non de technique mais de vision*" (III, 895) — qu'on retiendra ici que l'expérience, qui la précède logiquement, de l'évanescence du temps qui elle, ne se maîtrise pas toute par la vision et qui se fait par le biais du regard. »

p. 20.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Naveau L.

« Freud et l'Acropole : La castration et le désir de savoir »,
La Cause freudienne, n° 41, avril 1999.

« C'est parce qu'en visitant l'Acropole, il transgresse l'interdit lié à la jouissance du père sous les espèces de son regard, que rejaillit ce trouble lié à la vision et à la défense qui l'accompagne, sous la forme de la culpabilité. Et c'est parce qu'il fait le choix d'en offrir l'analyse à son ami, que Freud peut se détacher de ce regard, dont l'insistance s'est fait sentir une vie entière, consacrée à faire exister le père par *son regard*. »

p. 52.

Trobas G.

« Contribution à la question du double »,
Actes, Revue de l'École de la Cause Freudienne, n° 19, 1991.

« Cette vision exclut que le sujet se voie regardant dans le miroir, y saisisse son regard le regardant et s'y reconnaisse comme celui qui regarde. Autrement dit, ce défaut d'appropriation, d'incorporation du regard et de ce qui, au-delà, en constitue son point aveugle, soit les yeux — chose qui sera surmontée avec le stade du miroir —, ce défaut donc signe à la fois l'incomplétude du corps qui ressent mais ne se voit pas, ne s'identifie pas comme consistance visible dans le miroir, et l'incomplétude de la consistance scopique qui est vue comme ayant, certes, des yeux mais qui ne sont pas ceux qui regardent ».

p. 46.

Vinciguerra R.-P.

« Le tableau, le regard et le fantasme », *Quarto*, n° 53, hiver 1993-94.

« Voir et regarder sont opposés. Dès qu'on abandonne sa volonté ordonnatrice du monde, présente dans toute attention visuelle un peu soutenue, alors apparaît le regard. Celui-ci surgit de ce qu'il y a de l'impossible à voir : le phallus, absent du champ des apparences, effet de l'*Aufhebung* initiée par la prise du langage sur le corps. »

p. 69.

Wajcman G.

« L'œil de Léonard de Vinci », *Quarto*, n° 53, février 1994.

« Pour voir, il faut un trou. À première vue, l'énoncé peut sembler trivial. Dans un premier temps, on peut admettre l'idée que l'œil est un trou, et, dans un second temps, que par ce trou, quelque chose entre, la lumière, par exemple. [...] si Léonard admet que quelque chose entre dans l'œil, permettant ainsi l'exercice de ce qu'on appelle la vue, d'une part, il ne faudra pas se précipiter à identifier, comme nous le ferions spontanément, ce "quelque chose" à la lumière et, d'autre part, Léonard supposera que quelque chose s'émet de l'œil — ce quelque chose pouvant prendre le nom de "regard" ».

p. 15.

L'œil absolu, Paris, Denoël, 2010.

« On nous regarde. C'est un trait de ce temps. Le trait. Nous sommes regardés tout le temps, partout, sous toutes les coutures. [...]. Et pour finir, il y a toujours quelque part quelqu'un supposé voir ce que voient ces yeux ».

p. 11.

« Le discours de la science est une énorme machine à voir. »

p. 14.

« Ces temps nouveaux sont venus avec une idée derrière la tête, que tout le réel est visible. De là suit une idée, que tout ce qui se voit est réel. »

p. 19-20.

« Un nouveau régime du regard s'est instauré, celui d'une vision sans cadre, hors cadre, finalement sans fenêtre. [...] Fin de la séparation entre le lieu du sujet et la scène du monde. L'espace hypermoderne est celui d'un sujet sans lieu. Ceci peut s'entendre de diverses façons : sans domicile ou sans intérieur ».

p. 70.

« À la volonté de Tout Voir, dont nous sommes soit les objets soumis soit les agents ardents, un autre désir semble étrangement répondre, parfaitement contraire et tout aussi ardent, celui d'être vu, de s'exhiber sous toutes les coutures. Tout voir et être vu, double passion du temps. Elle submerge tout et tout le monde. L'omnivoyeur serait aussi un peu omni-exhibiteur ».

p. 78.

« À la déclinaison grammaticale du *voir*, *se voir*, *être vu*, *se faire voir*, Lawrence Wiener en somme ajoutait, trente ans plus tard, une cinquième « voix », quelque chose comme la voix impossible, qui inscrirait, dans le champ de la vision, une zone de non-voir : *rien voir* ou *voir rien*. L'au-delà du visible ou plutôt de ce qu'on peut voir, cette zone intéresse l'art directement. Montrer ce qu'on ne voit pas, c'est une de ses tâches. Le non-vu, c'est la voix que l'art vient ajouter à la grammaire du regard ».

p. 81.

« Coupable et surveillant, tel serait le sujet de la civilisation du regard. »

p. 103.

« C'est la généralisation de la surveillance qui engendre le soupçon généralisé. Ce sont les cameras chargées de traquer les criminels qui produisent une criminalisation de la société. Chacun se sent coupable d'être seulement regardé ».

p. 103-104.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.

« Que les sujets soient regardés par une caméra serait un fait "neutre". Alors que je crois au contraire que cela engendre une humanité mutante qui est en train de naître avec un œil réel au-dessus de nous qui nous regarde, et que s'ouvre une époque toute nouvelle. [...]

Il faudra peut-être produire un nouvel apologue du regard à la place de celui du voyeur de Sartre [...]. L'homme rougissant, paralysé, devenu lui-même objet sous le regard d'un autre, réduit à ce sentiment de honte. Tous les sujets sont aujourd'hui voyeurs. Mais quel sujet connaît aujourd'hui la « conflagration de la honte » ? Dans notre époque de produits allégés, le nouveau voyeur est aujourd'hui *shamefree* ».

p. 137-138.

« En ces temps de règne de l'objet, on pourrait défendre que la caméra a pris la place d'un regard jadis moral et métaphysique. Dans une société du déclin du système disciplinaire, le regard global électronique devient l'instrument du pouvoir. [...] Le regard a pris la place de l'ordre, d'un ordre défaillant, c'est-à-dire qu'il est là surtout pour scruter ses failles ».

p. 154.

« La voix a été le premier objet technologique planétaire. Le regard est le nouvel objet planétaire, et même interplanétaire, cosmique, cherchant à dissoudre l'univers entier dans la lumière visible. »

p. 170.

« Rendre invisible et devenir invisible va être la préoccupation essentielle, inévitable dans un monde quadrillé par le regard. [...] On connaît la formule de Paul Klee : " L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible." L'essence de l'art y est suspendue : l'œuvre de l'art consiste à montrer, il déploie cette puissance sous toutes les formes, faire voir, donner à voir, ouvrir les yeux. Il y a du caché, il y a de l'invisible, il y a de l'impossible à voir — l'art le montre ».

p. 184.

« L'urbanisme n'est plus seulement une politique de l'espace et du temps, il intègre désormais le regard. L'urbanisme aujourd'hui commande nécessairement une politique du regard. »

p. 192.

« L'attentat du 11 septembre [...], on a tout vu en direct, au point de rendre évident que tout a été fait pour qu'on voie tout et que le monde entier voie. [...] L'attentat du 11 septembre a inauguré une nouvelle modalité de l'impossible dans le champ du visible : impossible de ne pas voir ».

p. 210.

« Il y a une horreur du réel, elle est irréprésentable. Elle ne peut que se montrer. On ne peut la soutenir du regard. Et puis il y a une horreur esthétique. C'est celle d'esthétiser l'horreur. Il ne s'agit pas d'une horreur qui se montre, il s'agit d'une horreur qu'on donne à voir. »

p. 220.

« La caméra-leurre paraît le contraire du camouflage [...] attire l'attention par une LED rouge qui clignote [...]. Comme si on voulait qu'elle soit vue. C'est l'effet recherché. [...] On dira que, au lieu de regarder, le leurre fait regard. [...] Il fait exister un regard ».

p. 228.

« On est au-delà du narcissisme, au-delà d'un simple "se voir", dans le mouvement d'un "se faire voir" où le regard transite par l'Autre pour revenir sur soi, pour n'avoir d'autre objet que soi-même. »

p. 266.

« Le XXI^e siècle veut tourner la page. Garder les yeux ouverts pour, cette fois, ne rien manquer. Déceler le mal, le voir venir, le comprendre pour le prévenir. Voir, prévoir, savoir. Trilogie de la maîtrise. [...] Finalement la croyance que tout est calculable non seulement ne rend pas plus prévoyant et circonspect, mieux armé, mais elle rend encore plus aveugle sur la part hors calcul ».

p. 298-299.

Zenoni A.

« L'objet regard au cœur des *Autres écrits* », *Quarto*, n° 75, janvier 2002.

« Comme objet de la pulsion, comme "objet perdu", le regard n'est pas ce que je vois quand je me regarde dans le miroir, car le miroir me restitue mon œil, non mon regard. Mais tout en étant invisible, antinomique même à la vision, il est dans le visible, le point d'où je suis regardé. Le regard n'est pas le regard du sujet, l'ouverture visuelle du *percipiens*. Il est le *percipiens* même mais dans la dimension de l'Autre, il est la jouissance de l'acte de voir, en tant qu'imaginée au champ de l'Autre : extraite, elle rend possible la vision claire et distincte, mais elle fait de moi un être regardé. »

p. 59.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Auteurs Ch-f.